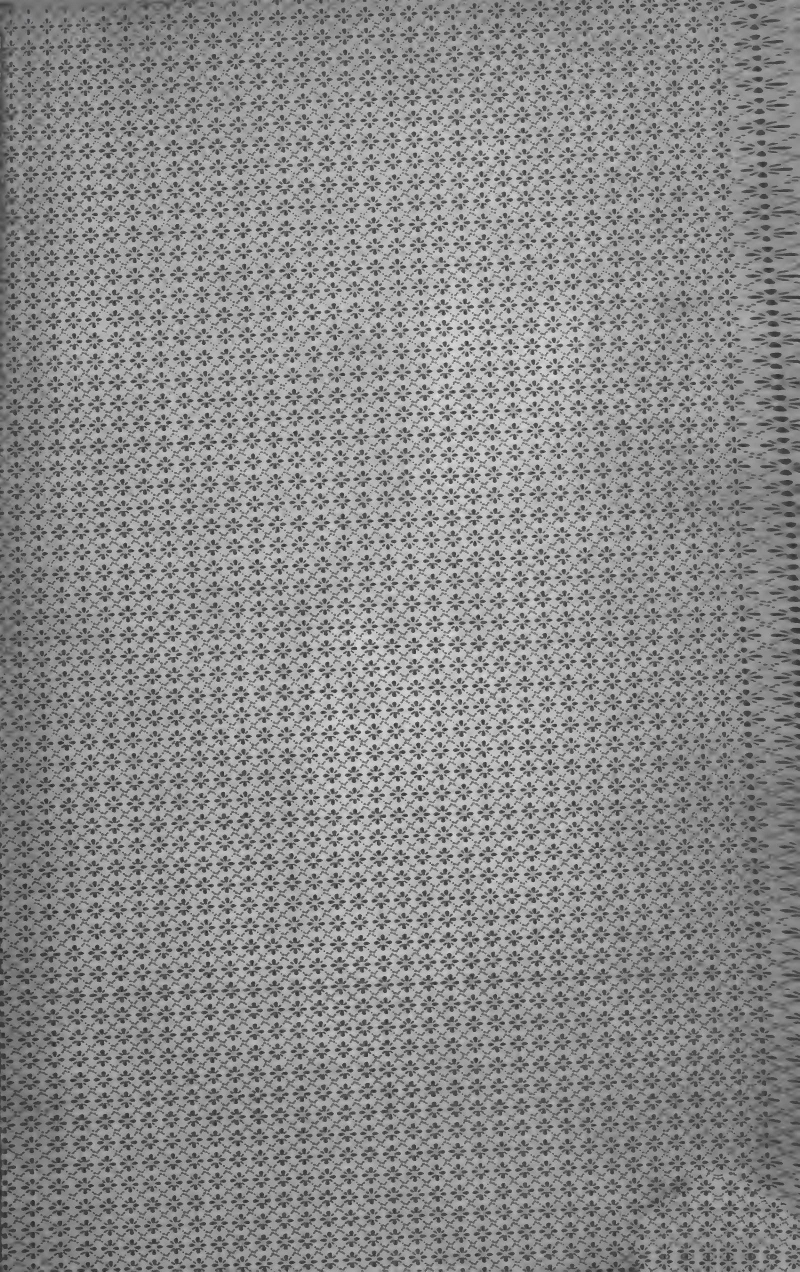
RUPERT GODWIN MISS M. E. BRADDON: “RUPERT GODWIN” 2







RUPERT GODWIN

ROMANS DE MISS M. E. BRADDON

TRADUITS PAR

CHARLES BERNARD-DEROSNE

ET EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

(à 1 franc 25 centimes le volume)

Le Capitaine du Vautour. — 1 volume.
L'intendant Ralph. — 1 volume.
Lady Lisle. — 1 volume.
La Trace du Serpent. — 2 volumes.
Le Secret de lady Audley. — 2 volumes.
Aurora Floyd. — 2 volumes.
Le Triomphe d'Éléanor. — 2 volumes.
Le Testament de John Marchmont. — 2 volumes.
Rupert Godwin. — 2 volumes.
Henry Dunbar. — 2 volumes.
La Femme du Docteur. — 2 volumes.
Le Brosseur du Lieutenant. — 2 volumes.
Le Locataire de sir Gaspard. — 2 volumes.
L'Allée des Dames. — 2 volumes.

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

MISS M. E. BRADDON

RUPERT GODWIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

CHARLES BERNARD DEROSNE

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872



RUPERT GODWIN

CHAPITRE I.

DANS LE LABYRINTHE.

Un combat étrange se livra dans l'esprit de Lionel après la scène qui s'était passée près de l'aile du Nord de Wilmingdon. Pendant un moment le jeune homme fut tout à la pensée de Julia et de sa beauté accomplie, de la noble nature que trahissait chacune des paroles qu'elle prononçait, de son caractère aimable, quoique décidé, et de tous les charmes et de toutes les grâces qui rendaient la fille du banquier irrésistible. Mais, un instant après, le souvenir des paroles mystérieuses du vieux jardinier lui revenait à l'esprit et il trouvait impossible de goûter un moment de tranquillité dans une maison hantée par une ombre hideuse tout insaisissable qu'elle était encore.

Oui, Wilmingdon était devenue une maison hantée pour l'imagination de Lionel. Quoi qu'il fît, il ne pouvait bannir de son souvenir les étranges et terribles paroles prononcées par le vieux jardinier.

Ces paroles prenaient à chaque instant un sens plus précis pour Lionel. Elles devenaient pour lui l'histoire d'un meurtre, d'un crime horrible dont le vieux jardinier avait été témoin, en regardant à travers les fentes du volet de la septième fenêtre de l'aile abandonnée de Wilmingdon.

Mais quel était le meurtrier? C'était là le point terrible. Lionel osait à peine murmurer tout bas le nom de l'homme sur lequel se portaient ses soupçons.

Cet homme était le même dont sa mère parlait avec une amertume qui ne lui était pas habituelle et qui semblait presque déraisonnable; un homme par l'intervention duquel une famille était tombée tout à coup d'un état prospère dans la misère la plus complète.

Mais cet homme était en même temps le père de Julia, et le cœur de Lionel devenait froid comme glace à la seule pensée de la possibilité d'un crime commis par le banquier.

Que devait-il faire? Rester dans cette maison hantée, sans s'occuper activement de percer ce mystère, lui était impossible. L'atmosphère dans laquelle il respirait l'oppressait à l'étouffer. Le dernier cri d'une créature mourante semblait perpétuellement retentir à ses oreilles.

Ses rêves étaient tourmentés par des visions hideuses et sinistres dans leurs formes indécises. Son cerveau était lourd et fatigué, et une fièvre brûlante s'emparait de lui. Ses mains tremblantes se refusaient au travail et quelquefois il lui arrivait de se surprendre assis pendant une heure, les yeux vaguement fixés sur le dessin qui était devant lui, pendant que son esprit était tout entier à la scène qui s'était passée dans le jardin désert dépendant de l'aile du Nord.

Lionel comprit qu'il n'y avait que l'action, une action prompte et décisive qui pouvait le sauver d'une terrible maladie.

— Mon cerveau commence à être affecté, — se dit-il, — à chaque moment je puis être pris par une fièvre cérébrale et dans mon délire je puis révéler ce qui préoccupe mon esprit... le révéler peut-être aux oreilles du coupable, et alors...

Il osait à peine achever sa pensée qui était alors réellement horrible.

Si dans un accès de délire, résultat d'une fièvre cérébrale

il révélait le secret qui inquiétait son esprit d'une façon si terrible, et si ses paroles arrivaient aux oreilles du meurtrier, quoi de plus probable qu'on eût recours à des moyens extrêmes pour l'empêcher de sortir vivant de cette maison ? Quoi de plus difficile que de disposer d'une malheureuse créature, sans protecteur, privée de connaissance, en proie à la fièvre, et dont personne n'aurait l'idée d'attribuer la mort à autre cause qu'à une cause naturelle !

— Il faut agir et agir promptement, — se dit le jeune homme. — Ce n'est pas parce que Julia est belle que je dois m'arrêter dans l'accomplissement du devoir qui m'est imposé de faire tous mes efforts pour approfondir ce mystère ; c'est un devoir pour moi de rechercher ce qu'il y a de réel dans l'histoire du vieillard. Que Dieu veuille que ce ne soient que les hallucinations d'un esprit troublé !

Une fois fixé sur ce qu'il devait faire, l'esprit de Lionel devint plus lucide. Il travailla avec calme et tranquillité pendant toute l'après-midi, sans quitter son appartement, car il avait résolu de se soustraire aux dangereuses fascinations de la société de Julia.

Il vit Mlle Godwin se promener sur la pelouse et jamais elle ne lui avait paru plus belle que pendant cette après-midi, alors que le devoir l'obligeait à rester loin d'elle. Il la vit marcher lentement sur le gazon, un livre à la main et prendre la direction de cette avenue de lauriers, dans laquelle ils s'étaient rencontrés si souvent, où ils avaient passé tant d'heures heureuses.

Son cœur battait plus vite pendant que ses yeux suivaient cette grande personne habillée de blanc dont l'élégance juvénile avait la grâce imposante d'une reine. Lionel n'était pas fat et pourtant pendant la dernière semaine de sa résidence à Wilmingdon, de vagues et délicieuses espérances étaient venues se mêler aux tortures qui accablaient son esprit.

Il avait été souvent dans la société de Julia pendant cette

dernière semaine, et quelque chose lui avait dit, une nuance imperceptible dans le ton et les manières de la jeune fille, lui avait révélé que son amour n'était pas sans espoir. En dépit de la différence apparente qui existait entre leurs positions respectives, les manières de Julia révélaient innocemment et sans qu'elle en eût conscience, un tendre intérêt pour le jeune homme qu'elle s'était montrée si désireuse d'arracher à la misère et à ses privations.

Et Lionel devait chasser cet espoir enivrant de son esprit, et, se sachant aimé, il se sentait appelé à vouer toute son énergie, toute son intelligence à la découverte d'un mystère qui pouvait entacher d'un crime horrible le père de la jeune fille dont il était aimé. Cette tâche était vraiment terrible, mais Lionel était inflexible lorsque le devoir et l'honneur faisaient appel à sa fermeté.

— Au prix de mon propre bonheur, au prix de la tranquillité de Julia, il faut que j'approfondisse cet horrible secret, — se dit-il en détournant son regard de la fenêtre ouverte qui donnait sur la pelouse.

Dès le soir même il se mit à l'œuvre.

D'habitude il dînait seul dans sa chambre, à sept heures, à l'heure où Julia et son imposante dame de compagnie, Mme Melville, prenaient elles-mêmes leur repas cérémonieux.

Tout le service de cette grande et vieille maison était parfaitement réglé, et le dîner de Lionel était servi avec autant de soin que s'il eût été un personnage de la plus grande distinction.

Il avait rarement adressé la parole au domestique qui le servait, mais ce soir-là il parla à dessein à cet homme, car il comprenait qu'il ne pouvait rien faire pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée, tant qu'il ne se serait pas procuré tous les renseignements que les gens de la maison pouvaient lui fournir.

— Depuis peu, j'ai pris le plus grand intérêt pour ce vieillard que je vois souvent dans les jardins, — dit Lionel d'un air dégagé et pour entamer la conversation. — C'est Caleb Wilfred que vous l'appelez, je crois. Le pauvre diable, sa raison paraît tout à fait dérangée. Depuis combien de temps est-il ainsi?

— Dame! monsieur, — dit le domestique, enchanté d'avoir une occasion de parler, — le vieux Caleb a la tête un peu affaiblie depuis cinq ou six ans déjà; mais il a fait une maladie il y a un an environ, et, depuis ce temps-là, son état mental a fort empiré. C'est un état de folie régulier. Il parle de sang répandu, de trahison, de poignard, de meurtre, et de toutes sortes d'horribles choses, au point de donner le frisson à ceux qui l'écoutent.

— Pauvre homme! Et cela date de la maladie qu'il a faite. Quel genre de maladie était-ce?

— Une fièvre cérébrale, monsieur, et il a été bien mal, le pauvre diable. Sa vie était condamnée; mais une vieille gouvernante, une vieille femme qui est sa cousine, a pris le plus grand soin de lui sans troubler l'esprit de M. Godwin avec sa maladie. On l'a gardé dans un grenier, dans les combles de la maison, où personne ne pouvait être troublé par son délire et ses divagations, lorsque la fièvre était dans toute sa force. Mais, vrai! monsieur, c'était bien horrible d'entendre les choses que débitait ce pauvre vieillard, dont la cervelle avait déménagé.

— Que disait-il?

— Dame! c'était toujours la même histoire, monsieur, sur laquelle il revenait sans cesse: meurtre, perfidie, et une fente dans un volet, et Dieu sait quoi, mais toujours la même chose, si bien qu'à l'écouter on se sentait la tête tourner. Sa maladie a duré près de deux mois, et depuis ce temps il est resté ce que vous le voyez maintenant, capable d'exécuter le travail modéré dont il est chargé, tranquille, inoffensif, mais toujours

errant dans les jardins, et doué de raison jusqu'à un certain point : car, après avoir divagué sur le meurtre, sur la perfidie et sur tout le reste, le moment d'après il revient à lui, et vous dit que ce qu'il a pu dire ne signifie rien, que ce sont des absurdités, qu'il ne faut pas l'écouter. Ainsi que vous voyez, le pauvre homme sait qu'il n'a pas sa tête, et c'est ce que vous ne rencontrerez pas chez beaucoup de fous.

— M. Godwin a-t-il jamais entendu ses divagations ?

— Jamais, monsieur, autant que je puis le savoir. En vérité, je puis bien dire qu'il ne l'a jamais entendu, car c'est encore un des côtés étranges de cette affaire. Toujours, depuis sa maladie, le vieux Caleb paraît avoir eu peur de son maître. Jamais il ne s'approche de lui, la seule voix de son maître suffit pour le faire trembler de la tête aux pieds, et il devient pâle comme un spectre rien qu'en entendant prononcer son nom. Mais que Dieu me protège, monsieur, quand une fois un homme a la tête dérangée, il n'y a plus à compter avec les fantaisies qui lui traversent le cerveau. J'avais un cousin qui était garçon dans une taverne d'Hertford, il buvait plus de liqueurs qu'il ne lui en aurait fallu, et il a été pris du délire *tremblant*, comme disait le docteur, je crois. Il se figurait voir des choses où il n'y avait rien. Il croyait attraper des mouches, des mouches bleues. Mais voyez-vous, quand un homme, comme on dit, a une tuile dérangée, il est bien difficile de la remettre en place.

Lionel donna un signe d'assentiment à cette incontestable vérité. Il ne prenait pas un bien grand intérêt aux imaginations de l'ivrogne cousin du valet de pied, mais ce qui le préoccupait vivement, c'est tout ce qui se rapportait au vieux Caleb.

— Non, en vérité, — répondit Lionel avec une apparente indifférence, quoique chaque parole de cet homme ne fît que donner une force nouvelle aux affreux soupçons qui le torturaient. — Pourquoi le vieux jardinier témoignait-il cette ter-

reur déraisonnable de son maitre? Pourquoi, si le choc qui avait ébranlé sa raison n'avait pas eu pour cause un acte de ce maître redouté? Mais comment le pauvre homme a-t-il été pris de cette fièvre cérébrale? Qu'est-ce qui a provoqué cette attaque? — demanda alors Lionel.

— Eh bien, monsieur, c'est le plus drôle de l'histoire. Vous devez savoir que beaucoup des domestiques de la maison, les femmes spécialement, sont assez sots pour croire que l'aile du Nord est hantée. Il n'y en a pas un qui oserait s'en approcher lorsque la nuit est venue, et ils attribuent l'attaque de fièvre de Caleb à ce qu'il a vu un revenant.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, voyez-vous, monsieur, voilà comment cela lui a pris. Pendant une soirée de juillet.... attendez, — dit le valet de pied qui s'arrêta brusquement, comme un homme qui a à cœur d'être très-consciencieux dans son récit, — que je ne vous induise pas en erreur, était-ce bien en juillet ou à la fin de juin ? Eh bien, je pense que cela pouvait être à la fin de juin, comme qui dirait entre le 20 et le 30, tandis que nous étions tous en bas à souper, la gouvernante s'aperçut de l'absence de Caleb, et comme elle est sa parente, elle était inquiète de lui, et elle ne voulut pas souper avant de savoir ce qu'il était devenu. Elle envoya l'aide-jardinier, qui resta une heure à le chercher dans les jardins, et il était tout près de minuit lorsqu'il trouva le pauvre Caleb, devinez où, monsieur ?

— En vérité, je ne puis me l'imaginer.

— Il le trouva étendu sans connaissance sous une des fenêtres de l'aile du Nord, et nos gens disent qu'il a regardé par la fente d'un volet et qu'il a vu un revenant.

— C'est étrange ! — s'écria Lionel tout pensif.

Il avait fait durer son diner; à peine avait-il mangé une douzaine de bouchées, tant l'intéressait tout ce que lui disait cet homme. Mais il ne pouvait pas prolonger davantage son

repas, ni pousser plus loin ses questions, sous peine de courir le risque d'éveiller les soupçons du domestique.

CHAPITRE II.

UN TERRIBLE VOYAGE.

L'équipage dans lequel Violette était assise longea le Strand avec rapidité, mais au grand étonnement, à la terreur indicible de la jeune fille, il ne tourna pas pour traverser le pont de Waterloo.

Elle était dans une pénible agitation, en pensant que le cocher, soit par pure ignorance, soit par stupidité, s'était trompé de chemin, et que son erreur entraînerait la perte d'un temps précieux.

Elle tira le cordon d'avertissement avec violence, mais le conducteur ne parut pas y faire attention. Il paraissait presser de plus en plus l'allure de ses chevaux. Déjà la voiture avait passé Temple Bar et parcourait Fleet Street avec rapidité, car à cette heure il y avait fort peu de voitures dans la Cité.

Violette essaya d'abaisser la glace, et avec un peu de difficulté, elle y réussit. Elle appela le cocher, mais il ne fit nulle attention à ses cris. Il était possible que le son de sa voix eût été étouffé par le bruit des roues.

Exaspérée par la pensée de la maladie de sa mère, Violette se serait élancée hors de la voiture, même au péril de sa vie mais lorsqu'elle essaya d'ouvrir la portière, elle découvri qu'elle était fermée à clef.

Elle se mit à frapper violemment contre les glaces qui fermaient le devant de la voiture. Cette fois le cocher devait l'avoir entendue, mais il ne retourna même pas la tête, il ne parut pas s'apercevoir de ses efforts frénétiques.

En ce moment la voiture traversait Smithfield. Une minute

après elle était dans Bishopsgate Street. Violette regardait avec toute la puissance de ses yeux pour découvrir l'endroit où elle était, mais le quartier lui était complétement inconnu

Alors un sentiment de profond désespoir s'empara d'elle La voiture avançait, les candélabres à gaz fuyaient devan ses yeux, il lui semblait que le bruit des sabots des chevaux qui frappaient le pavé lui retentissait dans le cerveau.

Les maisons commençaient à devenir plus rares, elle voyait les arbres d'une grande route, une grande route qui semblait se prolonger à l'infini, devant les yeux de la jeune fille qui regardait d'un air égaré par la glace abaissée.

Elle comprit qu'elle était la victime de quelque horrible machination; mais, malgré cela, elle ne mit pas un instant en doute la maladie de sa mère. Sa tête était trop fortement troublée pour pouvoir raisonner avec lucidité les événements de cette nuit. Elle pensait que sa mère était réellement malade, et que quelque misérable, avec une cruauté plus grande que celle d'un démon, l'entraînait loin de cette mère adorée.

Les yeux fixés sur cette route longue et sombre, elle priait, invoquant l'assistance du ciel, à l'heure de l'inquiétude et du désespoir.

Après environ deux heures d'une course rapide, la voiture s'arrêta devant une vieille auberge.

Il semblait que les voyageurs fussent attendus, car bien qu'il fût beaucoup plus de minuit, un homme sortit de l'écurie au moment même où les chevaux s'arrêtèrent. Les portes de l'auberge étaient closes, les fenêtres obscures, et ceux qui l'habitaient étaient évidemment couchés depuis longtemps; mais la cour de l'écurie était ouverte, et il y avait de la lumière dans un des bâtiments intérieurs. Il n'y eut pas de temps perdu, et pendant qu'un homme dételait les chevaux couverts d'écume, un autre homme sortait de l'écurie, conduisant à la bride des chevaux frais.

Ceci ne fit qu'augmenter l'étonnement de Violette. Tout ce

qui lui arrivait lui semblait être les hallucinations d'un rêve plutôt que des incidents de la vie réelle.

Elle mit sa tête à la portière et vit un homme grand et élancé debout à une petite distance de la voiture.

— Oh! par pitié! — s'écria-t-elle; — qui que vous soyez, donnez-moi l'explication de ce mystère. Pourquoi ai-je été amenée ici? Quel démon peut être assez cruel pour séparer une fille de sa mère mourante?

L'etranger s'approcha de la portière. Son visage était caché par les bords de son chapeau qu'il portait enfoncé sur le front et par un châle de cachemire qui lui enveloppait le menton. La nuit était obscure, quoique belle, et Violette ne pouvait reconnaître Roxleydale, qu'elle n'avait vu qu'une fois dans la soirée et auquel elle n'avait accordé que fort peu d'attention.

— Ayez pitié d'une créature infortunée!... — s'écria-t-elle. — Si vous avez dans le cœur le moindre sentiment humain, ayez pitié de moi et ramenez-moi à Londres; reconduisez-moi près de ma mère.

— Chère enfant, — répondit le marquis, — je vous en prie, ne vous abandonnez pas au chagrin. Je puis vous tranquilliser l'esprit au sujet de votre mère. Sa maladie n'est qu'une fiction; toutes les ruses, vous le savez, sont bonnes en amour comme en guerre, et autant que je puis le savoir elle est aussi bien portante qu'elle a pu l'être jamais.

— Elle n'est pas malade?... Oh! mon Dieu! merci!... merci!... et cette lettre... la lettre du docteur?

— La lettre du docteur faisait partie d'un petit stratagème que vous pardonnerez, j'en suis certain, lorsque vous en connaîtrez le motif.

Pendant ces quelques mots, les chevaux avaient été attelés et le cocher était remonté sur son siége. Avant que Violette eût pu lui adresser une nouvelle question, le marquis avait salué et s'était éloigné. Il reprit sa place sur le siége, le co-

cher rendit la main à ses chevaux, et un moment après ils s'élançaient d'un pas rapide sur la route obscure.

Dans le premier moment un sentiment unique absorbait la pensée de Violette, et c'était un sentiment profond de gratitude pour la divine Providence.

Sa mère n'était pas malade!... sa mère bien-aimée n'était pas en danger!

Son cœur était débarrassé du poids écrasant d'une douloureuse angoisse, et le soulagement qu'elle en éprouvait était si grand qu'il se passa quelque temps avant qu'elle pût songer à sa position personnelle. Mais quand enfin elle devint assez calme pour se rendre compte des événements de la nuit, elle se sentit confondue par le sentiment du plus complet étonnement.

Malgré tous ses efforts, elle ne pouvait imaginer les motifs possibles de cette mystérieuse aventure.

Si elle avait été persécutée par les sollicitations de quelque amoureux mû par des sentiments qui ne fussent pas honorables, elle serait peut-être arrivée à supposer que ce voyage nocturne n'était ni plus ni moins qu'un enlèvement, mais elle se croyait complétement inconnue, elle ne supposait pas même qu'elle eût été remarquée.

Qui alors pouvait être intéressé à l'entraîner loin de sa modeste demeure, loin de sa mère idolâtrée, à laquelle son absence devait faire souffrir toutes les angoisses de la crainte et de l'incertitude?

Elle essayait en vain de trouver la réponse à cette question, mais son étonnement ne faisait qu'augmenter et sa tête se perdait dans des raisonnements inutiles. A la fin elle retomba dans un coin de la voiture, épuisée par le travail mental auquel elle venait de se livrer et fatiguée de regarder la route longue et obscure qui la conduisait à sa mystérieuse destination.

Enfin, vers trois heures du matin, la voiture s'arrêta de-

vant une grande grille enchâssée dans de forts piliers de pierre surmontés d'écussons autour desquels s'enroulaient des rameaux de lierre.

Une cloche fut mise en branle, une forte cloche qui retentit d'une façon étrange au milieu du calme de la nuit.

Il y eut un temps d'arrêt pendant lequel Violette eut grandement le temps de contempler les grands piliers de pierre et la massive grille de fer qui, dans l'obscurité, présentaient un aspect sinistre et funèbre, puis la cloche fut mise en mouvement pour la seconde fois.

Cette fois on avait entendu, car un homme sortit de la loge avec une lanterne et un gros trousseau de clefs.

Il ouvrit la grille qui tourna sur ses gonds, avec un grincement bruyant qui indiquait qu'elle était rarement ouverte. La voiture franchit la grille et s'engagea dans une grande avenue où le vent du matin faisait entendre un gémissement semblable à celui d'une âme en peine.

Au bout de l'avenue, qui avait plus d'un mille de longueur, la voiture traversa un pont au-dessous duquel Violette aperçut une sombre masse d'eau qui remplissait un large fossé de pierre. La voiture, après avoir traversé ce pont, passa sous une voûte et s'arrêta devant un bâtiment d'un aspect sinistre, ayant l'apparence d'un vieux castel flanqué, à chaque angle, de tours circulaires.

Rien ne pouvait être plus effrayant que cette sombre demeure vue ainsi à travers les ombres de la nuit. Dans le passé elle pouvait avoir été un château féodal, mais dans le temps présent elle ne pouvait donner l'idée que d'une maison de fous ou d'une prison.

Roxleydale vint à la portière, l'ouvrit, et aida Violette à descendre de voiture.

La pauvre fille était complétement épuisée de corps et d'esprit par les événements de cette nuit. Elle descendit de la voiture en chancelant et elle serait tombée sur les pierres

couvertes d'une mousse verdâtre et glissante, si lord Roxleydale ne l'avait pas soutenue,

— Où suis-je? — murmura-t-elle d'une voix étouffée; — et pourquoi ai-je été amenée ici?

— Prenez seulement un peu de patience, ô la plus chère et la plus belle des femmes, — dit tendrement le marquis. — Allez vous livrer au repos et ne faites pas de questions. Demain matin vous saurez tout.

Un cri étouffé s'échappa de la poitrine de Violette. Il y avait dans le ton de l'homme qui lui parlait, quelque chose qui la glaçait jusqu'au cœur. C'était le ton triomphant d'un amant, d'un débauché qui croit que sa victime est en son pouvoir et ne peut lui échapper.

Innocente et sans expérience des périls de la vie comme était Violette, son instinct semblait lui révéler le danger et l'horreur de sa position. Mais, malgré sa douceur naturelle, elle avait le noble et fier courage d'une femme ; ce courage qui se manifeste à l'heure du danger et dans les moments difficiles.

— Pourquoi m'a-t-on amenée ici? — demanda-t-elle en se dégageant du bras de Roxleydale; — et qui êtes-vous, vous qui avez été assez lâche pour mettre à exécution un aussi vil complot contre une malheureuse fille sans défense? Pour tout autre que pour un misérable, mon isolement m'eût rendue sacrée.

— Chère mademoiselle Watson, — dit le jeune marquis, qui réellement se sentait fort disposé à avoir honte de lui-même, mais qui faisait encore tous ses efforts pour agir d'après les sentiments bas inculqués dans son faible esprit par les faux amis qui se disaient des hommes du monde; — chère mademoiselle Watson, si vous connaissiez la profonde admiration, l'amour irrésistible qui a fait concevoir et exécuter ce projet, vous pardonneriez tout, croyez-en ma parole... mais permettez-moi de remettre à demain toute autre explication. Cette

maison solitaire vous offre un abri aussi sûr que le toit sous lequel vous avez reposé la nuit dernière.

Cette fois il y avait un accent de vérité dans les paroles du jeune homme. Violette était presque défaillante et elle était trop faible pour entreprendre une plus longue lutte pour se soustraire au pouvoir de son persécuteur. Elle tomba sur un des bancs de chêne sculpté de la salle d'entrée; cette salle était éclairée par une seule lampe et l'air y était froid et humide comme dans un caveau funéraire.

Un jeune homme riche, possesseur de nombreuses résidences de campagne agréablement situées, se serait peu soucié de passer une grande partie de sa vie dans cette affreuse habitation au milieu des marécages qui bordent les côtes du comté d'Essex. Roxleydale était l'homme le moins capable de supporter une résidence ennuyeuse, et le Fossé avait été presque abandonné depuis la mort de son grand-père, homme excentrique qui avait choisi pour y résider la plus affreuse de ses propriétés.

Une vieille femme avait introduit le marquis et sa compagne dans la salle d'entrée, et Roxleydale, se tournant alors vers elle, confia Violette à ses soins.

— Vous avez reçu ma lettre? — demanda-t-il.

Il avait parlé à haute voix, mais il lui fallut répéter sa question.

— Oui, monsieur le marquis, oui.... oui.... j'ai reçu la lettre...—marmotta la femme;—et tout est prêt pour recevoir la dame... la jeune dame. Oui, et elle a une jolie figure, une belle et une bonne figure, n'est-ce pas, monsieur le marquis? — dit-elle en regardant Violette. — Mais elle est plus pâle qu'il ne faudrait pour une jeune mariée. J'ai vu une joyeuse épouse amenée dans cette maison il y a déjà longtemps, mais depuis ce temps-là tout semble avoir décliné.

— Elle a la tête un peu faible, je crois, mademoiselle Wat-

son, — dit le marquis sous forme d'excuse. — Mais vous n'y ferez pas attention, n'est-ce pas ?

Violette inclina la tête et tendit sa main d'un air amical vers la vieille femme. Elle était trop malade pour parler, ses lèvres desséchées se refusaient à articuler un son.

La vieille gouvernante conduisit celle qui avait été confiée à ses soins vers le grand escalier de chêne qui, dans l'ancien temps, avait été monté et descendu par des gens au cœur joyeux et aux pas légers et vifs.

Le marquis avait quitté son chapeau en pénétrant dans la salle d'entrée, mais même alors Violette ne l'avait pas encore reconnu. Elle était trop abattue pour examiner le visage de son persécuteur. Une seule pensée s'était emparée de son esprit obscurci. Cette seule pensée avait trait au désir qu'elle avait de s'échapper, de retourner auprès de sa mère dont le cœur devait être torturé par tous les tourments de l'incertitude et de l'anxiété.

Elle suivit la gouvernante. Il y avait quelque chose d'honnête et d'amical dans la physionomie de la vieille femme, et Violette comprit qu'auprès d'elle, du moins, elle était en sûreté.

La vieille lui fit monter l'escalier et la guida en suivant un corridor jusqu'à une chambre où deux grandes bougies brûlaient dans des chandeliers en argent de forme antique. Un feu de bois pétillait dans l'âtre de la grande cheminée, et bien qu'on fût en été, la vue du feu avait quelque chose d'agréable.

La chambre était grande et triste, et, comme toute chose dans cette vieille maison, elle semblait appartenir à un autre âge. Les boiseries étaient en chêne noir, le plafond était également en chêne et traversé par de grosses poutres saillantes qui projetaient leur ombre sinistre sur les murailles.

Un grand lit à colonnes, surmonté par un dais orné de plumes, était placé à l'une des extrémités de la chambre. Près de la cheminée étaient placés deux fauteuils de forme antique

et recouverts en tapisserie, et une table sur laquelle étaient les deux chandeliers d'argent.

Violette eut à peine la force de se traîner jusqu'au fauteuil le plus rapproché dans lequel elle tomba défaillante et découragée.

— Ne m'abandonnez pas, — dit-elle en saisissant les mains ridées de la vieille. — Je vous en prie.... ne m'abandonnez pas!

La vieille femme semblait comprendre le sens des supplications de la jeune fille, bien qu'il ne fût pas possible qu'elle eût entendu ses paroles.

— Oui.... oui,... — murmura-t-elle. — Je prendrai soin de vous, ma belle enfant. N'ayez pas peur, la vieille Nancy aura bien soin de vous.

Violette se sentit rassurée par ces paroles. Ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux fatigués et sa tête retomba sur le dossier du fauteuil.

Elle sentit alors les vieilles mains de la gouvernante qui la débarrassaient de ses vêtements, et puis, à demi portée, à demi conduite par elle, elle se trouva près du lit sur lequel elle tomba complétement accablée par la fatigue et les émotions qu'elle avait eu à subir.

CHAPITRE III.

L'HISTOIRE DE LA GOUVERNANTE.

Après sa conversation avec le domestique, Lionel comprit que, plus que jamais, le devoir et l'honneur l'obligeaient à faire les plus grands efforts pour découvrir le mystère qui s'attachait à l'aile du Nord de Wilmingdon.

Si Julia n'avait pas existé, et si le banquier et ceux qui lui étaient attachés lui avaient été complétement indifférents, le

jeune homme n'aurait pas pris la responsabilité d'une action personnelle.

Il eût été à l'instant au poste de police de Scotland Yard et il aurait remis toute l'affaire à un officier de la police. Après avoir fait un rapport détaillé, il s'en serait rapporté à l'habileté de la police et tout son mécanisme compliqué aurait été mis en mouvement.

Mais, par intérêt pour Julia, Lionel se refusa à prendre ce parti; par intérêt pour Julia, il se décida à ne pas faire de communication à la police, jusqu'à ce que ses soupçons se fussent changés en certitudes, et qu'alors le devoir le forçât à dénoncer le père de la noble et innocente fille qu'il aimait avec tant d'adoration.

En attendant, il sentait qu'il s'imposait une tâche bien difficile et qui exigeait toute la lucidité de son esprit et toute la force de sa volonté.

En réfléchissant sur ce que lui avait dit le domestique, il en vint à cette conclusion, que réellement le vieux Caleb avait été témoin de quelque scène terrible dans l'aile du Nord.

Mais, ceci posé, quelle était la nature de cette scène ?

Le vieux jardinier faisait la description d'un meurtre, d'un lâche et perfide assassinat; mais comment un meurtre pouvait-il avoir été commis dans cette aile déserte du château, sans que tôt ou tard les soupçons se fussent éveillés ?

La victime ne pouvait pas être entrée dans la maison sans que personne eût eu connaissance de sa présence.

Et, dans ce cas, comment Rupert Godwin avait-il pu expliquer sa disparition ?

Jusqu'à présent, c'était un sombre mystère dont Lionel ne pouvait espérer découvrir la clef que par de longs et patients travaux accomplis dans l'ombre. C'était un écheveau emmêlé qu'on ne pouvait démêler que fil à fil.

Il s'appesantit longtemps sur ce qu'avait dit le domestique et il arriva à cette conclusion, que la personne qui pouvait

le plus utilement l'aider dans ces recherches, sans le savoir bien entendu, était la vieille gouvernante dont cet homme avait parlé.

Cette femme était la cousine de Caleb, et elle avait passé presque toute sa vie au service des Godwin, en s'élevant de grade en grade jusqu'aux importantes fonctions de gouvernante.

Beaucoup des secrets de l'histoire du banquier devaient probablement être connus de la vieille gouvernante, et, s'il la sondait avec soin, il ne devait pas manquer d'obtenir quelques renseignements sur le mystère que cachait son existence apparente.

Lionel se décida à chercher une prompte occasion de se mettre en relations avec la vieille gouvernante.

Les vieilles femmes sont habituellement bavardes et communicatives, à moins qu'elles n'aient quelque motif secret de se tenir sur la réserve.

En conséquence, Lionel espérait beaucoup d'une entrevue avec Mme Beckson, la gouvernante.

Une légère circonstance lui suggéra le moyen de se rapprocher d'elle.

Il y avait un grand nombre de vieilles peintures, à Wilmingdon, de vieux portraits de grands personnages qui avaient brillé jadis avant que les riches marchands soient venus occuper les demeures autrefois habitées par les grands. Le vestibule, l'escalier, les salles de billard et de concert étaient décorés de portraits des Wilmingdon, peints par Sir Peter Lely et Sir Godfrey Keller. Ces portraits étaient enchâssés dans les panneaux de chêne sculpté qui recouvraient les murailles des différentes pièces, et ils étaient passés avec le château lui-même en la possession du père du banquier. Mais le vieux Godwin ne s'était pas contenté de ce fonds de richesse, il était connaisseur et avait amassé une grande collection de tableaux anciens et modernes que son fils avait

encore augmentée dans ses excursions sur le Continent. Des peintures de grande valeur ornaient les murailles de presque toutes les pièces du vieux château, et Lionel se rappelait avoir entendu dire à Julia que de très-beaux tableaux flamands se trouvaient dans la chambre de la gouvernante.

— Papa est fou des tableaux de l'école moderne, — avait-elle dit, — et les vieux Jean Steens, les Ostades, ont été bannis de la salle à manger pour faire place aux œuvres de Frith et Elmore, Leighton et Millais dont les tableaux me plaisent bien plus que ces Hollandais allumant leurs éternelles pipes dans leurs tavernes enfumées, et ces Hollandaises qui semblent passer leur vie entre la cuisine où elles épluchent leurs légumes et le petit salon où elles jouent leur orgue de forme étrange.

Quel meilleur prétexte Lionel pouvait-il employer pour se rapprocher de la vieille gouvernante, qu'en invoquant son désir si naturel de voir des tableaux d'un grand prix?

Il envoya le domestique qui le servait demander à la vieille gouvernante la permission de voir les tableaux flamands qui se trouvaient dans son appartement.

La réponse de la gouvernante fut des plus gracieuses.

Elle serait toujours enchantée de voir M. Wilton quand cela lui serait agréable, le chargea-t-elle de dire ; mais elle se tiendrait tout particulièrement honorée s'il voulait lui faire la faveur de venir prendre une tasse de thé avec elle à cinq heures dans l'après-midi.

Rien ne pouvait mieux convenir à Lionel. Il était naturellement au même niveau que la gouvernante dans la maison, où il louait ses services à raison de tant par semaine, et il était heureux de descendre de son rang pour gagner de quoi subvenir à l'existence de ceux qu'il aimait.

Il renvoya le domestique près de Mme Beckson pour lui dire qu'il serait trop heureux de se prévaloir de son aimable invitation.

— Mais vous ne dînez pas avant sept heures, monsieur

Mme Beckson a des habitudes si arriérées, — fit observer le domestique.

— Je me passerai de dîner aujourd'hui pour me donner le plaisir de faire à loisir l'examen des tableaux flamands de Mme Beckson, — répondit Lionel. — Dites-lui que j'accepte son invitation et portez-lui tous mes remercîments.

Le domestique partit, s'étonnant de ce qu'il appelait les bizarres fantaisies du jeune artiste, qui sacrifiait un bon dîner au plaisir de regarder un tas de vieilles peintures, qui semblaient avoir séjourné dans la cheminée, tant elles étaient enfumées.

A cinq heures précises, Lionel se présenta chez la gouvernante. Mme Beckson avait fait de cette occasion une petite fête : elle avait orné sa table de conserves et de pâtisseries, d'un service à thé et d'une cafetière en argent; il y avait des plats couverts de tartines beurrées et rôties et des œufs nouvellement pondus, comme si elle avait attendu nombreuse compagnie.

Lionel put à peine comprimer un sourire à la vue des préparatifs de la vieille gouvernante, et il pensa combien toutes ces friandises étaient prodiguées en pure perte à un hôte dont l'esprit était absorbé par un sujet aussi sombre que terrible.

La vieille dame s'était parée de ses plus beaux habits, elle avait son plus formidable bonnet, son tour le plus noir et le mieux frisé, et elle le reçut en lui faisant une révérence qui aurait fait honneur à une vieille cour à l'époque où le menuet était dansé par des beaux et par des belles dont les cheveux étaient poudrés.

Elle lui montra l'une après l'autre les vieilles toiles qui ornaient son appartement, en faisant leur historique et en citant les prix auxquels elles avaient été estimées par les experts amenés par M. Godwin.

Lionel n'avait pas besoin de feindre de l'intérêt pour ces peintures. Ses goûts artistiques avaient été excités à l'instant

par leur mérite réel, et il passa longtemps devant chacune d'elles plein de ravissement et d'enthousiasme, si longtemps vraiment qu'il lassa presque la patience de la vieille gouvernante, qui était impatiente de le voir assis devant sa table si bien servie et qui craignait que ses rôties brûlassent et que ses œufs devinssent durs pendant que le jeune artiste restait en contemplation devant les détails d'un tableau de Jean Steen.

Enfin l'inspection se termina, et Lionel prit place en face d'elle, en ayant soin de tourner le dos à la fenêtre, de manière à ce que les changements qui pouvaient survenir dans l'expression de sa physionomie ne fussent pas aperçus, tandis qu'il pourrait observer tous ceux qui se produiraient sur la figure de sa compagne.

Le thé fut versé. Naturellement, il intervint une petite conversation relative à son mérite, puis Lionel se mit à l'œuvre lentement et avec précaution.

Il commença à parler de Godwin, et il trouva la gouvernante toute disposée à parler de son maître.

Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que le banquier fût le sujet principal de la conversation de ses gens, car ils sortaient rarement des grilles de la résidence, et ils n'avaient rien de plus intéressant à dire que de s'entretenir de ses habitudes et de ses affaires.

Les gens qui crient contre les dispositions des domestiques à se livrer à des commérages devraient au moins se rappeler que, dans bien des cas, les domestiques sont tenus comme prisonniers, et que bien rarement ils voient ou entendent ce qui se passe dans le monde.

Est-il étonnant, dans ce cas, qu'ils attachent de l'importance à ce qu'ils voient et à ce qu'ils entendent ?

— Le M. Godwin actuel est un bon maître, — dit Mme Beckson, après quelques généralités. — Il est généreux, et ses domestiques n'ont pas à se plaindre. Mais il ne ressemble pas à

son père. Il a des manières silencieuses et tristes qui peuvent indisposer contre lui non pas les étrangers, car vis-à-vis des étrangers il se montre habituellement agréable, mais dans sa maison il s'abandonne à ses pensées, et il ne paraît prendre ni repos ni plaisir. Je n'ai jamais vu un homme comme lui pour penser; il est toujours songeant et ruminant, et, depuis une année, autant que j'en ai pu juger, car on le voit bien rarement, il est devenu pire que jamais. Il rumine, il rumine, comme s'il avait sur la tête tous les soucis de ce bas monde; aussi, je me dis, si ce sont là les joies que donne la richesse, que je reste dans ma pauvreté!

— Et vous ne l'avez pas vu beaucoup dans ces derniers temps?

— Très-rarement, en vérité. Je ne sais pas pourquoi... Ce sont les affaires, je suppose... ou peut-être les plaisirs, car on dit que M. Godwin mène à Londres une vie assez dissipée. Mais, pour une raison ou pour une autre, depuis l'été dernier, à partir à peu près du moment où mon pauvre cousin Caleb est tombé malade de sa fièvre cérébrale, notre maître s'est tenu éloigné de cette maison, presque autant que si elle était hantée.

Lionel ne put retenir un léger tressaillement en entendant ces paroles. Tout ce qu'il entendait semblait conduire à la même conclusion, chaque petite circonstance accidentellement révélée semblait conduire à la supposition de quelque fait terrible, au crime que le banquier avait commis pendant l'été de l'année précédente.

— Votre cousin Caleb et moi nous sommes devenus bons amis, madame Beckson, — dit Lionel après un court moment de silence pendant lequel il avait réfléchi sur ce qu'avait dit la gouvernante. — Nous nous rencontrons souvent dans les jardins, et toujours il me parle d'une façon un peu farouche d'abord, mais ensuite il devient tout à fait raisonnable.

— Oui, oui, c'est vrai, Caleb est disposé à être tout à fait

farouche, tout le monde n'aurait pas la patience qu'il faut avoir avec lui. Mais je suis sa propre cousine, monsieur, nous sommes de la même chair et du même sang, et notre enfance s'est passée ensemble. Aussi, j'ai passé par-dessus toutes ses divagations, et je l'ai soigné pendant sa fièvre cérébrale.

— Cette fièvre était le résultat d'une frayeur subite, à ce que j'ai entendu dire? — dit Lionel.

— Oui, monsieur. On dit que le pauvre Caleb a eu peur, mais on n'en sait rien; il se peut que ce ne soit qu'une illusion de son faible cerveau. Les servantes de la maison prétendent qu'il a vu un revenant dans l'aile du Nord, mais je ne crois pas à de pareilles absurdités, quoique j'aie entendu des histoires sur ces vieux appartements abandonnés à vous donner le frisson, et certainement, il n'y a pas beaucoup de gens qui soient doués d'autant de courage que notre maître.

— Comment cela?

— Mais je veux dire qu'il n'est nullement effrayé de passer des heures, quelquefois au milieu même de la nuit, enfermé seul dans ces vieux appartements. Il s'est installé un bureau dans l'aile du Nord, et on dit que c'est là qu'il garde ses plus importants documents, ses titres, et d'autres valeurs semblables enfermées dans des coffres-forts en fer, et, avant le mois de juin de l'année dernière, il avait l'habitude de travailler là à toute heure.

— Avant le mois de juin de l'année dernière, mais pas depuis? — demanda Lionel.

— Mais, ne vous ai-je pas dit, monsieur, que depuis l'été dernier il est venu ici à peine une fois par mois? Il semble avoir une certaine répugnance pour cette habitation, et je ne puis m'empêcher de penser qu'il a quelques inquiétudes qui lui troublent l'esprit, et qu'il cherche à s'étourdir en se plongeant dans la vie inquiète et folle de Londres. Voyez-vous, monsieur, lui et son fils ne s'accordent pas ensemble, le jeune

Godwin a quitté la maison il y a deux ou trois ans, et il se peut que cela tourmente l'esprit de son père.

— Mais il avait coutume de travailler dans un bureau établi dans l'aile du Nord?

— Oui, et c'est une des raisons pour lesquelles je ne crois pas que mon pauvre cousin Caleb ait vu un revenant le soir où il est tombé malade.

— Comment cela?

— Mais, voyez-vous, monsieur, la nuit même où Caleb a été pris de sa maladie, M. Godwin était dans son bureau, et il n'est pas probable que les revenants les plus audacieux se montrent dans un endroit où il y a des lumières allumées et où un monsieur de la ville se trouve en affaires avec son ami.

— Son ami! alors M. Godwin n'était donc pas seul?

— Non; il y avait quelqu'un avec lui, un étranger. La soirée était très-chaude, et l'on étouffait tellement dans la maison, que moi et ma nièce, qui est fille de service ici, nous étions sorties pour faire un tour dans le jardin. Il était presque nuit alors, mais cela n'en était que plus agréable. Le commis de confiance de M. Godwin, M. Danielson, se trouvait par hasard à la maison, et il était dans la salle à manger lorsque cet étranger arriva.

— En vérité! l'étranger était venu tard alors?

— Oui; la nuit était venue lorsqu'il arriva. Ma nièce et moi nous étions assises sous un des grands cèdres de la pelouse, les fenêtres de la salle à manger étant ouvertes, les lampes allumées, nous voyions tout ce qui se passait dans la maison. Nous vîmes l'étranger s'avancer et se présenter à l'une des portes-fenêtres pendant que le maître et son commis étaient tranquillement assis; l'étranger semblait fort agité par quelque chose, autant que nous en pouvions juger à ses manières. Mais M. Godwin était aussi tranquille qu'une statue de pierre, et, après que M. Danielson fut parti dans un dogcart pour

prendre le train à Hertford, l'étranger et le maître quittèrent ensemble la salle à manger et allèrent à la bibliothèque, car moi et ma nièce nous avons vu les lumières à travers les grandes fenêtres dont les vitraux sont coloriés, bien que nous ne pouvions pas voir ce qui se passait à l'intérieur. Mais ensuite, à travers les portes ouvertes de la grande salle, car la chaleur était si étouffante que tout était ouvert, nous avons vu M. Godwin et l'étranger suivre le corridor qui mène à l'aile du Nord. M. Godwin portait une lampe.

La gouvernante s'arrêta pour respirer après ce long discours. Lionel était terriblement agité, et c'était avec la plus grande difficulté qu'il parvenait à cacher son émotion.

— Et après? — dit-il avec un accent interrogatif.

— Après cela, moi et ma nièce nous nous sommes promenées un peu, de côté et d'autre, respirant l'air frais en attendant l'heure du souper. Nous nous promenions depuis environ une heure, et nous suivions un sentier près du jardin de l'aile du Nord, quand nous nous trouvâmes tout à coup en face de M. Danielson, que nous pensions parti par le train d'Hertford. Nous ne pûmes nous empêcher de tressaillir à cette rencontre soudaine, car il y avait quelque chose dans ses manières; il avait l'air d'être ému ou effrayé, ce qui n'était pas du tout dans ses habitudes, car ordinairement il avait plutôt l'air d'une machine de fer que d'un être humain. « Où est le monsieur? » demanda-t-il à moi et à ma nièce; « où est le monsieur étranger? l'avez-vous vu partir? » « Non, monsieur Danielson, » répondis-je; « nous ne l'avons pas vu. » « Oh! » dit-il, « je pensais que vous pouviez l'avoir vu, cela n'a pas de conséquence; bonsoir. » Et, en disant cela, il s'éloigna rapidement, et, quoiqu'il n'y eût rien de bien particulier dans ses paroles, il y avait quelque chose dans ses manières qui nous fit froid à moi et à ma nièce, et nous frissonnions, en dépit de la chaleur de la soirée.

— Et avez-vous revu l'étranger après cela?

— Non ; il est parti aussi tranquillement qu'il était venu, et personne ne l'a vu s'en aller.

— En vérité ! et c'est cette nuit-là même que votre cousin Caleb a été pris de sa fièvre cérébrale ?

— Oui, monsieur.

— Tenez, je ne puis m'empêcher d'éprouver une sorte de curiosité au sujet de cette aile hantée. Je ne crois pas précisément aux revenants, mais je me suis souvent demandé s'il n'y avait pas quelque chose de vrai dans ces nombreuses histoires, auxquelles tant de gens doués de raison ont une si ferme croyance. Je voudrais bien pouvoir explorer cette aile du Nord. N'y a-t-il aucun moyen de parvenir dans ces bâtiments ?

La gouvernante secoua la tête.

— Non, monsieur ; M. Godwin garde les clefs dans son cabinet, et ne permet pas qu'elles sortent de ses mains, sous aucun prétexte.

— Mais il permet quelquefois aux domestiques d'entrer pour balayer les chambres, je suppose ?

— Non, monsieur. Il dit qu'il préfère qu'il s'y amasse un pied de poussière, à voir jeter des regards curieux sur ses papiers et à les voir dérangés. Mais, malgré tout, il y a un moyen de pénétrer dans ces salles, monsieur Wilton, si quelqu'un avait le courage de l'employer.

— Vraiment ?

— Oui. Cette demeure est très-vieille, vous le savez, monsieur ; elle date de centaines d'années, et l'on dit qu'elle contient des quantités de cachettes bizarres construites du temps des Lollards. Quoi qu'il en soit, les caveaux qui existent sous l'aile du Nord sont assez grands pour qu'on puisse y cacher un régiment tout entier, et il existe un passage souterrain qui conduit des caveaux à la grotte qui est au bout de l'allée de lauriers.

— Je connais la grotte, — dit vivement Lionel. — Je l'ai remarquée il y a déjà longtemps.

— C'est un endroit tout à fait en ruine, mais, si vous passez sous l'arcade qui est derrière la grotte, vous trouverez un escalier qui descend sous terre ; au pied de cet escalier, d'après ce que j'ai entendu dire autrefois quand j'étais jeune fille, il y a un passage qui conduit aux caveaux. Mais, songez-y bien, monsieur Wilton, je n'ai jamais entendu dire que personne se soit aventuré dans ce passage souterrain, et Dieu sait dans quel état il doit être. Je ne suppose même pas que M. Godwin ait connaissance de son existence. Ainsi, si vous y allez, monsieur Wilton, vous savez à quels dangers vous vous exposez.

Lionel Westford se mit à rire de bon cœur des avertissements de la vieille dame.

— Vous n'avez pas à craindre que je coure aucun danger, ma bonne madame Beckson, — dit-il. — J'aimerais beaucoup à rencontrer un revenant, si je ne craignais de déranger ce monsieur ou cette dame, mais je n'ai nulle tentation de m'exposer aux périls d'un voyage souterrain, lors même que je devrais en être récompensé par une présentation en règle avec tous les fantômes de la terre des ombres. Non, non, je ne suis pas un lâche, mais je n'ai aucune envie d'être enterré vivant, et quelque mur de brique de votre passage souterrain peut s'écrouler et m'ensevelir sous ses ruines.

Voilà ce que dit Lionel : ce qu'il voulait faire était tout différent.

— J'attendrai l'occasion, — dit-il, — et j'irai faire une visite à l'aile du Nord, quand toute la maison sera plongée dans le sommeil.

CHAPITRE IV.

« ELLE PLEURA ET FUT DÉLIVRÉE DU DANGER. »

Violette s'éveilla fiévreuse et sans que le lourd sommeil, dans lequel son épuisement l'avait fait tomber, l'eût rafraîchie; elle s'éveilla aux rayons du soleil d'été qui pénétrait à travers les antiques fenêtres de sa chambre.

Dans le premier moment, elle regarda autour d'elle, frappée et étonnée par l'aspect de l'endroit inconnu où elle se trouvait, et sachant à peine si elle rêvait où si elle était éveillée.

Puis, avec une terrible rapidité, les événements de la nuit précédente revinrent à sa mémoire; elle sauta rapidement à bas de son lit et se précipita vers la fenêtre; elle voulait au moins savoir où elle avait été amenée.

Mais la vue qui s'offrit à ses yeux lui apprit fort peu de chose. Elle regarda à travers une grande plaine marécageuse que coupait une longue et triste avenue de peupliers. C'étaient les arbres à l'aspect sinistre qu'elle avait vus à la clarté incertaine du matin, quand la voiture l'avait descendue devant la maison.

Au loin, elle aperçut la rivière, qui allait en s'élargissant jusqu'à la mer; Violette avait passé une si grande partie de sa vie à Westford et dans ses environs, qu'elle connaissait fort peu les autres parties de l'Angleterre. Elle n'avait pas l'idée que la large rivière qu'elle voyait devant elle fût la Tamise, et que le pays où elle était fût le comté d'Essex. Elle ne se rendait pas compte de la distance qu'elle avait parcourue pendant la nuit précédente. Au milieu de son étonnement et de son agitation, elle avait perdu la conscience du temps qui s'écoulait. Son anxiété au sujet de sa mère avait décuplé le peu d'heures

que son voyage avait duré. Elle était donc dans la plus complète ignorance sur l'endroit où se trouvait la triste demeure où elle était enfermée ; elle était aussi ignorante, aussi sans défense qu'un enfant.

Pendant quelque temps, elle resta immobile devant la fenêtre, regardant dans la plaine nue et marécageuse qui s'étendait devant elle avec des yeux égarés par le désespoir. Puis, tout à coup, joignant les mains et levant les yeux comme dans un muet appel à la Providence, elle s'écria :

— Non, le ciel ne m'abandonnera pas ! Quand cela ne serait que par pitié pour ma pauvre mère, je serai épargnée !

Cette pensée sembla redonner un nouveau courage à la malheureuse fille. Elle tomba à genoux devant une des grandes chaises de chêne sculpté, et resta longtemps plongée dans une fervente prière.

Puis elle se leva et s'habilla avec soin, ses mains avaient cessé de trembler. L'eau froide dans laquelle elle baigna son front et son visage lui redonna des forces, et lorsque sa toilette fut terminée, elle semblait aussi calme, aussi maîtresse d'elle-même que si elle eût été chez elle.

Elle avait à tenir tête à d'inconnus et mystérieux persécuteurs, et elle savait que la moindre faiblesse, la moindre lâcheté ne ferait que la rendre plus incapable de se défendre.

Quel était le danger qui la menaçait? Et pourquoi avait-elle été amenée dans cette maison solitaire ? La malheureuse fille se posait à satiété ces deux questions, mais sans pouvoir y trouver de réponse.

En ce moment, la vieille gouvernante fit son apparition, apportant un plateau sur lequel était disposé un déjeuner simple, mais excellent. Violette courut au-devant de la vieille femme, et joignant les mains d'un air suppliant, elle la pria de parler, de lui expliquer ce mystère qui confondait toutes ses idées.

La pauvre fille répéta et répéta encore ses questions, mais

cette fois il semblait que la vieille femme ne pouvait ou ne voulait pas entendre. Pourtant elle inclinait la tête aux paroles de Violette avec un air amical, et, pour la malheureuse enfant, il y avait quelque chose de rassurant dans cette simple action.

La vieille femme posa le plateau sur la table, puis elle se retira. Mais, au moment où elle atteignait la porte, elle s'arrêta et se retourna pour regarder Violette.

— Ne vous laissez pas abattre, pauvre enfant, — dit-elle. — Prenez courage, ma belle. Le secours est plus proche que vous ne le pensez peut-être, ma chérie. C'est possible... c'est possible... Il y a bien de la méchanceté dans ce monde, mais il y a aussi de la bonté. Ne vous laissez pas abattre.

Après ces bonnes paroles, elle sortit, laissant Violette fort embarrassée de savoir si ce qu'elle venait d'entendre avait un sens sérieux qui devait lui donner de l'espoir, ou si ce n'était que le bavardage d'une pauvre vieille dont les idées n'étaient plus bien nettes.

Elle s'avança vers la porte et elle essaya de l'ouvrir, mais elle était fermée. Elle écouta, aucun bruit ne venait rompre le silence sinistre qui régnait, si ce n'est le cri enroué d'un coq ou les mugissements plaintifs des animaux qui paissaient dans la plaine bordant la rivière. La grange entourée de fossés de Mariana ne pouvait pas être d'un aspect plus affreux que cette habitation inconnue ne le paraissait aux yeux de Violette.

Après avoir écouté longtemps, avec l'espoir d'entendre quelque bruit venant rompre cette horrible tranquillité, Violette s'arrêta devant la fenêtre. Là elle s'imagina qu'il y avait au moins une ombre d'espoir. Bien sûr, dans le courant de la journée, quelque créature humaine se montrerait au bas de cette fenêtre.

Elle ouvrit la fenêtre et s'assit sur le rebord de l'antique croisée, où elle demeura, vivante image de la patience et de la résignation. Mais elle attendit en vain; les heures s'écoulaient

avec une insupportable lenteur. La longue journée d'été se passa, le soleil se coucha à l'occident, mais aucune créature humaine ne parut dans l'étendue de pays qu'on apercevait par la fenêtre ouverte.

Le cœur de Violette succombait sous le désespoir. Elle avait pris une tasse de thé dans la petite théière d'argent qui était placée sur le plateau, mais elle n'avait rien mangé. Ses lèvres étaient desséchées par la fièvre, et elle était malade et défaillante d'épuisement.

Pendant presque tous les moments de cette fatigante journée, l'image de sa mère avait été présente devant elle. Elle s'était figuré quels devaient être les sentiments de Mme Westford, son anxiété, sa terreur, son angoisse, et, par moment, il lui devenait presque insupportable de rester dans cette chambre silencieuse, avec la connaissance des souffrances que son absence mystérieuse devait faire endurer à une mère aussi dévouée que la sienne. Il y avait des moments où elle se sentait poussée par l'envie de sauter par la fenêtre, même au péril de sa vie; par instant, elle était tourmentée par cette idée qu'il lui fallait s'échapper ou périr. Mais le sentiment de la religion, le pur esprit de foi et d'amour qui lui avait été inculqué dès l'enfance, venait à son secours dans ses plus cruelles épreuves. Quand la souffrance arrivait à son apogée, elle joignait les mains et priait en silence, invoquant l'aide du Seigneur pour accomplir sa délivrance.

Les rayons empourprés du soleil couchant éclairaient les eaux de la rivière à l'horizon. Déjà les ombres du soir pénétraient dans la triste chambre aux panneaux de chêne où elle était enfermée.

Violette commençait à songer avec terreur qu'elle allait être encore exposée à une longue nuit d'incertitude, quand elle entendit le bruit d'une clef tournant dans la serrure. La porte s'ouvrit et un homme entra dans sa chambre.

Cette fois, elle reconnut Roxleydale, auquel elle avait été

présentée la veille au soir, dans le foyer de Drury Lane.

Le jeune homme avait dîné avec son tentateur et son complice, Rupert Godwin, et il avait bu avec un peu d'excès.

Le banquier s'était fait conduire au Fossé, en quittant la plus prochaine station du chemin de fer, et il était arrivé dans l'après-midi. Il connaissait la faiblesse de l'homme dont il avait fait son instrument et sa dupe, et il craignait que ses noirs desseins ne fussent pas accomplis, s'il n'était pas là pour tenir les fils de son pantin et diriger les sombres détails du complot.

Le vieux manoir du comté d'Essex était grand et spacieux. Le marquis et le banquier avaient dîné dans une pièce assez commode, à l'extrémité des bâtiments, d'où le bruit des voix et l'écho des pas des serviteurs ne pouvaient parvenir à l'aile où Violette était confinée et attendait pendant cette longue journée.

Vers le coucher du soleil, le jeune homme se présenta devant sa victime, le teint animé par le vin, et bien stylé sur toutes les parties du plan combiné par Godwin.

Ce plan était tel qu'il ne pouvait guère manquer son effet sur une femme faible ou ambitieuse, et Godwin, qui avait une médiocre opinion de tout le genre humain, ne s'imaginait pas que Violette fût capable de résister d'une manière absolue à la tentation qui lui était offerte.

Le marquis ne devait affecter que des intentions honorables. Il devait lui faire l'offre formelle de sa main; mais il devait en même temps proposer une fugue ou un mariage secret comme les seuls moyens qui pouvaient lui rendre possible de faire sa femme de Violette en se rejetant sur sa minorité qui ne lui permettait pas d'en agir autrement.

Violette, sans expérience du monde, et avide de saisir la chance dorée qui s'offrait à elle de devenir marquise, devait naturellement s'empresser d'accepter cette proposition.

C'est ainsi que raisonnait l'homme du monde. Il suffisait de la simplicité d'une fille innocente pour renverser toutes ses combinaisons savamment élaborées.

Le yacht de Roxleydale, *le Roi-des-Normands,* était à l'ancre à l'embouchure de la Tamise. Si Violette consentait au mariage secret proposé par le marquis, elle devait être conduite à bord du yacht, sous prétexte de traverser la Manche afin d'aller en France accomplir le mariage.

Une fois à bord du *Roi-des-Normands,* le marquis pouvait l'emmener où il lui plairait. Il était possesseur d'une charmante villa dans une île près de Naples, et c'était là que Godwin lui avait conseillé d'emmener sa victime sans défense.

Violette enlevée et loin de l'Angleterre, le banquier regardait son infernale vengeance sur la malheureuse épouse, sur la malheureuse mère, comme complète; alors et seulement alors, il devait voir la fière Clara le front courbé dans la poussière; alors et seulement alors, son indomptable orgueil serait vengé des mépris qu'il avait endurés de la part d'une femme qu'il avait aimée.

Le marquis s'approcha de Violette qui se tenait debout près de la fenêtre, pâle, mais maîtresse d'elle-même, éclairée par les derniers rayons du soleil couchant qui glissaient sur sa chevelure ondée.

— Ma chère mademoiselle Watson, — dit-il, — je viens ce soir près de vous comme le plus humble des suppliants qui ait jamais imploré son pardon. Pourrez-vous me pardonner ?

— Mon pardon sera facile à obtenir, monsieur le marquis, répondit Violette avec calme ; et puisse le ciel vous pardonner l'injure cruelle et gratuite que vous avez infligée à quelqu'un qui ne vous avait fait aucun mal, à une personne à laquelle vous êtes si complétement étranger, que même maintenant votre conduite est pour elle une énigme qui se joue de tous ses efforts pour en découvrir le sens. Il me serait facile de

vous pardonner le mal que vous m'avez fait, monsieur, mais il me sera plus difficile d'excuser votre conduite en songeant à l'inquiétude horrible que vous avez causée à ma mère. Elle est veuve, monsieur, et depuis ces derniers temps sa vie n'a été qu'un long enchaînement de souffrances. Elle n'avait pas besoin de cette nouvelle épreuve.

Le marquis devint pourpre à ce reproche. Il était très-jeune — trop jeune pour être complétement avili et inaccessible à la honte, il comprit le reproche que renfermaient ces paroles de Violette.

Mais il était sous l'empire des leçons de son mauvais génie et ses bons sentiments n'étaient que passagers.

— Ma chère mademoiselle Watson, ma chère Violette, car j'ai appris que ce nom si doux vous appartient, et quel nom peut être plus en harmonie avec votre exquise beauté ? ma douce Violette, les inquiétudes de votre mère peuvent être promptement calmées. Quelques lignes de votre main suffiront pour lui donner l'assurance que vous êtes en sûreté. Il n'est pas trop tard pour profiter de la malle de Londres. Ecrivez, et votre lettre sera portée immédiatement au bureau de la ville voisine.

— Et ma lettre arrivera à Londres ?

— Demain matin de bonne heure.

Violette réfléchit qu'il était peu probable qu'elle pût elle-même arriver à Londres le lendemain matin, en admettant les circonstances les plus favorables. Et n'était-il pas bien plus probable qu'elle serait retenue plusieurs jours dans cette horrible maison ? Il y aurait folie à repousser une chance qui s'offrait d'apporter au moins un peu de soulagement aux craintes et aux inquiétudes de sa mère. Le marquis paraissait sincère et elle était si complétement en son pouvoir qu'il n'avait aucun motif de la tromper.

— J'écrirai, — dit-elle en s'approchant d'une petite table sur laquelle se trouvaient un encrier et un buvard. — Oh ! mon-

sieur le marquis, si vous avez jamais aimé votre mère, ayez pitié de la mienne et de moi-même!

Cet appel rouvrit la blessure toujours saignante au cœur du jeune homme. Un temps avait existé où il avait tendrement aimé la meilleure et la plus indulgente des mères; et c'est là une affection qui ne s'éteint jamais complétement, même dans l'âme des pécheurs les plus endurcis. Lord Roxleydale savait que dans ces derniers temps il s'était montré mauvais fils et les simples paroles de Violette le touchèrent au vif.

— Ne parlez pas de ma mère, — dit-il; — il y a des sujets dont je ne puis entendre parler. Écrivez votre lettre, Violette, et je me charge de la faire mettre à la poste.

Il se dirigea vers la fenêtre et resta debout, les yeux fixés sur le paysage envahi par les ombres du soir. L'obscurité gagnait rapidement et il n'y avait plus qu'une bande rougeâtre qui illuminât l'horizon.

Violette n'écrivit que quelques lignes. Comment aurait-elle pu entrer dans quelques développements, alors qu'elle était dans l'incertitude la plus complète sur le sort qui l'attendait et peut-être entourée de dangers? Elle n'écrivit donc que quelques lignes, sans autre but que de rassurer un peu sa mère.

« Chère Mère,

» Je suis en sûreté et bien portante. Pour le moment je ne puis t'en » dire davantage. Crois à l'exactitude de ce que je t'écris et tranquil- » lise-toi jusqu'au moment où tu recevras une nouvelle lettre de moi » ou jusqu'à mon retour auprès de toi. Tu ne doutes pas que je ne » revienne aussitôt que cela me sera possible. Sois assurée qu'il n'y a » que la plus impérieuse nécessité qui puisse me retenir loin de toi.

» Toute et toujours à toi.

» Violette. »

Elle plia cette courte épître, la plaça dans une enveloppe, et mit l'adresse. Le marquis la prit.

— Chère Violette, — s'écria-t-il, — je ne vous quitte que pour faire partir cette lettre ; à mon retour je vous expliquerai ma conduite.

Il quitta la chambre et Violette entendit la clef tourner dans la serrure. Cette action toute simple la remplit de terreur. Cet homme, avec toutes ses apparences de respect et de considération, était son ennemi : son plus dangereux ennemi, puisqu'il prenait avantage de son isolement, qui la laissait sans défense, pour se présenter à elle et lui parler d'amour. Elle était prisonnière dans une maison isolée, enfermée dans cette vieille et solitaire demeure, où la seule créature qui lui témoignât de l'amitié était une vieille femme sourde et tombée peut-être dans un état d'imbécillité.

Quelle position pouvait être plus terrible pour une jeune fille qui, malgré tousses chagrins, n'avaitjamais connu le danger?

— O ciel ! — s'écria-t-elle — en s'appuyant à demi défaillante contre la boiserie de chêne. O ciel ! entends ma prière, aie pitié de mon abandon et suscite-moi quelque ami à l'heure terrible du besoin !

A peine avait-elle prononcé ces paroles que le panneau de chêne qui se trouvait derrière elle s'ouvrit, et elle se sentit soutenue par un bras délicat, un bras qu'elle sentit être celui d'une femme.

Il semblait que le ciel avait entendu sa prière, il semblait qu'un miracle s'était accompli en sa faveur. Un cri de joie et de surprise s'échappa de ses lèvres, mais il fut aussitôt étouffé par la douce main d'une femme qui vint s'appuyer sur sa bouche.

— Chut ! — murmura une voix basse, — pas un cri, pas un murmure.

Puis l'amie mystérieuse attira Violette en la portant à moitié par l'ouverture qui s'était pratiquée dans le mur.

La malheureuse enfant, si miraculeusement secourue, s'évanouit dans les bras de celle qui l'avait sauvée.

Mais elle ne resta pas longtemps privée de sa connaissance. Elle sentit l'impression d'une eau froide et parfumée qui venait frapper son front, une odeur puissante ranimait ses sens, et la brise du soir soufflait sur elle par une fenêtre ouverte près de laquelle son amie inconnue l'avait placée.

Elle souleva ses paupières alourdies et chercha des yeux celle qui l'avait sauvée.

Elle rouvrit les yeux et vit un visage doux, malgré son expression chagrine, qui était penché sur elle. Un beau visage avec des traits fins et réguliers et animés par un tendre et gracieux sourire. Un visage encadré dans des bandeaux de cheveux argentés et sur lequel les traces des souffrances n'étaient que trop évidentes.

La personne à laquelle appartenait ce visage était grande et mince; elle paraissait peut-être un peu plus grande qu'elle ne l'était réellement à raison de ses vêtements qui étaient de soie noire d'une étoffe riche et coûteuse, mais dont la façon était d'une extrême simplicité.

Un petit bonnet de la plus belle dentelle couvrait ses cheveux argentés.

— Oh! madame! — s'écria Violette, — vous ne m'abandonnerez pas, vous ne me chasserez pas loin de vous?

— Non, chère enfant, non pas avant de vous avoir rendue aux soins de vos amis — répondit la dame. — Pauvre fille, vous êtes encore toute tremblante.

— J'ai tant souffert, — murmura Violette d'une voix faible et tremblante; — c'était comme un rêve horrible. Oh! madame, il me semble que le ciel vous a suscitée pour répondre à ma prière. Comment êtes-vous venue? Comment avez-vous pu savoir que j'avais besoin de votre secours?

— Ma présence dans cette maison est réellement providentielle, — répondit la dame. — Je ne suis arrivée qu'hier au soir à dix heures; quelques heures seulement avant que vous ayez été amenée ici. Dieu merci, je suis arrivée à temps

pour vous sauver et pour empêcher mon coupable fils de charger sa conscience d'une faute plus grande que celles qu'il a pu déjà commettre.

— Votre fils, madame?

— Oui, ma pauvre enfant; je suis la malheureuse mère du marquis de Roxleydale. Une lettre d'un vieil ami m'a informée des plus récentes folies de mon fils et m'a engagée fortement à faire une nouvelle tentative pour le retirer de la mauvaise voie dans laquelle il est engagé. J'ai déjà fait bien des efforts dans ce sens, et j'en étais arrivée à déscspérer d'une réforme dans sa conduite. Mais mon ami m'écrit que mon fils ne semble pas bien, et, il faut que je l'avoue, je suis encore assez faible pour l'aimer plus qu'il ne le mérite. J'ai quitté le comté d'York et je suis venue ici avec l'intention de passer l'automne dans cette maison, qui est à peu de distance de Londres,et d'où je puis me rendre auprès de mon fils aussi souvent que je puis en avoir l'envie. Je ne me doutais guère que j'allais arriver aussi à propos.

— Mais le marquis viendra me poursuivre jusqu'ici?

— Non, il ignore ma présence dans cette maison. Il ne connaît pas le secret de ce panneau dont je me suis rappelé avoir entendu parler dans les premier temps de mon mariage, lorsque je suis venue pour passer un été dans cette maison. Nancy Gibson, la vieille gouvernante, m'a informée de votre arrivée, et une fois prévenue il m'a été possible de veiller sur vous. Vous êtes aussi en sûreté ici et dans le reste de cet appartement que si vous étiez à cent lieues de votre persécuteur.

La marquise la conduisit dans une pièce voisine, une belle chambre meublée dans un style lourd et antique. Les volets étaient fermés, les épais rideaux étaient tirés, et deux grandes bougies de cire éclairaient une table sur laquelle le thé était dressé avec élégance.

— Venez, ma pauvre enfant, — s'écria lady Roxleydale, — une tasse de thé vous rendra vos forces; asseyez-vous près

de moi, et racontez-moi comment vous avez été amenée ici, la nuit dernière. Soyez sincère et ayez confiance en moi.

— Bien volontiers, chère madame. Mais croyez-le bien, les événements de la nuit dernière sont pour moi un aussi grand mystère qu'ils peuvent l'être pour vous.

Violette éprouvait un sentiment indicible de reconnaissance, pour la bonne dame qui était venue à son secours. Elle raconta toute l'histoire de ses aventures, avec une candeur qui fit l'impression la plus favorable sur lady Roxleydale, que son éducation un peu étroite et ses antiques préjugés ne disposaient guère à une grande indulgence pour une figurante du Cirque.

La jeune fille aurait bien voulu quitter le Fossé cette nuit même, dans son impatience de retourner près de sa mère, mais la douairière lui dit que ce voyage était impossible avant le lendemain matin, et qu'elle se proposait de la reconduire elle-même auprès de sa mère.

C'est ainsi que Violette dormit en paix cette nuit-là, sous la protection de sa nouvelle amie, se sentant presque heureuse à la pensée que, le lendemain matin, sa mère recevrait la lettre qu'elle lui avait adressée.

La pauvre fille ne se doutait guère combien cet espoir était trompeur. Roxleydale avait rencontré Godwin dans l'antichambre, au moment où il allait envoyer la lettre de Violette à la poste; et le banquier, en voyant l'enveloppe dans ses mains, avait facilement deviné quel en était le contenu.

Il est à peu près inutile de dire que Godwin intervint pour empêcher que la lettre ne fût mise à la poste. Il avait lui-même un courrier à expédier, dit-il, et il veillerait à ce que la lettre de Violette fût mise à la poste avec les siennes.

Il prit la lettre de Violette, souhaita à la hâte le bonsoir au marquis et monta dans une voiture de louage qu'il avait envoyé chercher.

Et, prenant la missive des mains du marquis de Roxleydale,

il annonça qu'il se chargeait d'envoyer la lettre de Violette avec les siennes.

Le marquis n'était que trop heureux de retourner dans la chambre où il avait laissé sa belle prisonnière et où il s'attendait naturellement à la trouver.

Sa mortification fut extrême quand il trouva l'oiseau envolé de la cage où il avait été adroitement, mais méchamment enfermé, et ce fut avec une profonde humiliation qu'il apprit la présence de sa mère dans cette vieille demeure.

Si Godwin avait été près de lui pour le soutenir ou pour le pousser, en lui faisant honte, à montrer de la hardiesse, lord Roxleydale aurait peut-être agi avec énergie. Dans l'état des choses, il quitta le Fossé et reprit paisiblement le chemin de Londres, tout honteux de l'aventure dans laquelle il s'était engagé, et bien résolu, quelque folie qui lui passât par la tête pour rompre la monotonie de l'existence, à ne plus avoir recours aux enlèvements.

— C'est bien peut-être dans les romans et au théâtre, — se dit-il en fumant seul dans son coupé un cigare qui lui coûtait une demi-couronne. — Mais cela ne vaut rien dans la vie réelle, et cela cause bien des désagréments à l'homme qui en essaie.

CHAPITRE V.

LES TRACES DU CRIME.

Lionel était déterminé à ne pas perdre de temps dans la mise a exécution du plan qui lui avait été inspiré par sa conversation avec la vieille gouvernante.

Il résolut d'explorer le passage secret, les caveaux, et les chambres abandonnées de l'aile du Nord, pendant le silence de la nuit, lorsque toute la maison de Wilmingdon serait plongée dans le sommeil.

C'était une résolution hardie, car il faut un cœur ferme pour braver l'inconnu et le mystère. Les périls d'une charge de cavalerie ne paraissent rien à un jeune Anglais, en comparaison des étranges terreurs d'une maison hantée.

Mais une fois convaincu que le devoir exigeait une action prompte, Lionel n'était pas homme à reculer devant les épreuves qu'il avait à affronter. Il avait beaucoup du courage de son père, le courage d'un véritable marin, toujours le premier à faire face au danger et le dernier à se laisser abattre par l'insuccès ou la défaite.

Lionel quitta l'appartement de Mme Beckson à huit heures, après avoir pris l'intérêt le plus amical à la conversation de la vieille gouvernante.

Huit heures! Il connaissait assez les habitudes de la maison pour savoir qu'à onze heures toutes les personnes qui la composaient se seraient retirées pour se livrer au repos.

Il revint à son appartement. Deux bougies qui venaient d'être allumées brûlaient sur la table. Il en éteignit une. Il avait besoin de lumière pendant son exploration de l'aile du Nord, et il ne savait pas combien cette exploration lui demanderait de temps.

Il s'assit devant la table, attira près de lui l'unique bougie, et prit un livre.

Mais il lui fut impossible de fixer son attention sur la page qui était devant lui. Son esprit était occupé, tout son être était possédé par la pensée de l'œuvre qu'il avait à accomplir

Réellement, la tâche qu'il s'était imposée était terrible. Seul, au milieu du silence de la nuit, il avait à visiter une longue suite de pièces désertes, à la recherche de quelques preuves de l'acte coupable et mystérieux qu'il supposait avoir été commis dans l'aile du Nord de Wilmingdon.

Plus il réfléchissait à tout ce qu'il avait entendu, plus lui paraissaient concluantes les preuves qui désignaient le banquier comme le coupable.

Un étranger était venu pendant une orageuse nuit d'été dans cette maison, il y avait plus d'une année, et personne ne l'avait vu sortir de la maison ou des terres qui en dépendaient.

C'est ce qui résultait clairement des déclarations de la vieille gouvernante. Il était à la rigueur possible que cet étranger fût parti sans être vu, mais dans une maison où la domesticité était si nombreuse toutes les chances étaient contre la probabilité de cette supposition.

Puis il y avait dans les manières d'être du commis Danielson, quelque chose qui semblait tout particulièrement exciter les soupçons.

Avait-il été le témoin d'un crime ou le complice d'un criminel? Sa conduite, dans tous les cas, se liait au sombre mystère à demi révélé dans les divagations étranges de Caleb.

Lionel resta ainsi livré à ses méditations avec son livre à la main, depuis huit heures jusqu'à minuit.

Et toujours, quand sa rêverie était la plus profonde, quand les visions sanglantes assaillaient son esprit, une autre image, l'image radieuse d'une femme, d'une beauté accomplie, s'offrait à son imagination comme pour se railler de la sombre horreur de ses pensées.

Il était amoureux, amoureux fou de Julia, et un sombre désespoir lui mordait le cœur, quand il réfléchissait que l'œuvre dans laquelle il allait s'engager cette nuit, avait pour résultat possible d'attirer le malheur et la honte sur elle.

Et pourtant l'honneur lui faisait un devoir de ne pas abandonner sa tâche. Quoi qu'il arrivât, il devait aller jusqu'au bout, quand même en accomplissant son devoir il devait s'attirer à lui-même une longue vie de souffrance et de malheur.

Enfin la grande horloge des écuries sonna minuit. Un à un les coups retentirent au milieu du silence de la nuit. Lionel ouvrit la fenêtre et regarda au dehors.

Aucune lumière n'éclairait la longue rangée de fenêtres.

Toute la maison s'était évidemment retirée pour se livrer au repos.

— Il faut attendre encore une demi-heure avant de quitter cette chambre, — se dit le jeune homme.

Il craignait de s'exposer au moindre risque d'être interrompu. Il avait sérieusement médité son plan, et sa seule crainte était que le bruit de ses pas ne fût entendu par quelqu'un ayant le sommeil léger, pendant qu'il aurait à parcourir la partie habitée de la maison.

Une fois dans le jardin, il ne craignait rien. Aucune terreur de l'aile du Nord ne pouvait faire naître un lâche frisson dans son cœur, maintenant que sa résolution était prise. L'in domptable courage du fils du marin était éveillé, et Lionel était digne du cœur de lion de son père, dont tout le noble orgueil s'était concentré sur ses enfants.

A minuit et demi, Lionel mit son livre de côté, ce livre qui lui avait si peu servi à se distraire de ses soucis. Il prit la bougie éteinte, mit son chapeau, et sortit de sa chambre.

D'un pas lent et attentif il traversa ce long corridor, descendit l'escalier, traversa l'antichambre, et entra dans la salle à manger.

Il savait que la porte de la salle d'entrée était fermée chaque soir par le vieux sommelier, qui faisait presque de ce soin une affaire d'État, et qui remportait les clefs dans sa chambre.

Le chemin par lequel Lionel comptait exécuter sa sortie était une fenêtre de la salle à manger. Elles étaient protégées par des volets épais et de lourdes barres de fer. Mais ces barres de fer pouvaient être enlevées par des mains fortes et adroites.

Les enlever sans bruit était une opération difficile; mais Lionel y réussit, et fut bientôt sur la grande terrasse sablée qui régnait devant les fenêtres.

L'air frais de la nuit frappant sur son front enfiévré lui rendit une nouvelle vigueur. Il traversa la pelouse d'un pas ra-

pide, et entra dans une de ces longues avenues de lauriers qui lui étaient si bien connues, car c'était sous leurs sombres et tristes arcades qu'il avait été si souvent retrouver Julia.

La lune était encore nouvelle et ne répandait qu'une bien faible lueur argentée, bien différente de la pleine lumière qu'elle déverse quelquefois, à minuit, sur le paysage.

Dans l'avenue de lauriers l'obscurité était complète; Lionel la parcourut, et arriva dans la grotte.

Il trouva l'arcade dont lui avait parlé la gouvernante, et, en tâtant avec la pointe de ses pieds, il découvrit la première marche d'un escalier conduisant aux caveaux. Mais, avant de descendre, il prit une allumette qu'il avait dans sa poche et alluma la bougie dont il s'était muni.

Il n'était pas loin de la maison, mais il était sur le derrière de l'aile du Nord, et il savait qu'il n'avait pas à craindre que quelque curieux pût se trouver là pour voir la lueur de sa lumière.

Il descendit lentement, et avec précaution, les degrés de pierre en se tenant courbé, car le sommet de la voûte n'était pas assez élevé pour lui permettre de se tenir droit.

De tous côtés, il aperçut la preuve que cet escalier caché n'avait pas servi depuis longtemps et était complétement oublié. Il se heurtait le visage à des toiles d'araignées, des reptiles partaient sous ses pieds et rampaient au loin à mesure qu'il avançait. A chaque pas qu'il faisait, il semblait troubler quelque créature vivante qui, depuis des années, avait trouvé là un asile tranquille. Un paléontologiste aurait pu découvrir là des races éteintes, des tribus oubliées de lézards, de couleuvres, d'araignées et de crapauds, et un grand nombre de spécimens curieux de la famille du rat.

Des feuilles sèches et pourries, datant de plusieurs étés, étaient semées sur les marches vacillantes et dégradées; une mousse verdâtre recouvrait les murailles, et Lionel avait de la

peine à conserver son aplomb sur les pierres glissantes qu'il foulait sous ses pieds.

La vieille gouvernante ne l'avait pas trompé. Il trouva le passage secret et il le suivit jusqu'au moment où il arriva devant une porte voûtée. Cette porte, il le savait, devait donner accès dans les caveaux.

Mais, arrivé là, il craignit de voir son entreprise se terminer brusquement. Quoi de plus probable que cette porte des caveaux ne fût solidement fermée ?

Il poussa un bouton rouillé qui faisait saillie sur la porte, et, à sa grande surprise, elle céda et il entra dans le premier caveau de l'aile du Nord.

Il savait qu'il se trouvait au-dessous de la première fenêtre à l'angle ouest de l'aile abandonnée. La septième fenêtre, à partir de cet angle, était celle que Caleb regardait en racontant le crime dont il avait été témoin.

Lionel s'était assuré qu'il y avait deux fenêtres dans chaque pièce de l'entresol et jamais plus de deux; la septième fenêtre devait, par conséquent, appartenir à la quatrième pièce à partir de l'angle ouest du bâtiment.

En s'arrêtant, avec sa bougie élevée au-dessus de sa tête, Lionel ne vit rien qu'un sombre caveau vide, décoré de guirlandes de toiles d'araignées, et dont le sol était jonché de fragments du bois qui y avait été autrefois serré.

La porte, entre ce caveau et le suivant, était toute grande ouverte; le second caveau était comme le premier; mais, contre les murailles, se trouvaient des pierres qui avaient dû servir à supporter des barriques de vin.

La troisième porte était fermée, mais pas à clef; Lionel la poussa et entra dans le troisième caveau.

Il se trouvait alors tout près de la pièce dans laquelle était la septième croisée.

Le troisième caveau était différent des deux autres. Il y

avait un massif coffre-fort dans un des angles, et, dans l'angle opposé, il y avait un escalier de pierre.

Selon toute apparence, ce caveau était vide.

Lionel monta l'escalier tournant et se trouva en face d'une porte sur un petit palier en vieille menuiserie étroite. Il était à peu près sûr que cette porte donnait entrée dans la quatrième chambre à laquelle appartenait la septième fenêtre.

Mais là, au moment où il était le plus avide de pousser plus loin ses recherches, ses investigations durent s'arrêter tout à coup; car, lorsqu'il essaya de pousser la porte, il la trouva solidement fermée. Il s'arrêta, désappointé et consterné par le pauvre résultat de ses travaux.

Il s'était donné une peine infinie pour se procurer ses informations, et, au milieu de la nuit, il avait bravé les terreurs mystérieuses de l'aile du Nord.

Et qu'avait-il trouvé? Trois caveaux vides et une porte fermée qui résistait à tous ses efforts.

— Je dois remercier le ciel de ne pas avoir fait de plus importantes découvertes, — se dit-il; — mon plus cher espoir était de trouver les horribles visions du vieux jardinier aussi dénuées de fondement que les rêves épouvantables enfantés par la fièvre.

Il était debout, sur la marche la plus élevée de l'escalier de pierre, pendant qu'il se livrait à ses réflexions; et il allait s'éloigner de la porte close, quand ses yeux furent attirés par un fragment d'étoffe qui pendait à un clou qui faisait saillie sur le bord du panneau.

Il dégagea ce morceau d'étoffe et l'examina. C'était du drap bleu arraché d'un vêtement d'homme; une bande étroite, longue de six pouces environ. Mais la couleur bleue était rendue plus foncée par une tache sombre. Quelque noir liquide avait teint ce fragment de drap que Lionel sentait roidi entre ses doigts.

Un frisson d'horreur courut dans ses veines. Quelque chose

lui disait que cette tache, qui se trouvait sur le drap, était une tache produite par du sang humain. Il mit le morceau de drap dans la poche de son habit, et se mit à examiner scrupuleusement les pierres sur lesquelles ses pieds reposaient.

Ce n'était pas seulement le morceau de drap bleu qui avait été souillé par cette hideuse tache : de larges gouttes apparaissaient sur chaque pierre, de noires et terribles taches qui ressortaient visiblement sur la mousse verte qui recouvrait les pierres.

Au bas de l'escalier, une mare de sang s'était imbibée dans le bois vermoulu qui recouvrait le sol du caveau.

Caleb n'avait donc pas rêvé. Il n'y avait plus guère à douter qu'il n'eût guetté par la fente du volet, et qu'il n'eût été le témoin de quelque acte horrible.

Un meurtre avait été commis. Le sang de la victime était encore là. Cette sombre et terrible tache était un témoignage écrasant contre le meurtrier.

Le cœur de Lionel succomba sous un pénible sentiment de désespoir. Le père de Julia était un assassin et la Providence l'avait choisi comment l'instrument de sa perte.

— Comme elle va me haïr, — pensa le jeune homme ; — comme elle va maudire le jour où les généreux sentiments de sa nature noble et compatissante l'ont poussée à s'intéresser à mon sort! Mais le devoir me fait une loi de dénoncer le coupable, alors même que ce coupable est son père.

L'examen du caveau n'était pas encore complet. Lionel s'arrêta pour réfléchir et pour chercher à pénétrer le mystère out entier .

Le morceau d'étoffe taché de sang, les traces de sang sur chaque pierre, la large mare de sang qui couvrait le plancher, out conduisait à la même conclusion.

La victime inconnue de Rupert Godwin avait été précipitée au bas des degrés après l'accomplissement du meurtre. Le corps de l'homme assassiné s'était arrêté tout sanglant au

pied de l'escalier, et devait avoir séjourné longtemps dans la même position, car il n'y avait pas d'autres traces de sang dans les autres parties du caveau.

Mais quand avait-il été enlevé et où l'avait-on porté?

Sans doute, au milieu de la nuit, par le passage secret, le meurtrier était revenu sur le lieu du crime et il avait enlevé le corps de sa victime.

Où l'avait-il caché? Dans quelque fosse creusée en cachette, dans quelque coin écarté des jardins.

— Mais la victime ne restera pas dans cette tombe secrète, — pensa Lionel. — La main qui m'a conduit sur le lieu du crime me guidera vers la tombe du mort. Le doigt qui m'a montré ce caveau me montrera la sombre route qui me reste à parcourir. La Providence est plus forte que l'homme; et moi qui aurais tant voulu n'avoir qu'une bonne opinion du père de Julia Godwin, je suis destiné à découvrir et à dénoncer son crime.

Le jeune homme ne quitta pas le cellier avant d'avoir trouvé une nouvelle preuve du crime du banquier. La lumière de la bougie lui révéla un objet de couleur sombre gisant dans un coin du caveau. Lionel se baissa et ramassa un gant, un gant de peau.

Il le mit dans sa poche avec le morceau de drap souillé de sang. Il y avait alors près d'une heure qu'il était dans le caveau, et ses recherches avaient été des plus minutieuses. Il ne lui restait plus qu'à retourner à la maison, par le chemin qu'il avait suivi pour se rendre à cette partie déserte de l'habitation, avec la terrible conviction que le père de celle qu'il aimait était le plus vil des hommes.

Il repassa par les différents caveaux, suivit le passage souterrain en regardant à droite et à gauche, glacé d'effroi à la pensée qu'à chaque moment il pouvait retrouver les traces du corps qui devait être caché quelque part dans l'enceinte de Wilmingdon.

Mais aucune preuve de cette nature ne s'offrit à ses yeux pour confirmer le crime du banquier. Il revint à la grotte et sortit dans les jardins. L'air pur de la nuit lui procura une étrange sensation de bien-être, après ce long séjour dans l'atmosphère humide et souterraine des caveaux de l'aile du Nord qui, depuis le moment où il avait trouvé la sombre tache sur le morceau de drap, lui avait semblé empoisonnée par une odeur de sang.

Il traversa la pelouse qui était fortement humectée par l'épaisse rosée de la nuit; il entra dans la salle à manger et referma les volets; puis, d'un pas léger, il monta le grand escalier et regagna son appartement sans avoir été entendu. Pendant qu'il se faufilait ainsi dans l'obscurité, il se figurait voir l'assassin se glissant sans bruit à travers la maison silencieuse, pour enlever le corps de sa victime et pour cacher la preuve la plus flagrante de son crime dans un lieu sûr.

CHAPITRE VI.

SUR LA PISTE.

Les sentiments de Clara pendant cette nuit où Violette fut enlevée du théâtre, sont plus faciles à imaginer qu'à décrire.

Mme Westford arriva à la porte du Cirque dix minutes seulement après que Violette avait quitté le théâtre, accompagnée par le domestique de Godwin.

Mme Westford était maintenant fort connue des gens chargés de garder la porte d'entrée des artistes du théâtre, car elle venait chaque soir attendre sa fille pour la ramener à la maison. Il ne lui était pas permis d'entrer dans les coulisses et elle n'avait nulle envie de pénétrer dans ces mystérieuses régions, mais on avait toujours soin de lui offrir un siége dans un coin le la salle d'attente.

Ce soir-là pourtant, au lieu de l'accueillir comme d'habi-

tude par son « bonsoir, madame, » le portier regarda Mme Westford avec des yeux effarés exprimant le plus excessif étonnement.

La veuve était à cent lieues de comprendre le singulier regard de cet homme, mais elle se dirigea tranquillement vers son siége habituel, dans un coin retiré de la salle.

— Mais, madame, — s'écria enfin le portier, — quand vous êtes entrée tout à l'heure, il aurait suffi d'une plume pour me jeter à terre; je vous croyais malade, très-malade.

— Non, en vérité, mon bon ami; qui a pu vous mettre une semblable idée dans la tête? — demanda Mme Westford avec un sourire sérieux.

— Eh bien, je suis ravi qu'il n'en soit rien; mais il faut qu'il y ait quelque erreur, madame, car, tout à l'heure, votre fille a été emmenée par un homme, se disant le domestique d'un médecin, et qui était venu en toute hâte la chercher avec une voiture. Je n'ai jamais vu une pauvre jeune dame dans une aussi grande agitation. Elle était pâle comme la mort et tremblante comme la feuille.

— Ma fille!... Vous devez vous tromper! C'était quelque autre. C'était...

— Oh! non, pour sûr, madame. Je connais très-bien votre fille, et on peut bien dire que c'est une douce et charmante personne. Le domestique du médecin a apporté un billet, il avait à annoncer à Mlle Watson que sa mère était tombée sérieusement malade et qu'elle devait rentrer en toute hâte à la maison. C'est ce qu'il m'a dit pendant qu'il attendait que votre fille descendît.

— Et Violette... ma fille, est partie avec cet homme?

— Oui, madame. Il n'y avait pas dix minutes qu'elle était partie lorsque vous êtes arrivée.

Clara porta la main à sa tête avec l'air du plus profond étonnement. Son visage était devenu d'une pâleur livide, mais elle était encore trop abasourdie pour comprendre toute

la portée de la nouvelle surprenante qui tombait sur elle d'une façon si soudaine.

— Que dix minutes! — murmura-t-elle en répétant les paroles du portier. — Il faut que je me mette à sa recherche, elle ne peut être bien loin.

— Il peut bien y avoir maintenant vingt minutes, madame, — dit l'homme, — car il y a bien cinq minutes que vous êtes ici, et quant à chercher la jeune personne dans un quartier comme celui-ci, c'est comme si vous vouliez chercher une aiguille dans une botte de foin. La meilleure chose que vous puissiez faire, c'est de rentrer tranquillement chez vous. Naturellement, quand votre fille saura qu'il y a eu une erreur et que c'était une autre qu'on était venu chercher, ce qui est probable, elle s'empressera de rentrer chez elle et peut-être sera-t-elle arrivée avant vous.

— Mais si ce n'était pas une erreur?... Si c'était un complot, une odieuse intrigue pour mettre ma fille au pouvoir de quelque misérable!

Clara s'adressa ces paroles à elle-même plutôt qu'à l'homme avec lequel elle parlait. Elle songeait aux menaces de Rupert Godwin, à ses sombres avis sur le danger auquel sa fille était exposée dans ce théâtre.

Elle l'avait défié, confiante dans la protection de la Providence envers une pauvre enfant sans défense qui devait la mettre à l'abri de la puissance de son impitoyable persécuteur.

Elle avait défié l'ennemi juré qui avait jeté une ombre si funeste sur les années de sa jeunesse. Elle avait osé le braver et déjà il lui donnait les preuves de sa puissance. Déjà elle sentait combien elle était faible pour lutter contre ses ténébreuses machinations.

— J'aurais dû me rappeler que bien souvent il est permis au méchant de triompher sur cette terre, — pensa-t-elle. — Oh! mon Dieu! si le coup n'avait frappé que moi, j'aurais pu

le supporter. Mais ma fille, mon innocente enfant! Je ne puis me faire à l'idée de ses souffrances. Je suis prête à subir toutes les hontes, si mon abaissement doit préserver ma fille d'être flétrie dans sa fleur et traînée dans la poussière.

Ces pensées traversaient son esprit avec la rapidité de l'éclair qui sillonne le ciel, pendant qu'elle se tenait appuyée, à demi défaillante, sur le dossier de la chaise qu'elle venait de quitter.

La compassion du portier était violemment excitée par son évidente anxiété.

— Il faut rentrer tranquillement chez vous, madame, — dit-il en cherchant à la consoler. — Et je ne serais nullement surpris quand vous trouveriez votre fille rentrée avant vous.

Clara secoua la tête d'un air désespéré.

— Vous ne connaissez pas les raisons que j'ai d'être épouvantée, — dit-elle. — Je mets ma confiance en vous, mon bon ami, car je vois que vous avez pitié de moi. Vous êtes bien au courant des dangers d'un théâtre? Je puis bien dire que vous savez tout ce qui se passe ici!

— Sans doute, madame, je crois pouvoir me targuer de savoir tout ce qu'on peut dire, — répondit le portier.

— Ma fille est très-jeune, très-inexpérimentée, elle était peut-être fort admirée, et je sais que les oisifs et les débauchés de l'aristocratie sont quelquefois admis dans les coulisses; dites-moi, mon bon ami, avez-vous entendu dire que ma fille fût persécutée par quelques-uns de ces hommes?

— Jamais, — répondit l'homme avec conviction. — Il n'y a pas tant de personnes qui viennent ici, dans les coulisses; des gens qui n'en savent pas le premier mot, disent un tas d'absurdités sur les théâtres, et pensent que milord Ci et monsieur Ça sont toujours à tourner dans les coulisses. Mais Dieu merci, madame, le plus souvent nos foyers sont aussi tranquilles qu'une église, et quant à votre fille, j'ai entendu dire par ceux qui l'ont remarquée, qu'elle était une de ces

modestes et tranquilles jeunes dames que le pire des débauchés n'aurait pas osé insulter.

Dans la profondeur de sa reconnaissance pour ces rassurantes paroles, Clara tendit sa main et pressa celle du portier.

— Mon bon ami, — s'écria-t-elle, — vous venez de prononcer les meilleures paroles que j'ai entendues sortir, depuis longtemps, des lèvres d'un étranger. Je vais rentrer chez moi, j'essayerai de croire que cet événement n'est que le résultat d'une erreur et que ma fille est en sûreté. Mais, permettez-moi de vous faire une question. Avez-vous entendu le nom du docteur qui a envoyé chercher ma fille?

— Non, madame, il se peut que le domestique ait prononcé ce nom, mais je ne saurais le dire, et s'il l'a fait, je n'en ai pas été frappé.

— Vous n'avez pas entendu dire son adresse?

— Non, madame, malheureusement je n'ai entendu ni l'un ni l'autre.

— Alors, je n'ai aucun indice, — dit Mme Westford avec désespoir.

Elle souhaita une bonne nuit au portier et quitta le théâtre. Elle se hâta de rentrer chez elle, à travers une foule compacte, au milieu de laquelle elle ne comptait pas un ami. Mais malgré la rapidité de sa marche, le temps lui parut cruellement long, tant elle avait hâte d'atteindre sa demeure, où elle avait l'espoir de trouver sa fille rentrée et saine et sauve.

Mais, hélas! la douleur seule et le plus cruel désappointement lui étaient réservés. Les fenêtres du petit salon étaient obscures, Violette n'était pas rentrée. Clara franchit d'un pas chancelant l'étroit escalier et entra dans la chambre rendue sinistre par son obscurité. Jusque-là elle avait été soutenue par l'espérance. Maintenant elle succombait à son désespoir, la force l'abandonna tout d'un coup. Elle se jeta sur le vieux sofa et se livra à tout l'excès de sa douleur.

Pendant longtemps elle resta complétement écrasée par

l'accès convulsif de son désespoir. Mais à la fin elle reprit son calme, le calme effrayant de l'extrême infortune. Elle était mère et le courage héroïque d'une mère devait triompher du désespoir quand il s'agissait de défendre sa fille.

— Il faut que je la sauve! Il faut que je la sauve, — se dit-elle, — même au péril de mon âme.

Elle n'avait pas allumé de lumière, elle restait assise dans l'obscurité, la tête appuyée sur le bras du sofa, tenant son front comprimé entre ses deux mains.

La malheureuse femme cherchait à se rappeler le nom d'un ami, quelque vieil ami oublié qui pût lui venir en aide à l'heure de cette horrible calamité.

Mais les pauvres ont peu d'amis sur cette terre. Clara était depuis longtemps oubliée par ses aristocratiques parents qui avaient cru au déshonneur de la fille de Sir John Posonby. Elle avait disparu du monde comme si la tombe s'était fermée sur elle. Elle avait évité avec soin toute possibilité de se rencontrer avec ceux qui l'avaient connue avant son mariage avec le capitaine de la marine marchande.

Maintenant elle n'avait donc à compter que sur les amis qu'elle s'était faits dans le comté de Southampton depuis qu'elle s'était mariée; de bonnes et simples personnes peu au courant des voies du monde et tout à fait incompétentes pour lui venir en aide en pareille occurrence, quand bien même elles seraient sous sa main et quand bien même leur amitié se trouverait être d'un métal assez pur pour résister à la dissolvante influence de l'adversité.

Clara ne les avait connues que dans les plus beaux temps de son existence. Leur amitié lui avait été agréable, mais elle n'avait pas eu l'occasion de la mettre à l'épreuve. Elle avait dîné chez ses amis, ils avaient dîné chez elle. Ils avaient tué le veau gras en son honneur, mais ils savaient très-bien qu'elle aussi avait un veau gras qu'elle pouvait immoler pour leur rendre leurs politesses. Ce n'était pas à des amitiés aussi

peu éprouvées que Clara pouvait s'adresser dans un moment de crise aussi désespérée.

— C'est à mon plus cruel ennemi que je dois faire appel, — se dit-elle. — Godwin a triomphé, et lui seul, sur cette terre, peut m'aider à retrouver mon enfant.

Le lendemain matin, de bonne heure, la pauvre mère, à moitié folle de chagrin, s'achemina lentement vers St James Square. Le banquier avait laissé sa carte sur la table, et sur cette carte était inscrite son adresse à Londres.

Mais cette démarche désespérée ne fut pour elle que l'occasion d'un nouveau désappointement. A la demeure du banquier, elle ne trouva que Spence, son valet, qui lui apprit que son maître était absent de Londres et ne reviendrait probablement que le jour suivant.

— Si M. Godwin est à sa maison de campagne, je vais m'y rendre pour le voir, — dit Clara au valet. — L'affaire qui m'amène est importante. C'est une question de vie ou de mort.

— Malheureusement, madame, M. Godwin n'est pas à Wilmingdon, — répondit le domestique très-poliment, — et je regrette de ne pouvoir vous dire où il est. Il ne m'a rien dit, si ce n'est qu'il allait faire un voyage et qu'il reviendrait demain matin.

— Alors, je reviendrai demain, — dit Clara avec un soupir de profond désespoir.

Elle reprit tristement le chemin de sa demeure, maintenant si complétement désolée.

Elle marchait lentement, ses jambes avaient à peine la force de la porter. Elle avait de l'argent dans sa bourse, mais l'idée ne lui était pas venue de prendre une voiture. L'engourdissement de son cerveau lui faisait presque perdre la conscience de ses souffrances. Les rues inondées de soleil, la foule de gens pressés qui se croisaient dans tous les sens passaient vaguement devant ses yeux fatigués et obscurcis par les larmes. Elle marchait pourtant et ses pas, obéissant à un instinct

machinal, la ramenaient vers sa demeure dont toute joie s'était enfuie. Elle se trouvait dans la partie la plus animée du Strand, lorsque tout à coup elle entendit prononcer son nom par une voix qui lui semblait étrangement familière, une voix qui se mêlait pour elle au temps heureux du passé.

Elle tressaillit comme une personne qui vient de s'éveiller au milieu d'un rêve horrible, et une légère rougeur revint colorer son visage.

Une main s'était posée doucement sur son bras. Un jeune homme au visage franc et mâle, bronzé, presque comme celui d'un Indien, par l'effet du soleil et du hâle, se tenait devant elle et la regardait avec intérêt.

— Madame Westford ! — s'écria-t-il, — chère madame Westford, est-ce bien vous ? Que je suis surpris de vous rencontrer ainsi seule et dans Londres !

Clara regarda celui qui lui parlait avec un regard étonné. Cette figure bronzée lui semblait d'abord étrangère, mais la voix bien connue lui rappelait le passé.

Elle regarda pendant un moment l'étranger en gardant le silence, puis ses lèvres s'ouvrirent et laissèrent échapper le nom familier :

— Gilbert Thornleigh !

Oui, cet étranger au teint bronzé n'était autre que Gilbert Thornleigh, le généreux et brave marin ; le second du bon navire *la Reine-des-Lys*.

— Gilbert !... Gilbert !... — dit Clara ; — est-ce bien vous ?

— Oui, chère madame Westford, c'est moi-même et pas un autre. J'ai survécu à tous les périls du naufrage, aux dangers, aux privations d'un pénible voyage à travers les pays les plus sauvages de la côte d'Afrique, et j'ai remis une fois encore le pied sur le sol de l'Angleterre. Je ne puis vous dire combien je suis heureux de revoir les vieilles rues, les visages qui me sont familiers, et d'entendre ma langue maternelle parlée de tous côtés autour de moi. Je n'ai pas besoin de vous dire

quelle a été ma joie en vous voyant, et pourtant, chère madame Westford, — s'écria le jeune homme en examinant avec inquiétude le visage de Clara, — j'avoue que je suis chagrin de vous voir si pâle et l'air si soucieux. Mais vous êtes en grand deuil!... Grand Dieu!... Violette n'est pas morte?

Le visage bronzé du marin changea de couleur et devint presque livide en prononçant ces paroles.

— Elle n'est pas morte, non, non, elle n'est pas morte! — répondit Mme Westford d'un air étrange et presque égaré.

— Mais je suis sûr qu'il vous est arrivé quelque malheur, — s'écria Gilbert; — votre visage porte les traces du chagrin; vous êtes malade, je suis sûr que vous êtes malade.

— Je suis malade, — répondit Clara, — les maisons qui nous entourent tournent autour de moi. Je ne puis comprendre ce qui est arrivé. Je vous rencontre, vous que je croyais mort. Vous avez été sauvé alors? Vous avez été secouru lors du naufrage de *la Reine-des-Lys*.

— Oui, moi et trois hommes de l'équipage nous sommes parvenus à atteindre le rivage à la nage. Nous avons eu une forte lutte à soutenir, je vous assure, car ce n'est pas une tempête ordinaire qui a envoyé *la Reine-des-Lys* contre les rochers, et qui a brisé sa brave coque comme vous briseriez un verre en le lançant sur ce pavé. Nous n'avions que nos ceintures de sauvetage et nos bras sur quoi compter et il nous fallait nager contre une rude mer; mais, d'une manière ou d'autre, nous avons atteint la terre. Les pauvres camarades qui s'étaient confiés aux canots ont coulé tous, jusqu'au dernier, et le navire a fait comme eux. Nous étions meurtris, épuisés de fatigue, mais nous sommes arrivés à terre, le reste de l'équipage et le navire ont été perdus.

— Et mon mari... et Harley? Il est resté sans doute le dernier sur le navire? Je ne connais que trop bien son géné-

reux courage; vous avez été sauvé, mais Harley a péri.

Gilbert regarda Mme Westford avec l'expression du plus profond étonnement.

— Chère madame Westford, — s'écria-t-il, — vous voulez sans doute plaisanter. Votre mari n'était pas avec nous au moment du péril. Le capitaine Westford n'est pas parti avec *la Reine-des-Lys.*

— Il n'est pas parti avec *la Reine-des-Lys ?* — répéta Clara avec le ton d'une personne qui comprend à peine le sens de ses paroles. — Il n'est pas parti ? Il n'était pas avec vous lorsque vous avez fait naufrage?

— Non, positivement non! Il me confia le navire et les papiers de bord, et je mis à la voile comme son représentant. Dans ce moment même je me rendais à la station de Waterloo où je voulais prendre le train de Winchester, comptant bien vous trouver vous et le capitaine Westford à la Grange.

— Gilbert, — s'écria Clara, — je dois être folle... bien certainement je suis folle ! Vous dites que mon mari ne s'est pas embarqué sur *la Reine-des-Lys!* Et pourtant le deuil que je porte, c'est le sien! Depuis l'heure où il a quitté Westford pour son voyage en Chine, le 27 juin dernier, je n'ai pas revu le visage de mon mari.

— Vous ne l'avez pas revu?... Vous croyiez qu'il avait mis à la voile le 27 juin dernier ?

— Très-positivement.

— Grand Dieu! — s'écria Thornleigh; — il doit y avoir là-dessous quelque terrible mystère. Quelque malheur a dû arriver à mon bien-aimé capitaine.

— Oui, — répondit Clara avec un profond accablement; — la mort seule pouvait séparer Harley de sa femme et de ses enfants.

Le marin lui avait offert son bras et elle l'avait pris sans presque en avoir conscience. Il la guida hors du Strand dans une de ces rues tranquilles qui mènent à la rivière. Là ils

n'étaient pas dérangés et ils pouvaient parler librement de l'étrange mystère qui entourait le sort de Harley Westford.

— Je n'y puis rien comprendre, — murmura Clara d'un ton désespéré ; — tout cela n'est qu'un rêve qui me confond.

Peu à peu Gilbert parvint à calmer son agitation, pendant qu'il lui racontait lentement et clairement les événements du jour qui avait précédé le départ de *la Reine-des-Lys*.

Il lui dit comment Harley avait quitté le navire en disant qu'il voulait retirer son argent des mains de Godwin, et cela à tout prix. Il lui dit comment le navire avait attendu dans le Dock, non-seulement jusqu'au lendemain matin, comme Westford l'avait ordonné, mais jusqu'au coucher du soleil, le jeune homme ayant différé le départ jusqu'au dernier moment dans l'espoir que le capitaine viendrait reprendre le commandement de son navire.

Alors une lueur sinistre se fit jour dans l'esprit de Clara. Dans ce malheur, comme dans tous les autres, elle vit la sombre figure qui s'était toujours dressée entre elle et le bonheur. Godwin ! toujours Godwin ! son implacable ennemi !... son impitoyable persécuteur !...

Et maintenant une terrible frayeur venait glacer son cœur. Godwin avait assassiné son mari.

Oui, de sa main sanglante ou en empruntant celles d'assassins stipendiés, Godwin avait tué son heureux rival.

Petit à petit cette conviction s'empara de l'esprit de Clara.

— Je comprends tout maintenant, — dit-elle ; — mes sombres prévisions, mes tristes pressentiments étaient bien fondés. Quand Harley me quitta par cette brillante matinée, c'était à la mort qu'il marchait.

— Chère madame Westford, gardons une meilleure espérance, — dit le jeune marin d'un ton qui démentait quelque peu ses paroles.

— Dites-moi une chose, — dit Clara. — Êtes-vous positi-

vement sûr que mon mari avait déposé la somme de vingt mille livres entre les mains de Godwin ? Êtes-vous sûr que Harley n'a pas emprunté d'argent au banquier ?

— Aussi sûr que je le suis que mon nom est Thornleigh. Votre mari avait toujours été heureux et ces vingt mille livres étaient les économies de toute sa vie.

— Alors l'acte qui nous a réduits, mes enfants et moi, à la misère était un acte faux !... — s'écria Clara.

Elle dit à Gilbert l'histoire de la saisie pratiquée par Godwin sur Westford Grange avec tout le mobilier de la maison. Mais elle ne put longtemps s'étendre sur ce sujet, elle ne pouvait penser qu'à une seule chose, à la mystérieuse disparition de son mari.

— Il a été assassiné, Gilbert, — dit-elle ; — mon cœur me le dit. Il est tombé comme une victime sous la main meurtrière de Godwin.

Gilbert secoua la tête d'un air d'incrédulité.

— Impossible, chère madame Westford, — s'écria-t-il. — Godwin a une grande position dans le monde. Il ne peut s'être rendu coupable d'un crime.

— Je vous le dis, Gilbert, il n'y a pas d'infamie, pas de forfait dont Godwin ne soit capable ; je le connais. Je connais la bassesse et la cruauté de son cœur. C'est un homme sans conscience et sans pitié. Pourquoi un tel homme hésiterait-il à commettre un crime?

Le marin était encore incrédule. Il est si difficile pour une noble et généreuse nature d'admettre la possibilité d'un crime.

— Quelque accident doit être arrivé au capitaine. Il est possible qu'il ne se soit même pas présenté à la maison de banque.

— Si quelque accident lui était arrivé, il est presque certain que j'en eusse été informée, — répondit Clara d'un ton décidé. — Gilbert, je crois que vous aimiez mon mari ?

— Oh ! oui ; je l'aimais comme un père, et j'avais bien suje de l'aimer. Jamais un père n'a été meilleur pour son fils que le capitaine ne l'a été pour moi.

— Donnez-moi une preuve de votre dévouement, Gilbert, — dit Clara avec énergie. — Aidez-moi à découvrir le mystère qui enveloppe la destinée de mon mari.

— Volontiers, — répondit le jeune homme. — Ma vie est à votre service. Je ne reculerai devant aucune peine, devant aucun péril dans l'accomplissement de ce que je considère comme un devoir envers mon capitaine.

— Alors, mettons-nous à l'œuvre immédiatement. Oh ! Gilbert ! je ne connaîtrai ni repos ni trêve tant que je n'aurai pas approfondi ce mystère.

Le jeune homme garda le silence pendant quelques instants, absorbé par ses réflexions. Il cherchait à combiner un plan d'action.

— Quand le capitaine Westford m'a quitté sur le pont de *la Reine-des-Lys*, je savais qu'il se rendait directement à la maison de banque de Godwin. La première chose que nous ayons à faire, c'est de nous assurer qu'il y est arrivé. Nous pouvons éclaircir ce fait en interrogeant les commis de la maison.

— Je n'ai aucune confiance dans les créatures de Godwin ; mais, sans perdre de temps, allons les interroger. Le ciel nous aidera pour arriver à sonder les mystères du crime de cet homme. Rendons-nous à l'instant à la maison de banque.

Gilbert était presque aussi impatient que Clara. Il appela un cab, et ordonna au conducteur de les mener dans Lombard Street. Ils descendirent devant la porte de la maison de banque. Gilbert entra dans les bureaux, suivi de Clara.

Un vieillard à l'air étrange et presque bossu, était assis devant un des pupitres, courbé sur un grand livre. Il releva la tête à l'entrée des étrangers. Il avait jeté sur le visage du marin un coup d'œil rapide et indifférent, mais sa physionomie changea lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur Clara.

Son regard était fixe, ses lèvres tremblaient ; il était évident qu'une émotion violente et soudaine agitait cet homme jusqu'au plus profond du cœur.

Cet homme n'était autre que Jacob Danielson, le commis de confiance de Godwin.

— Je suis venu pour vous adresser quelques questions au sujet d'un événement qui remonte à plus d'une année, — dit le second de *la Reine-des-Lys.* — Pouvez-vous vous rappeler les affaires de cette maison pendant le mois de juin de l'année dernière ?

— Je le pourrai peut-être, — répondit le commis sans regarder Gilbert et en fixant ses petits yeux profondément enfoncés dans l'orbite sur Clara, qui se tenait un peu en arrière du marin. — Cela dépendra un peu de la nature des affaires dont vous aurez à me parler. De quoi avez-vous besoin que je me rappelle ?

— Un capitaine de la marine marchande, nommé Westford, a déposé une somme d'argent entre les mains de votre patron; dans le courant de ce mois, une forte somme pour faire l'objet d'un dépôt unique : vingt mille livres. Vous rappelez-vous cette circonstance ?

— Oui.

— Il est revenu le même jour pour retirer cet argent, ou plutôt il avait l'intention de le faire.

— Il est revenu, en effet, et, ne trouvant pas M. Godwin ici, il l'a suivi à sa maison de campagne, à Wilmingdon, dans le comté de Hertford. Je m'y trouvais lorsqu'il est arrivé.

— Et il réclama la restitution de son argent?

— En effet.

— Et sa réclamation fut-elle accueillie?

— C'est ce que m'a dit M. Godwin.

— Et l'argent lui fut rendu ?

— Je vous répète que c'est ce que m'a dit M. Godwin. J'ai quitté Wilmingdon pour prendre le train de dix heures.

Quand je partis, le capitaine était encore avec M. Godwin. J'eus la mauvaise chance de manquer le train ; je revins à Wilmingdon. Quand j'y arrivai, le capitaine était parti, emportant, sans aucun doute, ses vingt mille livres. M. Godwin me dit qu'il lui avait restitué son argent le soir même, parce que le capitaine était obligé de rejoindre son navire qui partait, à la pointe du jour, le lendemain. Autrement, le navire serait parti sans lui.

— Le navire est parti sans lui, — répondit Gilbert, — car depuis cette heure, le capitaine n'a pas revu ses amis. Il a disparu aussi complétement que s'il s'était englouti sous terre.

— C'est étrange! — murmura le commis d'un air pensif.

— Très-étrange! — reprit le marin. — Il y a dans tout ceci quelque coupable machination. Je ne me soucierais pas d'être dans la position de M. Godwin. La dernière fois que M. Westford a été vu, c'est dans sa maison. M. Westford lui avait confié toute sa fortune. Il y a deux questions auxquelles il faut répondre d'une manière ou d'autre. La première est celle ci : Cette fortune a-t-elle été rendue à son légitime propriétaire ? La seconde est plus significative encore : Westford est-il jamais sorti vivant de Wilmingdon ?

Jacob Danielson regarda son interlocuteur avec une singulière expression de physionomie.

— Bah ! — s'écria-t-il, — supposeriez-vous un homme comme M. Godwin capable de tuer un de ses clients pour une misérable somme de vingt mille livres ? M. Godwin est millionnaire, et ce qui pouvait sembler une merveilleuse fortune pour un capitaine marchand, n'était qu'une misère pour lui.

— M. Godwin peut être millionnaire aujourd'hui, — répondit Gilbert ; — mais si les bruits publics ne sont pas trompeurs, il n'était pas millionnaire au mois de juin de l'année passée ; il avait fait de grandes pertes, et la rumeur de la ville faisait considérer sa banqueroute comme très-probable.

— Les bruits publics et les rumeurs du monde sont menteurs, — répondit Danielson. — Allons, jeune homme, vos paroles sont celles d'un fou. Les gens riches comme M. Godwin ne commettent pas de crimes. Cherchez ailleurs votre capitaine; nous ne sommes pas responsables de son salut ou de sa perte.

— C'est possible, — répondit Gilbert; — mais la justice peut vous adresser, à vous et à votre patron, de singulières questions au sujet de votre rencontre à Wilmingdon. Mon premier soin sera de remettre cette question entre les mains de la police. Elle saura bien découvrir si M. Westford est, oui ou non, sorti vivant de cette maison.

— Peut-être, —répondit froidement le commis. — La police est très-habile sans doute, mais elle échoue quelquefois. Bonjour. Attendez! En dépit de votre injurieuse insinuation, je serais cependant heureux de vous rendre service. Si je puis me procurer quelques renseignements qui soient de nature à vous aider dans la recherche de votre capitaine, je vous les ferai parvenir. Où pourrai-je vous adresser une lettre ?

— Vous pourrez adresser vos lettres à Mme Harley Westford, nº 4, Little Vincent Street, Lambeth, — dit vivement Clara.

Danielson tressaillit au son de sa voix, mais ni Clara ni son compagnon ne s'aperçurent de son émotion. Ils étaient trop absorbés par leurs propres préoccupations.

Gilbert et Clara quittèrent la maison de banque. Le jeune homme fit monter sa compagne dans un cab, et ils se séparèrent. En quittant Mme Westford, Gilbert lui promit d'aller à l'instant remettre l'affaire de la disparition du capitaine entre les mains des officiers de police, et de venir le lendemain lui rendre compte de ce qu'il aurait fait.

Aussitôt arrivée chez elle, Clara s'assit devant son bureau, et écrivit à son fils, pour lui apprendre le retour de Gilbert et la mystérieuse disparition du capitaine, en suppliant le jeune homme de faire tous ses efforts pour approfondir ce mystère.

« Par un hasard providentiel, tu te trouves dans le voisinage de
» Wilmingdon, qui est situé, m'a-t-on dit, à quelques milles de Hert-
» ford. Au nom du ciel, mon bien-aimé Lionel, mets à profit cette
» heureuse circonstance, et fais tout ce qui te sera possible pour
» découvrir si ton malheureux père est sorti vivant de Wilmingdon,
» dans la soirée du 27 juin de l'année dernière. »

CHAPITRE VII.

ESTHER FAIT SA VOLONTÉ.

Esther s'occupa fort peu de Violette après la réussite de l'intrigue dans laquelle elle avait joué un rôle.

Sa belle rivale était partie. C'était tout ce qui importait à Esther. La scène lui était ouverte. M. Maltravers était dans l'embarras et il fut heureux de permettre à la belle et brillante Esther de paraître dans le rôle qu'il avait destiné à Violette. Ainsi donc, le triomphe de la Juive était complet.

Elle était très-mauvaise actrice; sans cela, depuis longtemps déjà, elle se fût produite à l'époque où sa beauté était dans tout son éclat. Mais elle était capable de dire, tant bien que mal, les quelques lignes qu'on pouvait lui confier, et, comme femme, elle était superbe.

Le rôle qu'elle avait à remplir était celui d'une grande dame : c'était une occasion pour se parer d'une partie des bijoux qui lui avaient été donnés par le riche et généreux duc d'Harlingford.

Sa toilette était un triomphe d'art pour la couturière de la cour établie dans Clarges Street : une robe à queue de satin du violet le plus doux, couverte par une tunique en dentelle de Malines. La nuance délicate de cette toilette contrastait d'une manière exquise avec la peau blanche aux tons olivâtres de la Juive, et elle paraissait aussi dangereusement belle que

ce Serpent du vieux Nil dont les yeux coûtèrent l'empire du monde à Antoine.

Un bracelet de diamants entourait un de ses poignets délicats; l'autre était orné par un cercle d'or mat avec un fermoir de rubis. Ses cheveux noirs, aux reflets rougeâtres, étaient disposés en bandeaux autour de sa tête royale, noués en grosse masse par derrière, et maintenus par un peigne surmonté d'une galerie de diamants.

Dans cette toilette, Esther semblait réellement digne du rang et du titre de duchesse.

Ce soir-là, ce fut la pensée de bien des gens dans la salle; mais il y avait un jeune homme, assis tout seul dans une loge particulière, qui aurait été heureux et même fier de lui donner et ce titre et ce rang.

Ce jeune homme solitaire, dont la belle tête s'illuminait d'orgueil à la vue de la belle Juive, c'était le duc d'Harlingford, l'admirateur passionné d'Esther.

L'orgueilleuse fille lui avait cherché querelle à propos de quelque absurde futilité; elle l'avait banni de son salon aussi froidement qu'une reine offensée qui exile un courtisan.

Pendant deux ou trois semaines, le jeune homme avait inutilement cherché à se faire rouvrir les portes de la petite maison de May Fair.

Tous les jours il recevait la même réponse. Mlle Vanberg n'était pas chez elle, ou Mlle Vanberg était occupée.

Le grand roi lui-même, dans toute la plénitude de sa puissance, n'aurait pu traiter ses sujets avec une hauteur plus grande que celle que cette fille du corps de ballet montrait envers le duc d'Harlingford.

Mais, malheureusement, cette résistance ne servait qu'à augmenter la folie du jeune homme. Plus Esther le traitait mal, et plus il l'adorait.

Tous les soirs, il était à son poste dans la loge qu'il avait

louée pour la saison, heureux de contempler son idole qui ne daignait même pas diriger ses regards de son côté.

Il avait le privilége d'entrer dans le foyer des artistes de Drury Lane, lorsqu'il en avait la fantaisie; mais, dans les derniers temps, Esther avait passé devant lui avec le plus superbe dédain. Il lui avait adressé la parole, mais elle n'avait pas daigné lui répondre. Le faible jeune homme n'osait plus se représenter dans ce cercle enchanteur.

Mais un soir, à la grande surprise du duc, il vit avec délices la belle Juive lui sourire. Elle regardait du côté de sa loge de l'air le plus aimable. Le jeune homme, ravi, comprit qu'il était pardonné. Il se précipita vers la porte de communication avec le théâtre, aussitôt que la pièce fut finie, et il se dirigea vers le foyer. Il y avait plusieurs personnes riant et causant gaiement, et, au milieu de ces personnes, le duc aperçut l'objet de son adoration.

Esther était assise sur un sofa ; elle s'éventait avec un superbe éventail indien, dont les plumes brillantes étaient retenues par une monture en bois merveilleusement sculptée. Par un mouvement de son éventail, elle invita le duc à prendre place à côté d'elle.

Il n'était que trop heureux d'obéir à cet ordre. En un instant, il se trouva courbé devant elle dans l'attitude de la plus respectueuse admiration.

Quelque étrange que cela puisse paraître, le duc respectait cette femme capricieuse et volontaire. Son caractère despotique, son insolence, et son orgueil le tenaient courbé dans la poussière sous ses pieds.

Elle lui abandonna sa belle main ornée de bagues de prix avec une suprême condescendance.

— Venez, Vincent, — dit-elle; — soyons encore amis. Je suis lasse de voir la triste figure que vous faites dans votre stalle. Quelles sont donc ces gens qui avaient coutume de placer une tête de mort sur la table de leurs banquets pour se rappe-

ler qu'ils étaient mortels? Je suis sûre que vous remplaceriez à merveille cette tête de squelette si ces sortes de choses étaient encore de mode de nos jours. Vous avez l'air tout à fait funèbre.

— Ma chère Esther, quand un malheureux garçon se rend une douzaine de fois à votre demeure et que chaque fois on lui dit que vous êtes sortie, alors qu'il vous entend tapoter.....

— Comment?

— Je vous demande pardon. Je voulais dire jouer du piano!

— Plus un mot à ce sujet, — répliqua Mlle Vanberg. — J'avoue que je vous ai assez maltraité depuis une quinzaine de jours. Mais il faut que j'aie été terriblement provoquée, quoique je ne me rappelle pas bien exactement ce que vous m'aviez fait. Quoi qu'il en soit, vous pouvez vous considérer comme pardonné.

— Mon Esther chérie! — s'écria le jeune homme au comble du ravissement.

— Arrêtez! — s'écria la Juive en faisant un geste impérieux avec son éventail; — votre pardon n'est que conditionnel. J'ai une faveur à vous demander.

— Mon ange adoré, est-il une chose que vous puissiez me demander que je ne sois prêt à vous accorder?

— Naturellement, non, — dit Esther avec l'air d'une impératrice; — vous ne refuserez pas de faire tout ce qui vous sera possible. Mais, dans le cas présent, la question est de savoir si vous pourrez, oui ou non, me satisfaire.

— Mais, chère Esther, si la chose est dans les limites du possible, elle sera faite.

— Oh! c'est la chose la plus simple du monde; il ne s'agit que de s'y prendre avec habileté. Vous savez comme je suis folle de l'équitation; vous savez avec quelle impatience je soupire après l'époque des chasses, quand je dois aller dans le comté de Berks me livrer à la joie d'une belle course à travers champs. Eh bien! il y a quelques jours, le capitaine Angus

Harding était au foyer et parlait avec enthousiasme d'un superbe cheval de chasse qu'on devait vendre le lendemain, à deux heures, au Tattersall. Une superbe créature, — disait-il, — à la robe alezane, sans un poil blanc, d'une vitesse incomparable et n'ayant qu'un seul défaut, le défaut de tous les chevaux alezans : un caractère un peu fantasque. Le nom de l'animal est *Sabot-du-Diable*, et il a été monté par le grand palgrave Norton, l'honneur des steeple-chases. Le capitaine Harding disait qu'il aurait bien donné mille livres pour avoir un pareil cheval, s'il pouvait se procurer la somme.

— Pauvre diable ! — dit le duc. — Harding est toujours à court d'argent; par Jupiter! il devrait s'appeler Angus d'Argencourt, — ajouta le jeune homme ravi de son pitoyable jeu de mot.

La Juive rit de bon cœur; elle était d'une humeur charmante ce soir-là.

— Eh bien! — continua-t-elle, — comme vous pouvez facilement le supposer, après avoir entendu ce qui avait été dit de ce cheval, l'envie me prit de l'avoir. Je ne dis rien, mais je pris la résolution d'envoyer mon groom au Tattersall avec ordre d'enlever *Sabot-du-Diable* à tout prix. Le lendemain matin, je donnai mes instructions et mon groom était au Tattersall à deux heures moins un quart; mais le croiriez-vous, cet abominable Harding m'avait induite en erreur sur l'heure de la vente. *Sabot-du-Diable* avait été vendu sept cents guinées à une heure et demie. Imaginez-vous ma contrariété?

— Oui, c'était agaçant, — répondit le duc; — mais, après tout, si le cheval a un si mauvais caractère, c'est peut-être un heureux contre-temps.

— Un mauvais caractère! — s'écria Esther avec un rire de dédain. — Croyez-vous que j'aurais été effrayée du caractère de cet animal? J'aime un cheval fougueux; j'aime à lutter de volonté avec l'animal que je monte, car je sais que je l'emporterai et j'éprouve un tressaillement d'orgueil et de triomphe

à lui faire subir ma puissance. Je déteste un cheval tranquille. Maintenant, ce qui me reste à vous dire, mon cher Harlingford, est ceci : lorsque j'ai mis quelque chose dans ma tête, je n'ai pas l'habitude d'accepter un désappointement. J'ai mis dans ma tête d'avoir ce cheval, ainsi donc il faut que vous me le procuriez.

— Mais, ma chère Esther, vous me dites qu'il a été vendu.

— Qu'est-ce que cela fait? On peut l'acheter encore, je suppose? L'homme qui l'a acheté peut être décidé à le revendre si on lui en offre un prix supérieur?

— Cela dépend du caractère de celui qui l'a acheté. Quel est-il?

— Lord Bothwell Wallace.

— Je crains bien alors que ce ne soit tout à fait impossible, — repartit le duc. — Bothwell Wallace est grand chasseur et il ne voudra pas se séparer d'un cheval qui lui plait.

La Juive secoua la tête avec dédain et ses yeux lancèrent des éclairs de colère sur le duc.

— Oh! très-bien, — s'écria-t-elle; — faites comme il vous plaira. Je connais maintenant ce que vaut votre prétendue affection, si vous ne pouvez pas satisfaire une petite fantaisie comme celle-ci.

Ces paroles étaient cruelles et bien injustes par-dessus le marché, car déjà le duc avait dépensé une fortune pour la satisfaction des petites fantaisies d'Esther, depuis le bureau de Marie Antoinette en écaille et porcelaine de Sèvres, jusqu'à la jolie villa sise sur les bords de la Tamise, qu'il avait acquise en son nom et dont il lui avait apporté les titres de propriété. Mais le jeune homme était prêt à toutes les folies plutôt que d'encourir les regards irrités de son idole.

— Bien, ma chérie, — dit-il d'un air presque suppliant; — je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous satisfaire. Mais Wallace est riche, et je ne vois guère comment je le décide-

rai à se séparer d'un cheval qui lui plaît; pourtant, je ferai tout mon possible.

— Je vous en supplie, — répondit la Juive en se levant et en jetant un superbe châle des Indes sur ses épaules; — et ne reparaissez devant moi que lorsque vous pourrez me dire que *Sabot-du-Diable* est à moi. Si vous échouez, n'ayez pas l'audace de vous approcher de moi, car votre vue me sera devenue odieuse. Bonsoir.

Elle lui tendit la main, le duc baisa ses doigts étincelants de diamants et accepta son arrêt aussi humblement que si Esther eût été l'autocrate de toutes les Russies.

Il écrivit le lendemain à lord Bothwel Wallace, pour lui offrir mille guinées du cheval que la veille il avait acheté sept cents guinées au Tattersall. Il l'informait qu'une dame s'était mis en tête de posséder ce cheval.

Le duc s'attendait à un refus bien décidé, mais la réponse qu'il reçut ne contenait pas un refus positif. Lord Wallace écrivait :

« MON CHER HARLINGFORD,

» J'aurais été enchanté de me débarrasser de *Sabot-du-Diable* au prix » qu'il m'a coûté, mais je ne puis le vendre pour une dame. Moi et » mon piqueur nous l'avons essayé et nous avons trouvé en lui la bête » la plus indomptable qu'il nous ait été donné de rencontrer. Vous » avez vu ma sellerie et vous savez que je suis grand inventeur de » moyens de dompter les chevaux à l'aide de tout ce qu'on peut ima- » giner en fait de mors. Eh bien! j'ai fait l'essai de toutes mes décou- » vertes sur *Sabot-du-Diable*, et cela sans résultat. Cette brute est incor- » rigible, et quelque bons que soient les mors employés, s'en débar- » rasser, a été un jeu pour lui. Ce cheval a un caractère si vicieux » que je ne me soucie pas de le garder dans mes écuries malgré sa » belle apparence. Je le renverrai au Tattersall et je le ferai revendre, » n'importe à quel prix; mais jamais, de mon consentement, il ne sera » monté par une dame.

» Votre tout dévoué.

» WALLACE. »

Le duc d'Harlingford s'imaginait que cette lettre donnerait pleine satisfaction à Esther. Comme de raison elle ne devrait pas se soucier de posséder un cheval qu'un chasseur comme lord Bothwell Wallace se refusait à monter. Le duc mit la lettre dans sa poche, ordonna d'atteler son tilbury et se dirigea à l'instant vers la petite et coquette maison de May Fair.

Esther était chez elle, allant et venant dans son salon, vêtue d'un délicieux négligé du matin en mousseline blanche garnie de dentelle. Elle était en train d'arranger ses fleurs de serre dans leurs vases. Elle poussa un cri de joie à l'entrée du duc. Lorsqu'elle releva la tête, dans son frais négligé d'été, avec les mains pleines de fleurs et éclairée par un joyeux rayon de soleil pénétrant par les fenêtres ouvertes d'un salon donnant sur le jardin, elle offrait aux regards un tableau que Meissonnier eût eu plaisir à peindre.

— Je triomphe, — s'écria-t-elle, — *Sabot-du-Diable* est à moi.

— Non, ma chère Esther; mais...

— Mais quoi ? — interrompit la Juive, — il me semblait vous avoir dit de ne vous présenter devant moi que pour venir m'annoncer que ce cheval était à moi.

— C'est vrai, ma chérie, — répondit le duc en tendant la lettre de lord Wallace à la jeune femme irritée, — mais si vous voulez seulement lire ceci, vous comprendrez pourquoi je ne l'ai pas acheté.

Esther lut la lettre et la froissa avec un geste de dédain.

— Eh bien, — s'écria-t-elle, — naturellement vous avez répondu que vous persistiez à vouloir acheter le cheval ?

— Ma chère Esther !... Après avoir reçu sur lui de semblables renseignements ?

— Bah ! — s'écria la Juive d'un air méprisant. — Que vous êtes lâches vous autres hommes, en dépit de vos prétentions d'amour pour les exercices du sport; un cheval a le caractère

un peu vif et vous avez peur de le monter. Je me mépriserais moi-même si j'étais capable d'une pareille lâcheté. Écrivez immédiatement à lord Wallace que vous êtes prêt à lui donner le prix qu'il demandera de *Sabot-du-Diable.*

— Mais, mon Esther chérie, vous n'aurez jamais l'imprudence de le monter. Ce serait de la pure folie.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Asseyez-vous et écrivez.

Tout en parlant la Juive lui indiquait impérieusement du doigt un petit bureau.

Pendant quelque temps le duc résista. Mais la puissance d'Esther sur lui n'avait pas de limites, et elle finit par triompher.

Il écrivit à lord Wallace que la dame s'était mis en tête d'avoir le cheval et qu'elle le voulait à tout prix.

Ce fut avec le cœur serré que le faible jeune homme écrivit cette lettre; car la pensée du danger auquel son Esther bien-aimée voulait s'exposer le remplissait d'épouvante. Mais il n'avait pas la fermeté nécessaire pour s'opposer à une fantaisie de la femme qu'il aimait.

Quelques heures après il recevait la réponse de lord Wallace.

Elle était ainsi conçue:

« Cher Harlingford

» Si la dame dont vous voulez satisfaire le caprice, a mis dans sa tête » d'accomplir un suicide, elle peut y arriver aussi bien d'une façon que » d'une autre. Je ne puis que vous le redire encore une fois, c'est un » cheval dangereux à monter pour une dame. Il faut, pour en venir à » bout, un homme ayant un poignet de fer et une volonté aussi in» domptable que la sienne.

» Tout à vous.

» Wallace. »

Le duc se rendit en toute hâte à May Fair, avec cette lettre.

Esther la reçut avec empressement et rit gaiement après l'avoir lue.

— Un poignet de fer et une volonté aussi indomptable que la sienne ! — s'écria-t-elle en répétant les termes employés par le vicomte. — Bien, bien. Quant au poignet de fer, je n'en sais rien, mais je sais que jamais cheval n'a eu une volonté plus indomptable que la mienne. Nous verrons qui sera le plus fort de *Sabot-du-Diable* ou de moi.

— Vous persistez à vouloir monter ce cheval, en dépit des avertissements de Wallace ?

— Si je persiste ?... Comme de raison, — dit la Juive qui se promenait à grands pas dans le salon, en proie à la plus grande exaltation. — Quelle triste figure vous me faites, mon pauvre Harlingford ; on dirait que je vais me jeter dans un précipice ou faire une chose quelconque devant amener une mort certaine. Vous autres hommes vous êtes lâches, je vous montrerai qu'on peut venir à bout de ce cheval. Envoyez un chèque de mille livres à lord Wallace et dites-lui d'envoyer *Sabot-du-Diable* dans mes écuries.

De nouveau le duc résista, supplia, implora, mais Esther triompha encore, et le pauvre jeune homme céda à sa demande. Lui eût-elle ordonné de sauter dans la rue par la fenêtre de son salon, il lui eût été presque impossible de résister à ses ordres.

Le chèque fut envoyé, et le lendemain matin de bonne heure Esther alla à l'écurie contempler l'animal.

La journée était pluvieuse et la Juive se sentait disposée à chercher querelle aux éléments, tant était grande sa contrariété. Elle aurait voulu monter *Sabot-du-Diable* le jour même.

— Je pense qu'il fera beau demain, — dit-elle. — Rappelez-vous, Harlingford, de ne pas prendre d'engagement, et de vous tenir prêt à m'accompagner à cheval demain, à onze heures du matin. J'irai jusqu'à Richmond ou Wimbledon, pour faire un temps de galop sur le gazon.

— Je serai prêt, chère Esther, — répondit le duc gravement. — Mais je voudrais bien vous voir monter un autre cheval que *Sabot-du-Diable*. Vous aimiez tant votre jument *Waterwitch*.

— Oui, mais il y a un siècle de cela. J'en suis fatiguée maintenant et je veux monter ce beau cheval alezan.

Elle posa sa petite main sur le cou recourbé de l'animal qui la regarda avec ses grands yeux bruns dont l'éclat avait quelque chose de presque infernal. L'aspect du cheval justifiait bien son nom de *Sabot-du-Diable*.

— Je ne sais pas comment cela se fait, — s'écria le duc, — je crois que la lettre de Wallace m'a rendu lâche. Mais je donnerais volontiers tout ce que je possède, jusqu'au dernier denier, si vous vouliez me promettre de ne pas monter ce cheval.

— Mon cher Harlingford, — s'écria la Juive, — je ne vous fournirai pas l'occasion de vous passer cette ridicule fantaisie. Je ne me suis jamais sentie en meilleure disposition qu'aujourd'hui et je me promets un immense plaisir de ma promenade de demain.

CHAPITRE VIII.

LA MINIATURE.

Après sa visite secrète aux caveaux de l'aile du Nord, l'esprit de Lionel était en proie à un état de fièvre perpétuel. Il reculait devant toutes les occasions de se rencontrer avec Julia Godwin. Il rêvait continuellement sur le sombre mystère de ce morceau de drap taché de sang, de la mare de sang, et du gant qu'il avait trouvé dans le caveau.

Un homme était venu à Wilmingdon un soir du mois de juin de l'année dernière, et personne ne l'avait vu partir.

Les divagations du vieux jardinier n'étaient pas le résultat

d'un esprit dérangé; elles étaient enfantées par une intelligence frappée qui, dans son affaiblissement, conservait la mémoire d'une scène effroyable.

L'esprit de Westford était tourmenté par le combat des sentiments qui agitaient son cœur. Il savait, qu'étant tombé sur la trace d'un crime horrible et mystérieux, c'était pour lui un devoir sacré de mettre la police sur cette trace, pour que le sombre mystère de Wilmingdon fût éclairci et pour que la justice pût découvrir le criminel.

Mais le criminel était le père de Julia : l'image d'une femme qu'il aimait se dressait pâle, écrasée de douleur devant lui, et il se sentait incapable de livrer son père à la rigueur des lois.

Alors, il essayait de croire qu'il n'y avait pas eu de crime commis pendant cette soirée du mois de juin. Il essayait de se persuader que Rupert Godwin n'était pas coupable du plus hideux de tous les crimes. Ce n'était qu'une grande mystification, peut-être le résultat d'un bizarre enchaînement de circonstances. Le drap taché de sang, le gant, les divagations de Caleb, tout pouvait peut-être s'expliquer d'une manière toute différente de celle que Lionel se sentait incliné à adopter.

— Pourquoi Godwin aurait assassiné cet étranger? — pensait le jeune homme. — Quel motif pouvait-il avoir eu? Fi! j'ai été fou de le soupçonner d'un crime semblable, aussi fou que le pauvre jardinier au cerveau détraqué, et dont les divagations n'ont peut-être aucun sens.

C'est ainsi que Lionel raisonnait avec lui-même, tant il avait le désir de croire à l'innocence de l'ennemi de sa mère.

Mais, en dépit de tous ses raisonnements, la sombre et terrible vérité dressait continuellement sa hideuse image devant ses yeux.

C'était en vain qu'il essayait de traiter légèrement ce mystère, un poids horrible accablait son esprit. Il se rappelait

l'étrange sentiment d'horreur qui s'était emparé de lui la première fois qu'il était entré à Wilmingdon.

— Il est inutile de se débattre contre la vérité! — s'écria-t-il un jour après une longue angoisse morale. — L'ombre du crime s'étend sur cette demeure. L'odeur du sang empoisonne l'atmosphère. Un meurtre a été commis ici! et, quoi qu'il arrive, je dois faire mon devoir, oui, même au prix du bonheur de Julia!

Le long combat était enfin terminé. Lionel était résolu à ne pas perdre plus de temps, et à quitter Wilmingdon le jour même pour se mettre en rapport avec un agent de police, immédiatement après son arrivée à Londres.

Dans ces dispositions, il s'assit pour écrire à Julia, sa protectrice.

Il ne pouvait que lui dire que des affaires particulières l'obligeaient de partir pour Londres, et le forçaient à abandonner le travail dont il s'était chargé.

Il n'avait que cela à lui dire, à la remercier de sa bonté, et à lui exprimer sa reconnaissance des généreux sentiments qui l'avaient engagée à lui fournir du travail.

Mais toute simple que fût cette lettre, elle lui présentait de très-grandes difficultés à écrire. Il comprenait que la tâche qu'il était sur le point d'accomplir était de nature à appeler le malheur et le désespoir sur la femme dont la générosité l'avait sauvé de la misère, sur la femme qu'il aimait avec adoration.

Se lettre était froide et cérémonieuse. Il n'osait pas y laisser percer la moindre étincelle de ses sentiments réels.

Il cacheta cette lettre et y mit l'adresse. Il rangea les différents dessins qui lui avaient été confiés pour son travail, puis il réunit à la hâte ses effets personnels.

Il les plaça dans son portemanteau, mais il se résolut à le laisser dans son appartement jusqu'au moment où il pourrait l'envoyer chercher. Il voulait quitter la maison sans être observé ; il désirait que son départ ne fût connu que lorsqu'il

serait loin de Wilmingdon. Il désirait, avant toutes choses, éviter une rencontre avec Julia. Une entrevue avec elle pouvait être fatale, car le jeune homme craignait d'être absolument incapable de cacher ses véritables sentiments.

Il descendit l'escalier, traversa la salle d'entrée, et sortit sur la pelouse. Les fenêtres du salon étaient ouvertes, et il put entendre Julia qui chantait en s'accompagnant sur sa guitare. Ce chant lui était bien connu, car bien souvent il s'était arrêté, à la lueur du crépuscule, pour écouter cette mélodie en s'abandonnant à ses rêveries. Le beau timbre de cette voix lui alla au cœur. Il la quittait peut-être pour toujours, ou, s'il devait la revoir, n'aurait-il pas lieu de la regarder comme son plus grand, comme son plus cruel ennemi!

Il ne pouvait pas quitter le château sans jeter un dernier regard sur le visage qui l'avait ensorcelé.

Les grandes fenêtres à la française étaient ouvertes à deux battants. Lionel se glissa furtivement dans le sentier, et resta un moment à contempler en silence la belle cantatrice.

Julia était toute pensive. Ses grands yeux noirs avaient une expression de rêverie ou même de tristesse profonde. Sa voix était tremblante et ses mains de neige se mouvaient lentement sur les cordes de sa guitare.

Lionel ne s'arrêta qu'un moment. Il n'osa pas rester plus longtemps de peur que Julia ne vînt à l'apercevoir par la fenêtre ouverte. Il ne redoutait rien tant qu'une entrevue avec la fille de Godwin, et pourtant il ne pouvait qu'avec peine détourner les yeux de cette fenêtre.

Il y parvint cependant, et il s'enfuit sans avoir été remarqué. Il traversa le parc et prit la route d'Hertford, où il devait se rendre à pied, car il n'y avait pas de voiture publique dans le pays.

Il allait se diriger directement vers la station du chemin de fer, lorsqu'il lui vint à l'idée qu'il se pouvait qu'une lettre de sa mère ou de Violette l'attendît à la poste.

Il revint donc sur ses pas et se dirigea vers le bureau de poste. Là se trouvait une lettre, une lettre qui lui était adressée par sa mère, mais dont l'écriture semblait singulièrement tremblée.

— Oh! ciel ! — pensa-t-il, — j'espère que ma mère n'est pas malade.

Il rompit l'enveloppe à la hâte et lut la lettre tout en marchant dans la direction de la station. C'était la lettre que Clara avait écrite après son entrevue avec Gilbert.

Rien ne saurait rendre l'horreur qui saisit le jeune homme à cette lecture.

Son père, son père bien-aimé, était parti pour Wilmingdon un soir du mois de juin de l'année précédente, et on ne l'avait pas revu depuis. Vingt mille livres avaient été déposées entre les mains de Godwin, de ce même Godwin qui s'était présenté comme son créancier d'une forte somme, et qui avait chassé la veuve et les enfants du capitaine de la demeure qui les abritait depuis si longtemps.

Les gens qui passaient ce jour-là dans la grand'rue de Herford durent être frappés par le visage pâle et décomposé de Lionel, pendant qu'il marchait lentement, absorbé dans ses réflexions sur la lettre de sa mère. Se pouvait-il que ce fût son père qui fût tombé victime de la main meurtrière de Godwin ? Se pouvait-il que ce fût le sang de son père dont il avait retrouvé les traces dans les caveaux souterrains de l'aile du nord de Wilmingdon.

Par quels moyens pouvait-il approfondir la vérité?

Devait-il partir à l'instant pour Londres et remettre toute cette affaire entre les mains de la police, ou devait-il retourner à Wilmingdon et tenter de s'assurer par lui-même si le visiteur emmené par Godwin dans l'aile du Nord était bien réellement Harley Westford?

Il prit le parti de revenir à Wilmingdon. Il croyait avoir trouvé un plan à l'aide duquel il pouvait arriver à résoudre

l'identité de son père avec l'étranger qui avait été vu par la gouvernante entrant dans l'aile du Nord, accompagné par Godwin.

Le soleil se cachait derrière les grands ormes et les hêtres majestueux de Wilmingdon lorsque Lionel arriva dans la grande avenue du parc conduisant au château.

Comme il s'avançait sous cette allée obscure, il prit dans sa poche un objet de petite dimension sur lequel il attacha attentivement ses regards.

C'était un petit médaillon qui était retenu par une chaîne de cheveux bruns aux reflets dorés.

Ces cheveux avaient été coupés sur la tête de Clara. La chaîne était un présent de la mère de Lionel pour l'anniversaire de sa naissance. Le médaillon contenait un portrait en miniature de Harley Westford, d'une ressemblance frappante, et qui avait été fait au milieu de cet été fatal qui avait vu le commencement de tant et de si cruelles douleurs.

Lionel avait un motif en choisissant cette allée ombragée, à travers les épaisses charmilles, il se dirigeait vers la fougeraie, où, pour la première fois, il avait rencontré Caleb.

Il savait que cette fougeraie était la retraite favorite du vieux Caleb, et que le pauvre jardinier, dont l'esprit était à demi dérangé, passait souvent tout le jour dans cet endroit écarté, absorbé dans ses sombres lubies, rêvant, et se parlant à lui-même.

Lionel ne fut pas déçu dans ses espérances. Caleb était là, assis sur un quartier de roc, ses coudes sur ses genoux, son menton dans la paume de ses mains, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit profondément.

Il tressaillit en entendant le bruit des pas de Lionel sur les feuilles tombées à l'approche de l'automne. Il releva les yeux, puis se mit à sourire avec une expression de demi-imbécillité.

— Ah! — murmura-t-il, — un étranger!... un étranger!...

un jeune homme qui parle quelquefois au vieux Caleb... Je n'ai pas peur de vous, non... non... Vous êtes bon pour moi et vous ne me faites pas peur... Mais vous n'essayerez pas de découvrir le secret, n'est-ce pas?... Vous ne me demanderez pas de trahir mon maître?... Il y a si longtemps que je suis dans cette maison... si longtemps... homme et enfant... homme et enfant... et vous ne me demanderez certainement pas d'envoyer un Godwin à la potence... Non, non, pas la potence!... On avait coutume autrefois, quand j'étais enfant, de suspendre les suppliciés avec des chaînes de fer, et j'ai entendu souvent le bruit de ces chaînes rouillées et le cliquetis des os, quand je passais sur la vieille route publique... Vous ne voudriez pas me demander de faire pendre l'un des Godwin, l'un des descendants de la vieille race.

Lionel s'assit sur le fragment de rocher, à côté du vieillard. Il posa doucement la main sur le bras de Caleb et il essaya de le calmer.

— Allons, Wildred, — dit-il, — parlons sérieusement. Vous avez trop laissé votre esprit s'appesantir sur cette affaire. J'ai besoin de votre aide, j'ai besoin de vous pour un sujet sérieux. Regardez ce portrait, et dites-moi si vous avez jamais vu ce visage?

Lionel ouvrit le médaillon qui contenait la miniature de son père, et tint le portrait devant les yeux du vieillard.

Pendant quelque temps, Caleb regarda vaguement le portrait d'un air idiot, puis un changement soudain s'opéra sur son visage, ses yeux se dilatèrent, ses lèvres tremblèrent d'un mouvement convulsif.

— Grand Dieu! — s'écria-t-il, — le noir secret est éclairci... Comment vous êtes-vous procuré ce portrait?...

— Ne vous occupez pas de cela, — répondit Lionel, qui pouvait à peine maîtriser son agitation. — Regardez ce visage et dites si vous l'avez déjà vu.

— Si je l'ai vu!... — s'écria le vieux jardinier d'une voix

qui ressemblait à un cri d'agonie. — Il me demande si j'ai déjà vu ce visage!... Mais il me poursuit nuit et jour... il me suit partout où je vais... Si je regarde dans une eau tranquille, je le vois qui me regarde du fond du lac, calme et souriant, comme il était cette nuit... Si je m'enferme dans l'obscurité, je le vois encore, entouré d'une étrange lumière qui semble rayonner autour de lui... Partout où je vais, il me suit et il me torture, parce que je garde ce coupable secret... le hideux secret du crime de mon maître... Éloignez cette peinture, jeune homme, si vous ne voulez pas me rendre fou... C'est le portrait de l'homme qui a été tué dans la chambre basse de l'aile du Nord.

Lionel poussa un grand cri de désespoir et tomba à terre avec le portrait de son père toujours serré entre ses doigts.

Quand la connaissance lui revint, le jeune homme se trouva seul, gisant la face sur le gazon.

Le ciel était noir, il n'était éclairé que par la faible lueur des étoiles dont sa voûte était constellée. Il était tard et la rosée était tombée. Lionel sentit un froid mortel qui pénétrait jusqu'à ses os.

Il éprouvait une grande lourdeur à la tête, un accablement qui allait presque jusqu'à la stupeur, et pourtant le souvenir de ce qui s'était passé restait présent à son esprit. L'image de son père assassiné par Godwin était empreinte d'une façon vivace dans son imagination, il la voyait devant lui aussi clairement que les troncs des ormes et des hêtres gigantesques qui se dessinaient dans l'obscurité de la nuit.

Il essaya de se lever et il trouva que ses membres étaient roides et douloureux; ce ne fut que par suite d'efforts énergiques qu'il parvint à se remettre en chancelant sur ses pieds.

— Oh! ciel, — s'écria-t-il, — vais-je tomber malade!... Ma main va-t-elle perdre sa puissance au moment où j'ai tant besoin d'elle pour la faire servir à venger la mort de mon père?

Lentement et à pas chancelants, Lionel traversa la pelouse et approcha du château. Il savait que la porte principale qui donnait accès dans la salle d'entrée n'était fermée que fort tard dans la soirée. Il lui était possible de l'ouvrir et de s'introduire dans la maison sans être vu.

Il avait changé d'idée sur la marche qu'il avait à suivre. Il voulait profiter du hasard qui l'avait placé sous le toit du banquier. Il voulait obtenir encore des preuves plus évidentes du crime de Godwin.

En approchant de la maison, il éprouva un terrible sentiment de malaise, il se sentait envahi par une stupeur qui augmentait à chaque instant.

Il ouvrit la porte et entra dans la grande salle. Aucun des domestiques ne s'y trouvait et il put gagner l'escalier et atteindre son appartement sans être vu. Il n'y avait pas de lumière sur la table du salon, et dans la demi-obscurité d'une nuit d'août il put voir que la lettre qu'il avait adressée à Julia avait été emportée; il n'y avait pas de tache blanche sur le tapis brun qui recouvrait la table. D'un pas lourd et chancelant, il passa dans la chambre voisine et se jeta sur le lit. Il semblait qu'il lui eût été impossible de faire un pas de plus, lors même que sa vie en eût dépendu. Des lumières de toutes couleurs brillaient devant ses yeux étonnés; un bourdonnement sourd résonnait à ses oreilles, et petit à petit l'image de son père s'effaça et disparut : Lionel avait perdu connaissance.

CHAPITRE IX.

LA FIÈVRE.

Lorsque le domestique habituellement chargé de donner ses soins à Lionel entra le soir dans la chambre à coucher du jeune homme pour fermer les volets, il trouva Lionel gisant sans connaissance sur le lit, comme au moment où *il*

y était tombé. L'étonnement du domestique fut très-grand.

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis qu'il était entré dans l'appartement de Lionel pour dresser la table pour le dîner. Il avait trouvé alors l'appartement vide et la lettre adressée à Mlle Godwin posée sur la table. Il avait porté cette lettre à Julia, et elle lui avait dit que M. Wilton avait quitté le château pour un temps indéterminé, et que par conséquent son service n'était plus utile dans l'appartement que le jeune homme avait occupé au bout du corridor.

Et maintenant il trouvait Lionel gisant tout habillé sur son lit, les cheveux mouillés par la rosée et retombant en désordre sur l'oreiller.

Le visage de Lionel était tourné du côté du mur, et il ne lui vint pas à la pensée qu'il pût être malade. Une seule idée lui passa par l'esprit, c'est que le jeune homme avait bu quelque part, depuis son départ du château, et qu'il était revenu en état d'ivresse pour se jeter tout habillé sur son lit.

— Si un domestique faisait une chose pareille, il perdrait sa place, — se dit cet homme; — mais il paraît que vous autres artistes vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaît. Mlle Godwin paraît avoir une prédilection toute particulière pour celui-ci, mais je ne sais pas ce qu'elle va dire quand elle saura comment il se comporte.

Il quitta la chambre de Lionel et descendit au rez-de-chaussée. Julia était assise dans le salon, mais elle n'était pas seule. Mme Melville était à son poste comme d'habitude, avec son éternel métier à broder devant elle, véritable modèle de dignité et de respect des convenances.

Elle avait surveillé Julia de très-près depuis l'arrivée de Lionel, et elle n'approuvait en aucune façon les dispositions évidemment favorables que la jeune fille laissait voir pour le jeune artiste.

Le domestique entra dans le salon, et apprit aux deux dames le retour de M. Wilton.

Grande fut l'indignation de Mme Melville, à cette nouvelle.

— Il est revenu! — s'écria-t-elle, — revenu au château sans donner avis de son retour, sans donner une explication de sa conduite, après la lettre positive dans laquelle il annonçait son départ à Mlle Godwin! En vérité, je n'ai jamais vu pareille impertinence. Que signifie une semblable conduite?

Julia Godwin ne dit rien. Elle avait été blessée par les termes froids de la lettre qu'elle avait reçue, et elle avait été très-silencieuse pendant l'après-midi et toute la soirée. Elle baissa la tête sur son métier à tapisserie pour cacher son visage à Mme Melville et au domestique, et ne dit pas un mot.

— Julia, ma chère, — s'écria Mme Melville, — avez-vous jamais entendu parler d'une pareille audace et d'une telle ingratitude? Je suis en vérité révoltée pour vous, car ce monsieur est un de vos protégés. N'êtes-vous pas surprise et indignée d'une semblable insolence, mon amour?

La pauvre Julia fut obligée de relever la tête pour répondre à ces questions directes et énergiques.

— Il y a peut-être quelque raison qui explique sa conduite, madame Melville, — dit-elle avec bonté. — Il peut avoir changé d'idée et s'être décidé à revenir au château. Il sait combien j'étais impatiente de voir ses dessins terminés, et il aura éprouvé le désir de compléter son travail.

— Mais, ma chère Julia, revenir de cette sorte et se coucher tout habillé sur son lit, comme un homme ivre! Oh! c'est véritablement horrible!

— Cela en a bien l'air, madame, — répondit le domestique avec une grimace assez mal dissimulée. — Je crois que M. Wilton en a pris un peu plus qu'il ne pouvait en porter et que, se trouvant tout drôle, il est revenu pour dormir au lieu de prendre le train pour Londres.

— Ivre! — s'écria Mme Melville. — Un homme ivre a osé entrer dans cette maison! Allez chercher Mme Beckson immé-

diatement, Thomas, et dites-lui de se rendre dans l'appartement de M. Wilton et de lui faire quitter le château à l'instant. Nous ne pouvons pas souffrir un seul instant qu'un homme ivre souille cette maison par sa présence.

— Arrêtez, madame Melville !—dit Julia.—Nous ne savons pas si M. Wilton est réellement ivre, et, d'après ce que j'ai vu de ses habitudes, une pareille chose me semblerait très-improbable. Dans tous les cas, il ne peut être renvoyé ce soir même de cette maisen. Il est possible qu'il soit malade. Demain matin, il sera temps de faire les investigations nécessaires, et, à moins que je ne me trompe étrangement, je crois que M. Wilton pourra donner une explication satisfaisante de sa conduite.

— Mais, ma Julia chérie, je ne puis réellement pas souffrir qu'une personne ivre...

— Cette maison est celle de mon père, madame Melville, et, sur ce point, je dois demander qu'il soit fait selon ma volonté.

Mme Melville fit entendre une petite toux qui n'était peut-être pas bien naturelle; elle sentait qu'elle s'aventurait sur un terrain dangereux. Julia Godwin était une enfant gâtée, et le banquier était bien capable de prendre le parti de sa fille chérie et de la faire repentir de l'avoir offensée.

— Bien, ma douce Julia, — murmura la veuve avec humilité. — Si vous désirez réellement qu'une personne ivre reste dans la maison...

— Je désire seulement entendre l'explication que M. Wilton donnera demain de sa conduite, — répondit-elle tranquillement. — Vous pouvez vous retirer, Thomas, — ajouta-t-elle en se retournant vers le domestique qui était resté pour attendre le résultat du débat entre les deux dames.

Il ne fut pas dit un mot de plus sur le retour de Lionel ; mais pendant toute la soirée une sorte de contrainte régna entre les deux dames. Julia s'occupa de sa tapisserie, mais, à

la lueur adoucie de la lampe, Mme Melville pouvait voir que son visage était très-pâle.

— Il n'y a pas de doute à avoir sur l'état de ses sentiments, — pensa la veuve. — La sotte fille s'est éprise de ce jeune et bel aventurier. Il faut que j'éclaire M. Godwin sur ce qui se passe, lors de sa première visite.

Le lendemain matin, de bonne heure, les deux dames étaient à déjeuner dans un petit salon élégant ouvrant sur le jardin. Julia était encore pâle et rêveuse. La veuve continuait à observer sa pupille, craignant d'être blâmée à cause du fol attachement formé par la fille du banquier, qui pouvait être pour elle la cause de la perte d'une agréable position. Elle essayait de faire parler Julia avec sa gaieté et sa vivacité ordinaires, mais la jeune fille était évidemment préoccupée, et Mme Melville fut obligée de renoncer à ses essais pour entretenir la conversation.

Elles étaient encore à table lorsqu'un coup fut frappé à la porte du salon, qui s'ouvrit aussitôt pour laisser passage à la puissante personne de Mme Beckson, la gouvernante, qui entra en faisant une révérence respectueuse.

— Je regrette, mesdames, de venir vous troubler au milieu de votre déjeuner, surtout pour vous apporter de désagréables nouvelles, car, comme on dit, la maladie est toujours une chose désagréable, même lorsqu'elle tombe sur un étranger. Dieu merci! ce n'est pas d'un membre de la famille qu'il s'agit, mais cependant c'est d'un jeune homme remarquablement honnête et poli, qui doit avoir vu de meilleurs jours, comme c'est le fait de beaucoup d'entre nous, ce qui n'est pas une raison pour se révolter contre les voies de la Providence, et je suis sûre que mademoiselle Godwin, et vous aussi, madame Melville...

Julia s'était levée pâle et tremblante; elle ne cherchait même pas à dissimuler son agitation.

— Par pitié! de quoi s'agit-il, Beckson?—s'écria-t-elle en

interrompant le flux de paroles de la gouvernante. — Est-ce que M. Wil..... Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade?

— Oui; c'est M. Wilton, mademoiselle,—répondit Mme Beckson, — et je ne crois pas avoir vu de ma vie une personne prise d'une fièvre aussi violente.

Mme Melville se tourna avec inquiétude du côté de Julia; elle s'attendait à lui voir perdre connaissance. Mais Julia n'était pas d'une nature faible; elle avait toutes les tendresses de la femme, mais elle avait un courage et une force supérieurs à son sexe.

Elle reprit sa place, et, maîtrisant son anxiété, elle ne laissa plus voir que l'intérêt raisonnable qu'elle devait ressentir pour une personne habitant sous le toit de son père.

— Avez-vous envoyé chercher le docteur, Beckson? — demanda-t-elle tranquillement.

— Oh! oui, mademoiselle, j'ai envoyé immédiatement. Jones, un des garçons d'écurie, est parti pour Hertford au grand galop, mais, quelque diligence qu'il fasse, il se passera quelque temps avant qu'il revienne avec le docteur Granger, et, en attendant, j'ai dit à Thomas de mettre le pauvre jeune homme dans un lit bien chaud et de lui bassiner la tête avec de l'eau et du vinaigre.

— Il est très-malade, alors? — dit Julia.

— Terriblement mal, mademoiselle. Depuis que mon pauvre cousin Caleb a été pris de sa fièvre cérébrale, il y a un an, je n'ai vu personne qui fût à moitié aussi malade, et ce pauvre jeune homme me semble dans un état pire encore que celui de Caleb. Quand Thomas est entré ce matin dans sa chambre, il a trouvé M. Wilton assis devant la fenêtre ouverte, frissonnant de la tête aux pieds, et pourtant il avait déjà une fièvre brûlante qui ne le quittait pas. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, dans son délire, il parle de meurtre, de perfidie, de coup de poignard, juste comme notre pauvre Caleb.

— Étrange! — murmura Julia.

C'était étrange en effet. Une sorte d'horreur remplit le cœur de la jeune fille, à la pensée que c'était la seconde personne qui était prise d'une maladie subite, maladie s'attaquant à un esprit sain et produisant le délire de la folie, et que, dans les deux cas, l'esprit des malades était poursuivi par la même idée sombre et hideuse.

— Il y a de quoi rendre superstitieux, s'écria Julia. Il y a vraiment de quoi donner à penser qu'il y a quelque chose de vrai dans les histoires de revenants que racontent les domestiques sur les salles désertes de l'aile du Nord.

Ce fut une triste matinée pour Julia ; elle errait de chambre en chambre, essuyant de s'occuper, de distraire son esprit de cette idée fixe qu'elle ne parvenait pas à chasser.

Elle ne pouvait penser qu'à l'artiste, qu'elle connaissait sous le nom de Lewis Wilton. Il était malade, souffrant, en danger peut-être.

Pour la première fois, elle s'aperçut que cet homme, vers lequel elle avait été portée par un pur sentiment de compassion naturel à son sexe, lui était maintenant devenu plus cher que toutes les autres créatures de l'univers, son père excepté. La rougeur de la honte empourpra son front lorsqu'elle en vint peu à peu à cette découverte.

Aimer quelqu'un qui n'avait jamais recherché son amour! Aimer un étranger dont la position dans le monde était à ses yeux bien inférieure à la sienne; un étranger avec lequel elle était entrée en relations dans des circonstances si particulières! Que dirait le monde en apprenant que la charité de la belle Mlle Godwin avait dégénéré en amour pour l'objet de sa compassion ?

Après quelques minutes passées dans ces cruelles et humiliantes réflexions, l'esprit de Julia la reporta à ses longues après-midi passées à causer avec l'artiste, sous l'ombrage des bosquets de lauriers ou abritée sous les cèdres majestueux de la pelouse.

Elle se rappelait ses conversations à voix basse, les nobles sentiments qu'il exprimait naturellement et comme à son insu.

— Le monde peut le mépriser à cause de sa pauvreté, — pensait-elle,—mais quelle que puisse être sa position actuelle, je sens que par sa naissance et son éducation, il est homme du monde.

Elle trouvait une consolation dans cette pensée. Il n'y a pas de torture comparable, pour le cœur d'une femme douée de fierté, à l'idée d'avoir laissé égarer son amour sur un être indigne de son estime.

— Je n'ai pas des idées assez étroites pour me rappeler sa pauvreté, — pensa Julia, — je sais qu'il possède un noble esprit, une haute intelligence, et un cœur généreux. Que faut-il de plus pour le rendre digne de l'affection d'une femme?

Et alors elle inclinait la tête par un mouvement plein de modestie, et un tendre sourire venait illuminer son visage, comme si une bonne fée fût venue murmurer de douces paroles à son oreille : « Ah! Julia! vous saviez bien aussi qu'il vous aimait. »

Même dans un moment pareil, Julia ne put comprimer le frémissement de bonheur qui s'empara de son cœur en sentant graduellement lui arriver cette conviction qu'elle était aimée par le jeune artiste. Mais l'instant d'après la pensée de sa maladie lui glaçait le cœur. Il était en danger. Il pouvait mourir.

Des hommes comme lui, dans tout l'éclat de la jeunesse, ont été souvent moissonnés au printemps de la vie. Il pouvait mourir.

Julia jeta le livre qu'elle avait essayé de lire, et sortit sur la terrasse qui régnait devant la maison.

Pendant sa promenade, le docteur arriva. Julia marchait lentement de long en large en attendant son arrivée dans une terrible anxiété. Plusieurs fois, presque en dépit d'elle-même, ses yeux s'étaient portés vers les fenêtres de l'ap-

partement où elle savait Wilton, gisant sur son lit de douleur.

Les jalousies étaient baissées. Tout était tranquille. Mme Melville sortit du salon et vint rejoindre la jeune fille.

Sa présence torturait Julia, qui se voyait obligée de répondre aux lieux communs qu'elle lui débitait, alors que son esprit était tourmenté par une secrète inquiétude.

Mais la veuve n'était pas une femme dont il était facile de se débarrasser. Elle parlait sans cesse, et elle paraissait ne pas vouloir permettre à Julia de se soustraire à sa vue.

Enfin le docteur descendit de voiture devant la porte du château, et Julia s'élança pour le recevoir.

— Mon cher monsieur Granger, — dit-elle, — je désire que vous disiez toute la vérité sur le malade auquel vous allez faire visite, car s'il est en danger, il faut que j'écrive immédiatement à mon père.

Elle était si calme et si maîtresse d'elle-même, que le médecin était complétement incapable de deviner l'état réel de ses sentiments.

— Ma chère demoiselle, vous avez parfaitement raison, — répondit-il. — S'il y avait réellement du danger, il serait préférable pour vous d'écrire à l'instant à M. Godwin. Dans tous les cas, vous pouvez compter que vous saurez la vérité tout entière, aussitôt que j'aurai vu le malade.

Il entra dans la maison. Julia resta dehors, toujours accompagnée par Mme Melville. Un terrible sentiment d'incertitude étreignit le cœur de la fière jeune fille pendant le temps qui s'écoula jusqu'au retour du médecin.

Il ne fut pas longtemps absent, et pourtant le temps lui parut horriblement long. A chaque instant Julia s'imaginait entendre les pas du docteur dans l'antichambre, à tout moment elle s'attendait à le voir paraître à la porte.

A la fin il vint. Il avait l'air grave, et Julia put voir d'un

coup d'œil que Mme Beckson n'avait pas exagéré la gravité de la maladie de M. Lewis Wilton.

— Il est vraiment malade? — dit-elle d'un ton interrogatif.

— Oui, ma chère mademoiselle Godwin. J'ai le chagrin de vous dire que le cas est très-sérieux. Il semble qu'il y ait une complication. Il y a une fièvre rhumatismale, résultat d'un séjour au froid et à l'humidité, puis il y a quelque grand désordre cérébral qui doit avoir été causé par quelque surexcitation mentale fort intense. Je ne puis comprendre ce qui a pu troubler ainsi l'esprit de ce jeune homme, mais son délire est réellement terrible. Je crains que les domestique ne l'aient effrayé par quelques-unes de leurs ridicules histoires sur l'aile du Nord, car toutes ses divagations semblent se rattacher à une histoire de meurtre dans une des salles souterraines.

— C'est vraiment étrange, — s'écria Julia. — J'aurais cru que M. Wilton avait reçu une trop haute éducation pour pouvoir être affecté par d'aussi folles histoires.

— Il n'y a pas à tenir compte de cela dans des cas pareils. La superstition n'est pas toujours dominée par l'éducation.

— Et vous pensez qu'il y a du danger et que je dois écrire à papa?

— Je le pense, mademoiselle.

— Peut-être aurez-vous besoin d'assistance? — dit Julia. — Dois-je demander à papa d'amener avec lui un médecin de Londres?

— Non, mademoiselle, je ne crois pas que cela soit nécessaire. Il y a danger, mais ce n'est pas un cas qui dépasse les connaissances d'un praticien ordinaire. Si la fièvre venait à changer de nature, je demanderais l'adjonction d'un confrère. Dans l'état des choses, notre malade ne réclame que des soins et de la vigilance.

— Par qui est-il gardé maintenant?

— Par Mme Beckson et par le domestique Thomas Morisson. Il faut qu'il soit surveillé avec soin, car dans ces sortes de fièvres, où le cerveau est pris, il y a toujours danger que le malade se porte à quelque acte désespéré sur lui-même. On a vu des hommes se couper la gorge, se jeter par la fenêtre. Il y a toujours le risque de quelque terrible catastrophe.

Jules pâlit et ses lèvres devinrent livides.

— Par pitié, monsieur Granger! — s'écria Mme Melville avec indignation. — Vous avez tout à fait bouleversé ma douce Julia.

— Je vous en prie, pardonnez-moi, — s'écria le docteur repentant. — Je ne pensais plus que je parlais à une jeune fille impressionnable et non pas à un confrère. J'espère que vous voudrez bien me pardonner, mademoiselle.

— Vous n'avez rien à vous faire pardonner, — répondit Julia. — Je vous ai demandé de me dire la vérité, et je suis très-satisfaite que vous me l'ayez dite. Je vais écrire à mon père immédiatement.

Elle était redevenue tout à fait maitresse d'elle-même, et elle était en état de parler avec un calme parfait. Le médecin prit congé en promettant de revenir dans la soirée.

Julia envoya un domestique à la station d'Hertford avec un message qui devait être expédié par le télégraphe à M. Godwin, à Londres.

Le télégramme lui fut régulièrement transmis, et à cinq heures de l'après-midi, Godwin entrait dans l'élégant salon de sa fille.

— Eh bien! ma chère enfant, — s'écria-t-il, — qu'est-ce que c'est que cette triste affaire? Ton protégé a la fièvre cérébrale, et te voilà aussi bouleversée que si la précieuse existence de ton petit terrier était en danger. Qu'arrive-t-il, ma chérie?

Il prit sa fille dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Tout infâme que fût la vie de cet homme, quelque dure, quelque cruelle que fût sa nature, il avait au moins un amour sincère pour sa fille. Et pourtant ce n'était, après tout, qu'une affection égoïste, un amour comme celui d'un sultan pour une esclave favorite. Le moi était prédominant chez Godwin, et sa fille était un élément de bonheur dans sa vie.

Julia lui raconta l'histoire du départ de l'artiste et de son retour mystérieux le même soir. Elle lui dit tout ce qui s'était passé dans la journée et l'opinion du médecin d'Hertford.

— C'est une chose bien étrange, papa, — dit-elle. — M. Granger s'imagine que l'esprit de M. Wilton a été affecté par les histoires des domestiques sur l'aile du Nord. Il ne fait que de parler dans son délire d'un meurtre commis dans l'une des salles souterraines. Papa! papa! qu'as-tu?...

L'exclamation de Julia était grandement motivée, car le banquier avait tressailli comme s'il avait été atteint par le tonnerre. La foudre du ciel eût été moins terrible que les paroles tombées des lèvres innocentes de sa fille.

Le père et la fille étaient debout près de la fenêtre ouverte, et la lumière du soleil couchant éclairait en plein le visage de Godwin.

Lorsque Julia le regarda, elle vit de grosses gouttes de sueur perler sur son front. Son visage était livide, et tous ses membres étaient agités par un tremblement convulsif.

— Papa, par pitié, — s'écria Julia, — parle-moi. Qu'as-tu?

Pendant quelques moments, Godwin fit des efforts pour parler, mais sa langue restait collée à son palais.

A la fin, avec une difficulté terrible, il y parvint, mais ses paroles avaient quelque chose d'étrange et de confus comme celles d'une personne qui vient de reprendre connaissance après un évanouissement.

— Ce n'est rien, — dit-il. — Ce n'est qu'un malaise passager, une sorte d'attaque nerveuse qui me prend tout à coup de temps à autre.

— Mais, papa, c'est véritablement effrayant. Il faut consulter un médecin.

— Bah! mon enfant! je te dis que ce n'est rien, — s'écria le banquier avec impatience. — Je vais monter voir ton protégé.

Il essayait de prendre un ton léger et insouciant, mais le visage du banquier avait conservé sa teinte livide. Il se précipita hors de la chambre, et Julia resta sur la porte et le regarda s'éloigner avec un indicible sentiment de terreur provoqué par l'étrangeté de ses manières.

— La maison est-elle décidément hantée, — se dit-elle, — et une sombre influence agit-elle sur tous ceux qui y pénètrent?

CHAPITRE X.

UNE DÉCOUVERTE ALARMANTE.

Le visage livide de Godwin était terrible à voir, au moment où il franchit le grand escalier après son entretien avec sa fille, mais par un puissant effort de sa volonté de fer, il parvint à se maîtriser et à donner à sa physionomie l'expression d'une parfaite tranquillité, lorsqu'il atteignit le bout du corridor où s'ouvrait la porte de l'appartement de Lionel.

Il s'arrêta quelques moments derrière la porte de la chambre à coucher, la main appuyée contre sa poitrine. Il essayait de comprimer les battements tumultueux de son cœur.

— Cet homme connaît mon secret, — se dit-il. — Mais comment l'a-t-il découvert, lui, un étranger complétement désintéressé dans la question? Il faut que les démons d'enfer s'en soient mêlés. Toutes les portes étaient fermées et à double

tour dans l'aile du Nord. Il est donc impossible... tout à fait impossible qu'il ait pu pénétrer dans le caveau où...

Godwin n'acheva pas sa pensée. Il frissonna comme si, malgré sa nature indomptable, il était impuissant à compléter sa phrase.

— Je ne puis comprendre, — dit le banquier. — Il faut que ce soit quelque vieille histoire qui par un étrange hasard se rencontre avec la sinistre réalité.

Pendant ce temps il était parvenu à composer complétement sa physionomie. Depuis de longues années, pendant la plus grande partie de sa vie, sa physionomie s'était rarement montrée sans un masque sous lequel il cachait ses sentiments réels.

Il entra dans la chambre du malade.

Morisson, le domestique, était assis près de la fenêtre lisant un journal. Mme Beckson était confortablement installée dans un fauteuil. Le malade était étendu dans son lit, juste en face du banquier, au moment où il entra dans la chambre.

Jamais, à sa connaissance, le banquier n'avait vu le protégé de sa fille, et pourtant le visage pâle reposant sur l'oreiller lui sembla étrangement familier.

Il chercha inutilement où il pouvait avoir vu quelqu'un que ce pâle visage pût lui rappeler.

Il y avait quelque chose de sépulcral dans l'aspect du jeune homme, car sa tête était enveloppée de bandelettes de linge qui cachaient entièrement son abondante chevelure brune.

Sa tête fatiguée roulait incessamment sur l'oreiller. Ses lèvres pâles et desséchées murmuraient des paroles indistinctes.

Mme Beckson se leva et fit une révérence respectueuse à son maître. Elle lui offrit le fauteuil qu'elle venait de quitter et le banquier s'assit à côté du lit.

— Votre malade a-t-il toujours le délire ? — demanda-t-il avec anxiété.

— Oh ! oui, monsieur, il est toujours aussi mal, mais un peu plus tranquille cependant. Son agitation et ses divagations étaient vraiment terribles il y a quelques heures, mais il s'est épuisé à la fin, le pauvre jeune homme, et depuis une heure et plus il est dans l'état où vous le voyez, roulant sa pauvre tête sur l'oreiller et se parlant à lui-même.

— Qu'est-ce qu'il dit dans son délire ? — demanda le banquier.

Son visage était aussi immobile qu'un masque sculpté dans le granit pendant qu'il attendait la réponse à sa question.

— Toujours la même chose, — répondit la gouvernante, — toujours la même chose, monsieur. Il parle d'un meurtre, de taches de sang sur le plancher des caveaux de l'aile du Nord.

— Est-ce que les domestiques lui ont conté quelque sotte histoire de revenant ?

— Oh ! non, monsieur, c'est presque impossible. Car il n'y a aucune histoire de meurtre qui se rattache aux caveaux de l'aile du Nord. On dit que cette partie du château est hantée, mais l'histoire ne parle que du spectre d'une jeune dame morte de douleur par suite de la mort de son fiancé, tué pendant les guerres civiles. On dit qu'elle se promène dans les corridors de l'aile du Nord au retour de chaque nouvelle année lorsque sonne l'heure de minuit.

— Bah ! — murmura le banquier, — il n'y a pas à se rendre compte des idées étranges qui s'emparent du cerveau d'un homme en proie au délire. Je suppose que ce jeune homme aura lu quelque roman, et que cette histoire se sera mêlée avec la connaissance qu'il a de la maison. Demain il aura quelque autre fantaisie, j'en suis sûr. Vous pouvez le quitter pour le moment, Beckson, et vous aussi, Morisson. J'ai entendu en venant la cloche sonner pour le thé des domestiques. Je veillerai sur votre malade.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais je crains bien que vous ne vous fatiguiez à l'entendre toujours et toujours répéter la même chose.

Lionel tourna sa tête sur l'oreiller et regarda le banquier en face.

Ses yeux injectés de sang et dilatés donnèrent à son regard quelque chose de presque terrible.

— Rupert Godwin !... — dit-il d'une voix basse, mais distincte, — Rupert Godwin, le meurtrier de...

Il s'arrêta un moment, puis avec un long gémissement d'angoisse il s'écria :

— Oh ! c'est trop affreux !... c'est trop horrible !... Je ne puis y croire...

— N'est-il pas effrayant à entendre, monsieur ? — s'écria la gouvernante. — C'est ainsi qu'il était il y a une heure, mêlant sans cesse votre nom à ses folles imaginations.

— Il n'y a rien d'étrange à cela, — répondit le banquier froidement. — Les gens en délire ont toujours de ces absurdes fantaisies. Ce n'est pas la première fois que je vois une personne en proie à la fièvre.

— Ni moi non plus, — répliqua Mme Beckson. — Il y a mon cousin Caleb qui a été pris de la fièvre l'année dernière, au mois de juin, la nuit où cet étranger est arrivé au château ; quand M. Danielson était venu passer la soirée avec vous. Caleb était juste comme ce jeune homme, et ce qu'il y a de plus étrange dans l'affaire, c'est que Caleb disait exactement les mêmes choses. Il parlait d'un meurtre et d'un corps précipité en bas d'un escalier dans les caveaux de l'aile du Nord.

Une fois encore, comme cela lui était arrivé une demi-heure avant dans le salon, le banquier fut près de se trahir, une fois encore sa nature de fer fut ébranlée. Les gouttes de sueur se frayèrent un passage sur son front livide et ses membres vigoureux furent saisis d'un tremblement subit.

— Caleb a dit cela ?... — murmura-t-il, — Caleb Wilfred ?

— Oui, monsieur ; il disait toujours la même chose et ses paroles étaient exactement les mêmes que celles de ce jeune homme... les mêmes mots, autant que je puis me les rappeler.

— Où est-il ?... — cria Godwin ; — parlez, Beckson !... Où est-il ?

Il se leva comme s'il eût voulu aller trouver à l'instant le vieux jardinier, mais l'instant d'après il revint à lui et se rassit tranquillement à côté du lit du malade.

— Bah ! — s'écria-t-il tranquillement, — je commençais réellement à croire qu'il y avait quelque sens dans ces folles divagations et que quelque noir forfait avait été véritablement commis sous mon toit. Mais tout cela est absurde. Ces deux hommes ont probablement entendu la même histoire, quelque vieille tradition du passé, sans aucun doute. Vous pouvez vous éloigner, Beckson. Je resterai pendant une demi-heure auprès de votre malade, tandis que vous prendrez votre thé.

Le domestique était déjà parti, Mme Beckson fit la révérence et se retira, mais il y avait une expression d'étonnement sur son honnête physionomie. Elle était surprise et confondue par les manières extraordinaires du banquier.

Pendant quelque temps après le départ de la gouvernante, Godwin resta immobile sur son siége à observer le pâle visage du malade et à écouter les paroles qu'il murmurait incessamment d'une voix monotone.

— Rupert Godwin,... le meurtrier,... les taches de sang sur les marches,... la mare de sang dans le caveau,... cruel !... traître !...

Toujours les mêmes mots, toujours les mêmes phrases inachevées, puis encore... encore... toujours...

Les yeux injectés de sang du jeune homme erraient dans le vague, mais ils conservaient une expression d'horreur, comme

s'ils avaient été frappés d'immobilité à la vue de quelque scène hideuse.

A la fin le banquier se leva d'auprès du lit où il semblait avoir été retenu par quelque terrible fascination.

Les vêtements de Lionel étaient sur une chaise près du li et sur une table de toilette se trouvaient un mouchoir, un trousseau de clefs, quelques lettres et papiers qui avaient été retirés de ses poches.

Le banquier se dirigea vers la toilette et examina les différents objets qui y étaient déposés.

Sa main rencontra un objet dur qui se trouvait placé sous un mouchoir.

Il dérangea le mouchoir et il aperçut un médaillon suspendu à une chaîne de cheveux bruns et soyeux.

Il ouvrit le médaillon, et un franc et mâle visage le regarda avec un sourire confiant.

C'était le visage du brave et généreux capitaine de la marine marchande.

C'était le visage de l'homme que Godwin avait traîtreusement poignardé en haut de l'escalier du caveau.

CHAPITRE XI.

L'EMPOISONNEUR ÉCHOUE DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE SON CRIME.

Pendant quelques minutes Godwin resta avec le médaillon ouvert à la main, regardant le visage de sa victime.

Dans le premier moment un sentiment de stupeur semblait s'être emparé de ses sens, et il ne put que rester immobile, les yeux fixés sur cette noble et belle physionomie.

La soudaineté du choc avait jeté de la confusion dans ses idées, il fut quelque temps avant de pouvoir raisonner froidement sur ce qui était arrivé.

Comment le portrait de Westford pouvait-il se trouver là? Comment l'image du capitaine pouvait-elle se trouver en la possession du protégé de Julia ?

Pendant quelque temps il demeura la miniature à la main, réfléchissant au hasard étrange qui pouvait avoir amené ce résultat.

Puis il se mit à examiner les lettres et les papiers dans l'espérance d'y trouver quelque indice pour pénétrer ce mystère.

La première lettre qu'il ouvrit lui révéla la vérité tout entière. Elle était tournée du côté du cachet, sans cela Godwin n'eût pas manqué de reconnaitre l'écriture.

C'était la lettre adressée à Lionel au bureau de poste de Hertford, à ses initiales seulement. C'était la lettre que Clara avait écrite à son fils, pour lui annoncer sa rencontre avec Gilbert et qui le mettait sur la trace de la disparition de son père.

Godwin tomba sur la chaise la plus proche en tenant cette terrible lettre dans ses doigts crispés.

— Ils sont sur ma trace,... — murmura-t-il d'une voix confuse, tant son émotion lui paralysait les muscles de la poitrine. — Ils sont sur ma trace,... comment leur échapper?

Il regarda du côté du lit. Jamais peut-être un regard plus sombre et plus menaçant n'avait lui au-dessus d'un pauvre malade privé de sa connaissance.

— Je ne le puis qu'en m'enfonçant plus avant dans le crime, — dit-il, cette fois, d'une voix lente et d'un accent délibéré. — Il ne me reste plus d'autre moyen.

Il mit la lettre dans sa poche, sur sa poitrine, et se mit à réfléchir la tête cachée dans ses mains.

Quand il revint à lui, il y avait une étrange expression de détermination sur sa figure impassible.

Il s'avança du côté du lit et regarda pendant quelque temps le visage du malade.

— Son fils!... — murmura-t-il. — Son fils!... C'était la ressemblance qui avait fait passer un frisson dans mon cœur. Mais tout est encore un mystère. Comment a-t-il découvert le secret du caveau?... Est-il venu ici exprès pour se mettre à la recherche de la vérité ? Non, cela ne se peut pas, car la date de la lettre de sa mère ne remonte qu'à deux jours seulement, et les soupçons ne venaient que de s'éveiller. N'importe. Je ne me romprai pas la tête en essayant de résoudre ces questions; il faut agir. Ils sont sur ma trace et ce n'est qu'en agissant que je puis me sauver. Dois-je fuir?... Non, tant qu'il me reste un pouce de terre ferme au milieu d'un océan de périls La fuite est la pitoyable ressource d'un lâche; c'est le dernier espoir du criminel audacieux. Ce jeune homme connaît mon secret, de façon ou d'autre. Peu importe de savoir comment il y est parvenu. Lui et Caleb ont découvert la vérité; mais ils ne m'ont pas encore dénoncé, si ce n'est dans les divagations de la fièvre. Il faut leur paralyser la langue.

La gouvernante revint pendant que M. Godwin était absorbé dans ces méditations.

— Vous pouvez reprendre votre place auprès de votre malade, Beckson, — dit-il; — il ne s'est produit aucun changement. Je resterai au château jusqu'à ce que ce jeune homme soit hors de danger, et je viendrai ici de temps en temps pour voir comment il va. J'ai le sommeil léger, et je viendrai une fois ou deux dans la nuit.

— Certes, monsieur, c'est une grande bonté à vous, de prendre un semblable intérêt à ce pauvre jeune homme.

— Je trouve tout naturel de prendre intérêt à une personne malade, c'est ce que commande la simple humanité, — répondit froidement le banquier. — A propos, vous allez avoir à veiller pendant longtemps. J'espère que vous êtes bien éveillée.

— Oh ! oui, monsieur, parfaitement éveillée.

— Vous prenez quelque chose pour vous aider à combattre le sommeil, j'espère.

— Oui, monsieur, je vous remercie. Je viens à l'instant de prendre une tasse de thé très-fort et j'en prendrai encore une autre dans le courant de la soirée.

— Le thé n'est pas ce qui convient. Vous devriez essayer du café.

— Est-ce que le café est meilleur que le thé, monsieur?

— Infiniment meilleur. Je vous enverrai une tasse de café. Vous savez que j'en prends toujours après le dîner.

— Certainement, monsieur. Eh! bien, j'en prendrai une tasse si vous êtes assez bon pour me l'envoyer.

Le banquier alla dans sa chambre changer de vêtements; ceux qu'il portait avaient encore la poussière du voyage, et il se baigna le visage dans de l'eau froide.

Puis il descendit dans la salle à manger où il trouva Julia qui l'attendait.

Le père et la fille dînèrent ensemble. Julia était trop préoccupée par son émotion personnelle pour s'apercevoir du silence gardé par son père; il lui semblait tout naturel qu'un voile de tristesse se répandît sur toutes choses, quand l'homme qu'elle aimait était étendu sur son lit de douleur à l'étage supérieur. Mais Mme Melville remarqua la préoccupation du banquier et elle s'en étonna; aurait-il, par hasard, découvert la prédilection de sa fille pour un étranger sans fortune?

Après le dîner les dames se retirèrent dans le salon tandis que le banquier restait assis à l'un des bouts de la table.

C'est là que lui fut apporté son café, vingt minutes environ après le départ des dames.

Lorsque le domestique eut placé le plateau d'argent sur la table, il se retira, laissant Godwin tout seul.

Godwin sonna et dit au domestique d'apporter une autre tasse et une autre soucoupe.

— Je veux faire prendre une tasse de mon café à Beckson, — dit-il; — du café fort est ce qu'il y a de meilleur au monde pour tenir quelqu'un éveillé.

Mais quand le domestique revint avec la tasse et la soucoupe, Godwin dit :

— Il est inutile que vous attendiez, je porterai moi-même le café à Beckson. Je vais monter à la chambre du malade.

Il semblait étrange qu'un homme aussi fier que Godwin portât lui-même du café à sa gouvernante, et cette idée frappa le domestique.

Il aurait peut-être trouvé la conduite de Godwin encore plus étrange s'il l'avait vu prendre une petite fiole, dans la poche de son gilet, et verser environ une cuiller à thé d'un liquide noirâtre dans l'une des tasses de café.

Cette petite fiole était une de celles que le banquier avait prises dans une armoire de sa chambre à coucher, avant de descendre dans la salle à manger, le soir même. Ce liquide noirâtre était du laudanum.

Ce café qui était très-fort et qui avait été très-sucré, dissimulait entièrement la saveur amère du laudanum. Le banquier en goûta une cuillerée.

— Non, — murmura-t-il. — Je ne pense pas que Beckson trouve rien d'étrange au goût de ce café.

Il prit la tasse et la soucoupe et les porta dans la chambre du malade.

— Voici, ma bonne Beckson, — dit-il. — Il n'est pas probable que vous vous endormiez après avoir pris ceci.

Il lui tendit le café. La vieille femme était dans un état de somnolence qui faisait fréquemment retomber sa tête sur sa poitrine, lorsqu'il entra; mais elle rouvrit les yeux et fit tous ses efforts pour paraître bien éveillée lorsqu'elle reçut la tasse de la main de son maître. Godwin la quitta et redescendit dans les appartements inférieurs de la maison ; la pièce qui lui était tout spécialement consacrée était la bibliothèque, c'était là qu'il gardait les clefs de l'aile du Nord, dans une petite caisse de fer dont il avait constamment la clef dans sa poche.

On ne pouvait se procurer les clefs de l'aile du Nord qu'en forçant cette petite caisse de fer ou en l'ouvrant à l'aide d'une fausse clef.

Mais la serrure n'était pas de nature à être facilement ouverte avec une fausse clef. On pouvait même considérer comme tout à fait impossible qu'une fausse clef pût l'ouvrir.

Le banquier examina la caisse de sûreté. Les clefs de l'aile du Nord étaient à leur place habituelle, et la poussière qui s'était accumulée sur elles pendant plus d'une année formait une couche épaisse.

Godwin était incapable de s'expliquer la découverte du crime par Lionel.

— Comment a-t-il pu découvrir mon terrible secret?... — se dit-il. — Par quelle diablerie a-t-il pu pénétrer la vérité?...

Le banquier n'osa pas s'appesantir sur ces questions. Son cerveau, doué d'une intelligence si puissante et si nette, s'alourdissait et arrivait à la confusion en essayant de deviner cette énigme.

Il se rendit dans le salon où étaient Mme Melville et Julia. La veuve travaillait à la tapisserie de Julia. Mlle Godwin était assise, un livre était ouvert devant elle, un livre qui eût pu tout aussi bien n'être formé que de papier blanc.

— Julia, — dit le banquier, — je me sens fatigué de mon voyage pour venir ici, et singulièrement contrarié par l'ennuyeuse circonstance de la maladie de ton protégé. Je vais aller me coucher à l'instant, et je t'engage à te retirer de bonne heure, car toi aussi tu es tourmentée par cette triste affaire.

— Oui, papa, — répondit Julia sans lever les yeux de son livre. — Je me mettrai au lit de très-bonne heure.

— Bonne nuit, mon amour.

— Bonne nuit, cher papa.

Julia se leva de son siége et le banquier posa ses lèvres sur

son front. Il souhaita une bonne nuit à Mme Melville et sortit du salon.

Moins de dix minutes après, Julia déposa son livre avec un soupir de fatigue.

— Je me sens vraiment fatiguée, — dit-elle. — Bonne nuit, ma chère madame Melville.

— Bonne nuit, ma douce enfant. Vous êtes pâle, mon amour, cette ennuyeuse affaire vous a toute bouleversée.

Julia était heureuse d'échapper aux témoignages de sympathie de Mme Melville. Elle se retira dans son appartement qui était à quelque distance de celui occupé par Lionel.

Elle renvoya sa femme de chambre et échangea sa robe de soie pour un peignoir de cachemire; malgré ce qu'elle avait dit à Mme Melville, elle n'avait nulle envie de dormir, au contraire, elle se sentait plus éveillée que jamais. Ses nerfs étaient tendus à l'excès, toute sa sensibilité était singulièrement développée.

Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit, mais l'air froid de la nuit ne réussit pas même à rafraîchir son front brûlant. Les inquiétudes de la journée, les émotions qu'elle avait été obligée de contenir l'avaient douloureusement affectée. Maintenant qu'elle était seule, libre de donner cours aux sentiments qui l'agitaient, elle appuya sa tête contre l'appui de la fenêtre et se prit à sangloter.

— Je l'aime, — murmura-t-elle, — et je ne puis l'empêcher de souffrir... je n'ose même pas m'informer s'il est mieux ou plus mal.

Pendant un long temps, Julia resta devant la fenêtre ouverte, regardant vaguement à travers l'obscurité d'une nuit d'été.

Puis elle s'assit près d'un élégant guéridon chargé de publications nouvelles, en plusieurs langues, et elle essaya de lire.

Elle resta pendant plus d'une heure, avec un livre à la

main; ses yeux parcouraient les lignes, sa main tournait les pages, mais son attention ne pouvait se fixer sur sa lecture. Son esprit était tout au danger de Lionel. Elle se rappelait ce que le docteur avait dit de son délire. S'il n'était pas surveillé, il pouvait se livrer à quelque acte désespéré ; dans les fièvres de cette nature, il arrive que des hommes attentent à leurs jours. Les mots ne sauraient rendre l'horreur que lui inspirait cette idée.

Dans la solitude et dans le silence de la nuit, cette horreur allait toujours croissant.

Si ceux qui veillaient le malade venaient à manquer de vigilance ? Beckson était vieille, elle pouvait céder à la somnolence ; Morisson pouvait abandonner son poste.

La pendule placée sur la cheminée sonna onze heures et demie, puis minuit, et Julia continuait à être tourmentée par la même frayeur.

Les personnes chargées de veiller le malade le négligeraient, et il se porterait à quelque acte terrible.

De hideuses images se dressaient devant elle. Elle voyait Lionel couvert de sang et mourant la poitrine percée d'une horrible blessure.

A chaque instant elle s'attendait à entendre un cri de folie retentir dans la maison silencieuse.

A la fin la douleur produite par cette idée fixe devint presque insupportable. Julia jeta son livre de côté et se mit à se promener de long en large dans la chambre.

Il était alors minuit un quart.

— Je ne puis supporter plus longtemps cette horrible incertitude, — s'écria enfin Julia. — A tout hasard, au risque d'être considérée comme oubliant la réserve imposée à mon sexe, je veux savoir s'il est en sûreté. Un seul regard jeté dans la chambre me dira si Beckson est éveillée. Si j'ai la certitude qu'il est bien soigné, je pourrai me résigner à le savoir en proie à la souffrance.

Julia Godwin ouvrit la porte de son appartement et jeta un coup d'œil dans le corridor.

Tout était obscur et silencieux. Sans doute la maison entière était plongée dans le sommeil, à l'exception de ceux qui gardaient le malade.

Julia s'enveloppa la tête et les épaules dans un châle, et elle parcourut le corridor d'un pas léger et furtif.

Elle ouvrit la porte de l'appartement de Lionel. Le bouton tourna sans bruit dans sa main. Elle regarda dans la chambre, et un seul coup d'œil lui suffit pour reconnaître que ses craintes n'étaient pas entièrement sans fondement.

La tête de Mme Beckson était renversée sur le dossier de son fauteuil et sa respiration bruyante était celle d'une personne plongée dans un profond sommeil.

Il n'y avait pas d'autre domestique dans la chambre.

Le malade était endormi. Il était étendu presque sans mouvement, la tête tournée vers la porte par laquelle Julia était entrée.

Les épais rideaux de damas étaient tirés de l'autre côté du lit à l'ancienne mode qu'ils enveloppaient presque entièrement.

Julia s'avança dans la chambre avec l'intention d'éveiller Mme Beckson, mais au moment où elle approchait du fauteuil de la gouvernante elle tressaillit au bruit de pas qui se faisaient entendre dans le corridor.

Son premier mouvement fut de se cacher. Elle craignait la découverte de sa visite dans la chambre du malade, car cette visite pouvait trahir l'intérêt particulier qu'elle portait à Lionel.

Elle obéit à ce premier mouvement, car elle n'avait pas le temps de la réflexion. Elle se glissa vivement derrière le lit où elle se trouvait complétement dissimulée par les plis des rideaux.

A travers une étroite ouverture entre ces rideaux elle pouvait voir tout ce qui se passait dans la chambre.

Le bruit de pas dans le corridor s'approchait. C'étaient les pas d'un homme. La porte fut ouverte avec précaution et Godwin entra dans la chambre.

Julia ne fut pas très-surprise de cette visite de son père dans la chambre du malade, à cette heure avancée. Quoi de plus naturel qu'il fût inquiet de l'état du jeune homme qui habitait sous son toit?

Elle s'imaginait qu'il allait à l'instant éveiller la gouvernante et lui exprimer son mécontentement de s'être ainsi abandonnée au sommeil, pendant le temps où elle devait veiller avec le plus de soin.

Mais à la grande surprise de Julia, le banquier ne fit nulle attention à la femme endormie. Il passa devant elle sans même lui donner un coup d'œil et se pencha d'un air pensif au-dessus du lit.

Cachée derrière les rideaux, Julia observa la physionomie de son père.

Il y avait dans l'expression empreinte sur ce visage qui lui était si familier, quelque chose qui lui glaça le cœur et qui lui inspira une terreur soudaine, une terreur dont il était difficile de définir la nature.

Godwin tenait une bougie à la main et la lumière qu'elle projetait éclairait en plein son visage sombre et sinistre. Julia resta immobile, respirant à peine, à le regarder de sa cachette derrière les rideaux. Il fit passer et repasser la lumière devant les yeux du dormeur.

Les paupières de Lionel ne firent pas un mouvement.

Puis le banquier se retourna du côté de Mme Beckson, et il l'examina pendant quelques instants.

Impossible de rendre l'étonnement produit chez Julia par la conduite de son père. Sa tête se perdait en conjectures pour se l'expliquer.

Godwin approcha alors de la table où étaient les médicaments.

Il y avait sur cette table deux bouteilles : une grande et à moitié vide ; l'autre plus petite et presque pleine.

Le banquier prit la plus petite bouteille et l'examina ; puis il enleva le bouchon et sentit la mixture qu'elle contenait. C'était une potion qui devait être administrée, dans la matinée, avant toute chose ; elle était aussi incolore que l'eau pure.

Godwin prit une petite fiole dans la poche de son gilet ; elle était si petite, que Julia pouvait à peine distinguer ce que c'était au moment où le banquier la tenait entre l'index et le pouce.

Il retira le bouchon avec ses dents, attendu qu'il avait la main gauche embarrassée par la bouteille.

Puis, lentement et résolûment, il versa quelques gouttes d'un liquide incolore de la petite fiole dans la bouteille plus grande contenant la potion. Il replaça la fiole à la place où il l'avait prise, regarda de nouveau l'un et l'autre des dormeurs, puis il sortit sans bruit.

Le but, quel qu'il pût être, qui l'avait amené là, était atteint. Était-il possible à Julia de douter qu'il ne fût sombre et terrible?

Elle tremblait de la tête aux pieds ; une douleur aiguë lui torturait le cœur. Elle aimait tant son père, pouvait-elle le soupçonner d'être...

Quoi ! un empoisonneur se cachant dans l'ombre de la nuit !...

Ses actions tendaient forcément à cette conclusion. Que motif, sinon une intention meurtrière, pouvait l'amener dans cette chambre, au milieu du silence de la nuit, pour altérer la potion destinée au malade?

— C'est impossible ! — se dit la jeune fille frappée de terreur. — Il faut que je sois folle ou trompée par les illusions

d'un rêve. Ce que j'ai vu ne peut être réel..... cela ne peut pas être !

Elle comprimait le battement des artères de son front avec ses mains ; elle essayait de reprendre ses sens.

— Non, ce n'est que trop réel, — murmura-t-elle, — malheureusement que trop réel.

Le visage de son père lui en avait appris plus encore que ses actions. Il n'était pas prouvé que le liquide versé dans la potion fût du poison ; mais le visage qu'elle avait vu était celui d'un assassin.

— Oh ! mon Dieu ! — pensa Julia, — j'ai entendu parler de gens pris d'une folie subite, et poussés par le démon lui-même à commettre quelque crime. Bien certainement c'est ce qui arrive à mon père.

La malheureuse fille se rattachait à cette pensée comme à une dernière lueur d'espoir. Il lui était moins cruel de penser que son père était fou, sous l'influence du démon, que d'admettre qu'il fût assassin, froidement et de propos délibéré.

Lentement, et sans bruit, Julia se glissa hors de sa cachette et s'approcha vers la table où étaient posées les fioles du pharmacien. Elle regarda la gouvernante, craignant à tous moments qu'elle ne s'éveillât ; mais la vieille femme dormait d'un sommeil lourd produit par le narcotique que contenait son café.

Julia prit la bouteille et regarda avec anxiété tout autour d'elle.

Elle cherchait une bouteille vide.

Elle en aperçut une dans le coin de la cheminée ; dans cette bouteille vide, elle versa le contenu de la fiole que son père avait altéré.

Puis, ceci fait, elle remplit le flacon qu'elle venait de vider avec de l'eau pure qu'elle prit dans une carafe qui se trouvait sur un plateau.

Quant au breuvage empoisonné, elle l'emporta avec elle

lorsqu'elle se glissa hors de la chambre, après avoir jeté un dernier regard rempli d'anxiété sur les deux dormeurs.

Pendant tout le reste de cette terrible nuit, Julia resta assise à la fenêtre, regardant vaguement dans l'espace la voûte étoilée du ciel.

Elle vit les étoiles disparaître lentement devant la pâle lumière du matin; mais elle continuait à rester immobile comme une créature que la terreur aurait changée en statue.

Néanmoins, pendant cette longue nuit d'angoisse, l'héroïque jeune fille ne perdit pas sa connaissance.

A sept heures, elle se dirigea vers son cabinet de toilette. Après avoir défait son lit et déplacé les couvertures, pour que sa femme de chambre ne s'aperçût pas qu'elle était restée levée toute la nuit, elle enferma la bouteille dans un pupitre de sa chambre, et elle commença à s'occuper avec soin de sa toilette.

A sept heures et demie, sa femme de chambre se rendit auprès d'elle, et la trouva presque complétement habillée.

— J'ai été plus matinale que d'habitude, ce matin, Milford, mais vous arrivez à temps pour me coiffer, — dit Julia avec calme. — Savez-vous comment M. Wilton se trouve ce matin?

— Oui, mademoiselle; il est toujours à peu près de même, à ce que j'ai appris. Il a toujours le délire, mais il est un peu plus tranquille. La pauvre Beckson est toute bouleversée ce matin. Elle s'est endormie, la pauvre vieille créature, et son sommeil a duré toute la nuit. Elle s'est éveillée ce matin avec un mal de tête affreux. Mais heureusement son malade paraît avoir été très-tranquille, de sorte qu'il n'est rien arrivé de mal.

Julia frissonna à la pensée des fatales conséquences que le sommeil de la garde-malade aurait pu avoir, si la Providence n'était pas venue protéger la victime désignée par le banquier.

Lorsque la cloche sonna pour le déjeuner, Julia descendit à la salle à manger. Sans doute son père ne s'y trouverait pas, ou, s'il y était, ses manières devaient révéler l'exaltation de la folie.

Mais, à son grand étonnement, elle le vit calme et maître de lui devant la table élégamment servie et tenant une bible à la main.

Oui, et c'est une chose horrible à dire! cet homme; cet empoisonneur s'apprêtait à lire les saintes écritures devant ses gens assemblés.

Il était dans les habitudes de Godwin de lire les prières du matin à sa famille et à ses serviteurs, lorsqu'il se trouvait à sa maison de campagne. Quelle que pût être sa vie à Londres, dans le comté de Bertford, ses habitudes étaient respectables jusqu'à l'excès.

Julia l'observait de tous ses yeux pendant sa lecture. Lorsqu'il commença les prières, les domestiques s'agenouillèrent et le maître lui-même tomba à genoux.

Le noble esprit de la fière jeune fille se révolta devant cette hideuse hypocrisie; elle se leva et se dirigea vers une fenêtre par laquelle elle regarda, pendant que son père lisait la prière du matin, dans laquelle il appelait la bénédiction du ciel sur tous ses gens agenouillés. Tout en lisant, Godwin apercevait sa fille debout près de la fenêtre ouverte, et il n'était pas peu troublé par ce qu'il y avait d'inusité dans sa conduite.

Lorsque les domestiques se furent relevés et qu'ils eurent quitté la salle à manger, Godwin s'approcha de la fenêtre où se tenait Julia.

— Pourquoi ne t'es-tu pas jointe tout à l'heure à notre prière? — lui demanda-t-il avec une terreur cachée.

Elle tourna son visage vers lui; il était mortellement pâle, et ses yeux noirs se fixèrent sur la physionomie du banquier avec un regard d'une étrange sévérité.

— Je ne pouvais m'agenouiller ni prier ce matin, — dit-elle d'une voix brisée et tremblante. — Je ne pouvais appeler les bénédictions du ciel sur cette maison ni sur toi....

Elle observait son père avec attention en prononçant ces derniers mots. Le visage de Godwin était livide, mais il était encore maître de dissimuler tous les autres indices qui auraient pu trahir son trouble.

— Pourquoi, Julia? — demanda-t-il froidement.

— Oh! mon malheureux père, ne peux-tu en deviner la raison? — s'écria la pauvre fille, cédant à l'excès de son émotion.

Le banquier la regarda avec une sombre expression de mécontentement.

— Es-tu folle, Julia? — s'écria-t-il. — Où as-tu pris l'inspiration de cette ridicule folie? Je déteste les grands airs héroïques. Que signifient ces paroles tragiques?

— Oh! père!.... père!.... — s'écria-t-elle en fondant en larmes, — que Dieu veuille que je t'aie fait injure!

Et elle s'enfuit sans donner le temps à Godwin de pousser plus loin ses questions. Elle était en proie à une foule de sentiments contradictoires; mais, au milieu de tout cela, il lui restait toujours une lueur d'espoir.

Son père pouvait n'être pas coupable d'une intention homicide; elle ne pouvait croire que le père qu'elle aimait si tendrement fût la pire et la plus vile des créatures de cette terre.

— C'est trop horrible!... trop horrible!... — murmura-t-elle lorsqu'elle eut trouvé un refuge dans son appartement, et en se jetant sur son lit la figure cachée dans ses mains; — c'est un coup trop amer et trop cruel de me voir forcée à haïr un père que j'aimais si tendrement. Le haïr... haïr le père dont j'étais si fière, chez lequel je n'ai trouvé qu'affection et indulgence! Et pourtant je ne pourrai pas faire autrement, si ce qui m'a semblé être cette nuit se confirme, s'il m'est prouvé

qu'il est un assassin et le plus vil des assassins, un assassin qui s'attaque à un homme endormi et sans défense pour lui donner la mort.

Elle réfléchit sur la scène de la nuit précédente jusqu'au moment où ses idées se brouillèrent dans sa tête. Pourquoi son père attenterait-il à la vie de Lewis Wilton, un pauvre et obscur artiste ? Quel intérêt pouvait-il avoir à vouloir du mal à un étranger que le hasard seul avait jeté sur ses pas ? Non, un pareil attentat ne pouvait être que l'effet d'une folie, d'une monomanie meurtrière. Ou bien n'était-il pas possible que Julia se fût trompée sur l'importance de la scène dont elle avait été témoin, et que le liquide ajouté à la potion préparée ne fût qu'un médicament inoffensif dans lequel M. Godwin avait confiance, et qu'il avait jugé bon d'administrer en secret pour ne pas se heurter à l'opposition du médecin, ou aux préjugés d'une ignorante garde-malade ?

Les paroles seraient insuffisantes pour dépeindre l'angoisse de cette malheureuse fille. Son cœur noble et pur ne pouvait que détester le crime et la trahison. Pourtant, elle était dévouée à son père et elle était torturée par la pensée du péril qu'il courait, si sa tentative criminelle venait à être connue.

— Je m'assurerai de la vérité, — se dit-elle. — Quoi qu'il arrive, je veux savoir la nature du liquide qu'il a mêlé à la potion du malade. Il se peut que ce soit quelque chose d'inoffensif, après tout. Oh ! quel bonheur ! Quel heureux soulagement pour les tortures insupportables qu'endure mon esprit !... Et pourtant, je n'ose l'espérer... Je ne puis oublier le visage de mon père lorsqu'il me regardait aujourd'hui ; il était si sombre, si livide, si semblable à celui d'un assassin !

Pendant que Julia s'abandonnait à son chagrin, le banquier se promenait dans la salle à manger, agité par de terribles craintes, des craintes qu'il n'avait pas encore connues jusque-là. La conduite de sa fille l'avait affecté plus douloureusement que tout ce qui lui était arrivé depuis longtemps.

— Aurait-elle des soupçons ?... Bah ! c'est impossible ! Les soupçons peuvent naître ailleurs, mais non pas là ; ils ne peuvent germer dans son esprit. Elle est innocente et confiante comme un enfant.

Il repassait les événements de la dernière nuit et il ne pouvait trouver ni une faute, ni une inconséquence dans son œuvre horrible. Tout avait été trop bien calculé, tout s'était accompli trop heureusement et à une heure où Julia devait être dans sa chambre et profondément endormie.

Elle ne pouvait rien savoir, c'était impossible.

— Je comprends tout, — se dit le banquier. — Elle a conçu de l'amour pour ce Lionel et il lui a révélé son véritable nom, il lui a conté l'histoire de mes torts envers sa mère !

Un peu rassuré par cette pensée, Godwin montait et descendait la salle spacieuse, s'attendant à chaque instant à entendre la porte s'ouvrir. Il attendait l'arrivée de la personne qui viendrait lui annoncer la mort de Lionel.

Mais la porte restait close, personne ne venait. Un superbe déjeuner restait intact sur la table où brillaient les porcelaines aux riches couleurs de Worcester, de l'antique vaisselle plate, un appétissant jambon, un pâté à la croûte dorée dont la muraille avait été décorée d'ornements en relief dus à la main habile de quelque Benvenuto de la pâtisserie et qui aurait été un magnifique sujet d'étude pour un peintre de nature morte. Le pauvre, parfois, porte envie au riche ; il n'est que trop naturel que l'indigent se plaigne et murmure contre le luxe qui se prodigue dans la demeure d'un millionnaire et qu'il ait peine à reconnaître la loi d'harmonie qui permet qu'un homme possède une demi-douzaine de maisons de campagne, un rendez-vous de chasse en Écosse et une maison d'habitation dans Park Lane, tandis qu'un autre des enfants des hommes le regarde, le visage hagard, assis par terre, ses maigres coudes appuyés sur ses genoux osseux, quand le travail lui manque. Pourtant s l être le plus pauvre de toute

l'Angleterre avait jeté un coup d'œil dans cette salle splendide, et qu'il eût observé la sombre figure de Rupert Godwin, il se serait redressé dans ses haillons en contemplant la misère d'un méchant entouré de toute la richesse et de toutes les splendeurs d'un prince.

Nul ne venait dire les terribles paroles qui annoncent une mort. Et cependant, l'heure à laquelle Lionel devait prendre sa potion était passée depuis longtemps.

Vingt fois, Godwin avait regardé sa montre. A la fin, il ne put supporter plus longtemps cette incertitude. Il quitta la salle à manger, monta l'escalier, et se dirigea directement vers la chambre de Lionel.

Il s'attendait à voir le visage du mort immobile dans cette chambre plongée dans l'obscurité. Mais les rideaux n'étaient pas fermés, les fenêtres étaient ouvertes, et l'air embaumé du matin soufflait dans la chambre. Lionel était étendu dans son lit, les yeux fixés sur la porte. Il se souleva dans son lit lorsque le banquier entra, et ses yeux brûlants s'arrêtèrent sur Godwin.

— Le meurtrier de mon père !... — s'écria-t-il en désignant celui qui entrait. — Le meurtrier de mon père !... Rupert Godwin !...

Mme Beckson était assise auprès du lit; elle avait pris une tasse de thé très-fort et elle était remise jusqu'à un certain point des effets du puissant narcotique qui lui avait été donné par le banquier, quoiqu'elle souffrît encore de la tête et qu'elle éprouvât un engourdissement qu'elle arrivait difficilement à secouer.

Rien ne saurait rendre l'étonnement du banquier en trouvant sa victime encore vivante, encore pleine de vigueur et capable de dénoncer et de proclamer son crime.

Il regarda les bouteilles qui étaient sur la table, près du lit.

La bouteille qu'il avait préparée était vide.

— Qui a fait prendre au malade sa potion ? — demanda-t-il.

— C'est moi, — répondit Mme Beckson.

— Il l'a prise tranquillement ?

— Oh ! oui, monsieur. Malgré ses divagations et son délire, il prend toujours ses drogues assez tranquillement.

— Alors, elle n'a pas été répandue ?

— Il n'y a pas eu une goutte de perdue, monsieur.

Le banquier regarda attentivement la gouvernante ; il était évident qu'elle disait la vérité.

Aucun soupçon n'était encore entré dans son esprit ; de ce côté, du moins, il était tranquille.

Mais comment alors se faisait-il que l'effet du poison ait manqué ? Ce n'était pas un poison de nature à être inefficace. Rupert avait bien mûri son plan, et il n'était pas homme à commettre une erreur dans une affaire comme celle-ci.

Il sortit. Il n'osait pas rester plus longtemps dans cette chambre pour s'entendre dénoncer comme meurtrier.

Pour le moment, cette dénonciation n'était considérée que comme le produit d'un cerveau en délire. Qu'arriverait-il si les personnes chargées de le veiller venaient à y croire, à faire des recherches, des investigations ? C'était un noir labyrinthe d'horreur. Godwin se sentait comme pris dans les mailles d'un filet qui l'entouraient lentement, mais sûrement, dans une fatale toile d'araignée à laquelle il ne pourrait pas échapper bien longtemps.

— Il ne faut pas que je fasse transporter cet homme quelque part, — s'écria-t-il lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre. — Le poison a échoué, il faut avoir recours à d'autres moyens moins mortels, moins dangereux, mais plus sûrs. Je crois connaître un plan qui aura pour effet de fermer la bouche de Lionel, aussi sûrement que s'il dormait du sommeil de la mort.

CHAPITRE XII.

JULIA EST FIXÉE SUR LA NATURE DU POISON.

Le docteur vint à midi pour voir son malade. En quittant sa chambre, il rencontra Julia qui l'attendait devant la porte de son appartement.

Elle fit signe au médecin d'entrer dans son joli salon. Un petit chevalet portatif était installé sur une table, avec une boîte de couleurs ouverte, une palette, et un paquet de brosses, comme si Julia eût été en train de peindre.

Au milieu des couleurs et des brosses, il y avait une petite fiole remplie d'un liquide incolore, mais ne portant aucune étiquette.

— Bonjour, monsieur Granger, — dit Julia; — comment va votre malade?

Elle était tout à fait calme, bien qu'encore très-pâle, et elle fit sa question d'un ton tranquille qui ne trahissait aucune émotion, sauf l'intérêt naturel qu'on doit à un malade.

Le médecin haussa les épaules.

— Je ne saurais dire qu'il y ait beaucoup de changement, — dit-il, — soit en bien, soit en mal. C'est un cas bien particulier, mademoiselle Godwin, un cas où l'esprit semble plus affecté que le corps. J'allais en parler avec votre père, et lui proposer d'appeler un nouveau secours médical. Je dois avouer que le cas est quelque peu au-dessus de mes connaissances. L'esprit est étrangement affecté... Il semble qu'une idée fixe se soit enracinée dans le cerveau.

— Et cette idée est...

— Une très-horrible idée, mademoiselle, quelque chose comme un meurtre, une trahison, et malheureusement mon malade s'est mis dans la tête de mêler le nom de votre père à

toutes ses paroles insensées. Il n'y a aucun compte à tenir de ces fantaisies du délire. Adieu, mademoiselle.

— Attendez, monsieur Granger, — s'écria Julia. — J'ai besoin de votre avis sur quelque chose.

— Et je serai trop heureux de vous le donner.

— C'est sur un sujet bien peu important. Lorsque j'ai été à Londres, il y a quelques semaines, on m'a recommandé une eau pour mêler à mes couleurs. C'est une mixture qui a pour objet de donner du brillant aux teintes, je crois. Mais le marchand qui me la recommandait m'a dit de prendre les plus grands soins en en faisant usage, attendu qu'il entrait du poison dans sa composition. Je suis assez sotte pour avoir peur de me servir de cette eau après cette recommandation, et vous me feriez plaisir en me disant si elle contient réellement du poison.

Julia remit la fiole dans les mains du médecin; il enleva le bouchon et sentit le liquide.

— Si c'est du poison! — s'écria-t-il. — Je crois bien que c'est du poison! Mais, ma chère demoiselle, sachez que votre eau contient une quantité considérable d'acide prussique. Sur ma parole, on a grand tort de vendre de pareilles choses, lors même que cela donnerait le plus bel éclat aux couleurs, ce que j'ai peine à croire.

Le visage de Julia pâlit, ses lèvres elles-mêmes se décolorèrent.

— Il y a là-dedans de l'acide prussique?... — dit-elle.

— Très-positivement, ma chère demoiselle. Mais il n'y a pas lieu de vous effrayer à ce point. Du moment que ce liquide n'approchera pas vos lèvres, il n'y a pas de danger possible.

— Et s'il arrivait à quelqu'un de boire cette drogue?

— Eh bien! ma chère demoiselle, ce quelqu'un ne vivrait pas assez longtemps pour boire autre chose. Mais je puis l'emporter et l'analyser chez moi, si cela vous est agréable.

— Oh! non, — s'écria Julia en lui reprenant vivement la fiole; — c'est inutile, complétement inutile.

— Néanmoins, je vous conseillerais de jeter cette drogue.

Julia s'approcha d'une fenêtre et versa le contenu de la fiole sur la terre d'une caisse de fleurs qui ornait son balcon.

— Vous êtes satisfait maintenant? — dit-elle avec un sourire.

Dieu sait combien il lui était difficile d'affecter ces manières insouciantes et de prendre une physionomie souriante.

— Tout à fait satisfait, — dit le médecin. — Adieu.

Il quitta la chambre en refermant la porte derrière lui. Au même moment, Julia tomba à genoux, les mains élevées au-dessus de sa tête; ses beaux yeux se remplirent de larmes, et elle les leva vers le ciel.

— O Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi dans ma misère! — s'écria-t-elle, — car maintenant je sais tout. Mon père est un maudit et un meurtrier! Je comprends tout maintenant. Ces divagations sur un meurtre, une trahison... ces farouches accusations, qui intriguent ceux qui veillent auprès du malade... Je comprends tout maintenant... Elles cachent quelque effroyable histoire, et c'est pour fermer la bouche de son accusateur que mon père voulait commettre un meurtre.

CHAPITRE XIII.

ESTHER COURT AU-DEVANT DE SA DESTINÉE.

La prophétie d'Esther, relativement au temps, fut pleinement réalisée. Le soleil brillait dans toute sa splendeur le matin du jour où elle avait résolu de monter *Sabot-du-Diable* pour la première fois.

Malgré la douleur et la crainte que lui inspirait sa témérité, l'adorateur dévoué d'Esther se présenta dans son merveilleux

salon lorsque les aiguilles de la pendule en porcelaine de Sèvres marquèrent l'heure indiquée.

Le duc était pâle et paraissait inquiet. Il ne pouvait oublier les avertissements de lord Wallace, au sujet du terrible cheval. Mais la Juive était presque aussi radieuse que le brillant soleil qui brillait à travers les vitres de la petite serre qui attenait à son salon. Elle marchait à travers la chambre avec animation en chantant une ballade suisse, et en fouettant la longue queue de son amazone avec une cravache dont le pommeau était enrichi de pierreries.

Elle était superbe dans son costume de cheval; son vêtement admirablement coupé dessinait nettement ses formes gracieuses. Un petit chapeau de velours, orné d'une plume de paon d'un vert pourpre étincelant, surmontait sa tête royale. Ses cheveux d'un noir de jais étaient réunis en nattes épaisses derrière cette tête merveilleuse et retenus par un petit peigne d'or. Sa coiffure eût pu parfaitement être de meilleur goût, mais certainement rien ne pouvait lui aller mieux, et ce que recherchait avant tout l'intelligente Mlle Vanberg, c'était ce qui lui allait bien.

— Esther! — s'écria le duc de Harlingford, — vous êtes positivement adorable!

— Je suis toujours adorable, — répondit la Juive gaiement, — quand je suis de bonne humeur, ce qui peut-être ne m'arrive pas bien souvent. Mais aujourd'hui, je suis en bonne disposition pour m'amuser. Je veux un superbe déjeuner à *Star and Garter*, Harlingford. Oh! comme il me tarde de faire un temps de galop sur la pelouse du parc de Richmond! Il y a déjà dix minutes que *Sabot-du-Diable* est sellé; regardez-le, — s'écria Esther en montrant la fenêtre qui était ouverte.

Le jeune duc regarda dehors et en bas; dans la rue, il vit le pur-sang alezan, tenu par un groom, qui semblait avoir de la peine à le faire rester tranquille.

Certes, c'était un superbe animal, mais certainement aussi,

c'était un animal que peu de femmes se seraient souciées de monter.

— Son air vous plaît-il? — demanda la Juive.

— Pas du tout, — répondit le duc gravement.

Puis, après un moment de silence, il dit d'un ton sérieux :

— Esther, j'ai quelques droits à votre amour. Vous savez avec quelle adoration je vous ai aimée; vous savez que, pour vous, je suis tout prêt à rompre toutes relations avec ma famille, à me rire des préjugés du monde dans lequel je vis, pour faire de vous ma femme. Vous le savez, Esther! je ne me glorifie pas de mon amour, je ne me fais aucun mérite de mon dévouement, car je suis si faible, lorsqu'il s'agit de vous, que je ne puis m'empêcher de vous aimer, en dépit de ma raison. Je n'ai jamais refusé de satisfaire une seule de vos fantaisies. Pour la première fois, je vous demande une faveur; ne montez pas ce cheval.

Il y avait dans le ton du duc quelque chose de sérieux et de tendre qui amollit presque le cœur obstiné d'Esther, mais sa fierté prit aussitôt le dessus, et, partant d'un éclat de rire insouciant :

— Mon cher duc, — s'écria-t-elle, — je dois avoir dans les veines du sang de guerrier, car j'ai horreur de toute crainte, quelle qu'elle soit; j'ai résolu de prouver la folie des avertissements de lord Bothwell Wallace. Allons, venez, *Sabot-du-Diable* s'impatiente.

— C'est bien, Esther, — répondit le jeune duc avec tristesse. — Vous m'avez refusé la première et la dernière faveur que j'aurai implorée de vous.

La Juive se retourna pour le regarder avec un sourire moqueur.

— Vous êtes fâché contre moi, Harlingford? — dit-elle.

— Non, Esther; je ne suis qu'affligé.

Il n'y eut pas un mot de plus de dit sur ce sujet, et la Juive et son cavalier montèrent à cheval. Ils suivirent Piccadilly,

passèrent devant Hyde Park et prirent la route de Knitsbridge. *Sabot-du-Diable* semblait tranquille et traitable sous la main de sa nouvelle maîtresse, et, après avoir observé l'animal pendant quelque temps, le duc commença à reprendre courage. Peut-être, après tout, Bothwell Wallace s'était-il trompé sur le compte de ce cheval.

Esther était de la meilleure humeur, et, dans cet état d'esprit, la Juive était merveilleuse de fascination. Son amant oubliait toutes ses frayeurs, tout entier au charme que lui faisait éprouver le vif enjouement de sa compagne.

Ils parcoururent gaiement la route de Richmond. Pendant tout le trajet, *Sabot-du-Diable* s'était admirablement comporté, et Esther exprimait bien haut l'estime qu'elle faisait de lui.

Arrivés à l'hôtel de *Star and Garter*, ils descendirent de leurs chevaux, qui furent confiés aux soins du groom d'Esther. Un garçon, d'une politesse obséquieuse, conduisit le jeune duc et sa compagne dans un cabinet particulier ayant vue sur le jardin. Le duc ordonna le meilleur déjeuner que cette célèbre hôtellerie pouvait offrir, et choisit sur la carte remise par le garçon les vins les plus estimés.

— Je vous en prie, que le déjeuner soit servi vivement, — s'écria Esther en retirant son chapeau et en se débarrassant de ses gants et de sa cravache. — Je suis impatiente de faire un temps de course sur la pelouse du parc, Harlingford. Je pense que maintenant vous êtes réconcilié avec *Sabot-du-Diable?*

— Oui, ma chérie. Je commence à croire que Wallace a exagéré ses vices. Mais je ne serai jamais tranquille tant que vous persisterez à vouloir le monter. Mais lorsque vous aurez soutenu votre réputation d'écuyère par un ou deux temps de galop, peut-être consentirez-vous à envoyer ce terrible animal dans le comté de Leicester.

Le déjeuner fut promptement servi. Le duc d'Harlingford était bien connu à *Star and Garter*, et naturellement

les ordres d'un duc, qui est en même temps possesseur d'une grande fortune, sont toujours promptement exécutés.

Le cuisinier avait fait de son mieux; le champagne frappé était délicieux, et la Juive but plusieurs verres de ce breuvage étincelant.

— Je bois à la santé de mon bon cheval, — dit-elle gaiement en élevant son verre au-dessus de sa tête.

Jamais le duc ne l'avait vue si séduisante. Il était fasciné par elle, bien plus enivré par l'éclat de ses yeux noirs que par le vin qu'il avait pu boire.

Il était près de quatre heures lorsque Esther se leva de table, et arrangea coquettement son petit chapeau devant la grande glace de la cheminée. Il était quatre heures, et l'après-midi était splendide. Le coteau de Richmond avait revêtu son aspect le plus gai au moment où le duc et sa compagne remontaient à cheval devant le perron. Les équipages se croisaient dans tous les sens sur la terrasse, et dans le lointain un orchestre exécutait une valse allemande, dont les accords plaintifs se mêlaient aux rires joyeux de jeunes enfants dansant sous les ormes.

— Je ne me suis jamais sentie dans de meilleures dispositions, — s'écria Esther en se mettant légèrement en selle. — Venez, Vincent; allons faire un temps de galop dans le parc.

Au moment où elle relevait son amazone pour poser son petit pied dans la main de son groom pour monter à cheval, le duc aperçut pour la première fois un petit éperon d'acier brillant au talon de ses bottines. Pendant qu'elle s'installait sur sa selle, il tourna vers elle un visage inquiet.

— Grand Dieu ! Esther, — s'écria-t-il, — vous n'êtes sans doute pas assez insensée pour avoir l'intention de faire usage de l'éperon avec un pareil cheval?

— Et pourquoi pas, poltron que vous êtes? — demanda la Juive avec un grand éclat de rire.

— Parce que, s'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'a dit Vallace, ce cheval a un mauvais caractère, et la piquûre de l'éperon peut le rendre fou. Par grâce, Esther, soyez prudente.

— Bah! — s'écria l'indomptable fille en levant les épaules avec mépris, — on dirait que je suis une écolière qui n'a pris encore qu'une demi-douzaine de leçons. Vous oubliez que j'ai suivi les chasses dans le comté de Leicester, et que je suis arrivée à la mort en même temps que les plus habiles à courir à travers champs. Allons, Vincent, hurrah pour le cheval qui peut m'emporter avec la rapidité de l'éclair à travers les montagnes et les vallées!

Elle avait élevé son bras au-dessus de sa tête et elle agitait sa petite cravache d'un air triomphant.

Ils étaient alors dans le centre du parc, sur une vaste pelouse couverte d'un épais gazon et entourée au loin par une ceinture de bois; les oiseaux chantaient gaiement au-dessus de leur tête, au milieu d'un ciel inondé de soleil.

Sabot-du-Diable portait la tête haute, ses narines se dilataient à la vue du large espace qui s'ouvrait devant lui. Il avait pris un galop cadencé, lorsque Esther, charmée par l'anxiété qu'elle inspirait à son cavalier, se mit à crier la vue comme sur le terrain de chasse et enfonça son éperon dans la peau délicate de l'animal. L'effet produit fut magique. Un instant après, l'opinion de lord Bothwell Wallace sur ce cheval était pleinement confirmée.

Sabot-du-Diable était parti comme le vent à travers la plaine; ses sabots déracinaient des touffes de gazon derrière lui. Dans le premier moment, Esther se mit à rire, charmée par l'ardeur de son cheval; elle se retournait en souriant du côté du duc, et agitait sa cravache au-dessus de sa tête comme pour l'inviter à la suivre.

Mais tout à coup l'audacieuse femme commença à comprendre les conséquences de sa folie et de son entêtement

Le danger se dressait devant elle, un danger dont elle ne pouvait pas calculer l'étendue.

Le terrain descendait brusquement, et au bout de cette descente se trouvait une barrière de huit pieds de hauteur qui séparait la plaine des terres environnantes.

De l'autre côté de cette barrière le terrain remontait brusquement et le sol était dur, rocailleux, et difficile à gravir.

C'était vers ce danger, jusque-là caché, que *Sabot-du-Diable* se dirigeait avec la vitesse d'un cheval de course.

En vain la Juive essayait-elle de retenir les rênes; l'animal avait le mors aux dents, et il le tenait comme dans une tenaille de fer.

Esther était devenue mortellement pâle, mais jusqu'au dernier moment elle brava le danger. Elle était excellente écuyère et elle avait l'assiette aussi solide que si elle n'eût fait qu'un avec son cheval.

Mais le danger était alors imminent. *Sabot-du-Diable* marchait droit sur la barrière, il la franchit de ses deux pieds de devant, mais les pieds de derrière touchèrent le sommet, et il s'abattit sur le terrain pierreux qui se trouvait au delà de l'obstacle.

Le duc poussait son cheval de toutes ses forces pour rattraper la Juive, mais il n'arriva que juste à temps pour être témoin de cette terrible chute. Le groom venait derrière lui. Les deux hommes étaient blêmes, et la terreur leur coupait la respiration. Ils comprenaient toute l'étendue du danger qui n'avait été découvert que trop tard.

Ils descendirent à peu de distance de la barrière, ils y attachèrent leurs chevaux, et franchirent la palissade. Ce ne fut que l'affaire d'un moment; mais cet instant d'incertitude était une éternité pour le duc d'Harlingford.

En réunissant leurs efforts, les deux hommes parvinrent à éloigner le cheval du corps meurtri de l'infortunée qui le montait : l'animal avait l'épaule brisée.

— Emmenez-le! — s'écria le duc d'une voix rauque, — ôtez de mes yeux cette bête maudite, faites-lui sauter la cervelle : elle a tué la seule femme que j'aie jamais aimée!

— Que Dieu veuille que le mal ne soit pas aussi grand, Votre Grâce, gardons meilleur espoir! — dit le groom en s'éloignant avec le cheval qu'il tenait par la bride.

Le duc s'agenouilla sur la terre à côté de la Juive. Esther était étendue sur le côté, le visage tourné vers le ciel; sa beauté n'avait pas reçu une atteinte, pas une écorchure ne venait souiller sa belle peau blanche comme la neige. Son visage pâle et tranquille, avec ses paupières abaissées et garnies de longs cils, paraissait aussi calme que le visage d'une statue de marbre.

Ses paupières se soulevèrent alors très-lentement, et ses beaux yeux noirs dirigèrent sur le duc un regard étrange et chargé de langueur.

— Esther!...—s'écria-t-il dans un élan de ravissement farouche,—vous n'êtes pas morte... Oh! merci, mon Dieu!... merci, mon Dieu!...

Et il cacha son mâle visage dans ses mains et éclata en sanglots. La révolution qui s'était opérée dans ses sentiments était encore plus difficile à supporter que l'angoisse qui l'avait précédée.

— Mais, grosse et bonne bête que vous êtes, qui a dit que j'étais morte? Je n'ai jamais vu un homme pareil pour s'effrayer d'une misère comme d'une chute. Cet animal m'a jetée à bas, je suppose... Bien, bien, Vincent, vous et votre ami vous aviez raison, après tout, j'en conviens, et j'ai été justement punie de mon obstination. Je sais à peine où je suis maintenant. Je me suis évanouie, je suppose.

— Oui, ma chérie, il n'y a qu'un moment vous étiez sans connaissance. Oh! Esther, ces moments d'angoisse m'ont semblé avoir la durée d'un siècle. Je vous croyais morte.

—Morte!... mais je ne suis pas même blessée; je ne me sens qu'une espèce d'engourdissement, juste comme si la sensibilité s'était retirée de tous mes membres.

— Ma chérie, où faut-il que je vous porte! L'habitation la plus rapprochée est à plus d'un mille d'ici, mais je suis prêt à vous emporter dans mes bras, si vous voulez venir.

— Si je veux venir... certainement que je le veux. Je serai certainement en état de marcher lorsque l'engourdissement que j'éprouve aura cessé; mais peut-être vaut-il mieux que vous me portiez.

Le duc enleva son léger fardeau dans ses bras. Malheureusement ce corps délicat était aussi inerte que celui d'une morte; il était sans ressort, sans élasticité, c'était un cadavre que le duc portait.

Il appela le groom qui laissa les chevaux attachés à la barrière et s'empressa de revenir mettre ses services à la disposition de sa maîtresse.

Esther Vanberg était une maîtresse généreuse et ses serviteurs lui étaient attachés malgré la violence de son caractère. Le duc confia son précieux fardeau au domestique pendant qu'il montait à cheval; puis le groom plaça sa maîtresse dans les bras du duc qui la posa doucement sur la selle devant lui et partit en maintenant son cheval au pas.

— Nous ne tarderons pas à rencontrer une voiture, ma chérie, — dit-il, — et nous vous trouverons un moyen de transport plus commode.

La Juive était très-pâle, ses grands yeux noirs restaient fixés sur le visage du duc avec un regard inquiet et inquisiteur. Ils paraissaient démesurément grands ses yeux, et leur éclat habituel s'était évanoui.

— Est-ce que vous pensez que je suis grièvement blessée, Vincent?—demanda-t-elle très-sérieusement. —Je ne souffre pas, mais cet engourdissement de mes membres est bien étrange... Il semble qu'au-dessous des épaules la vie

s'est entièrement retirée de moi... Si elle ne devait jamais revenir?...

Le duc la regardait avec un visage blémissant sous l'empire d'une nouvelle terreur. La révolution opérée dans ses sentiments en reconnaissant qu'elle vivait encore avait été si grande, qu'il en était venu à croire que tout danger sérieux était passé. Mais maintenant son sang se glaçait de nouveau dans ses veines.

— Je me rappelle qu'un jour un homme avait été jeté à bas de son cheval lors d'une chasse dans le comté de Leicester, — dit la Juive en observant avec inquiétude le visage du duc pendant qu'elle parlait. — Au premier abord il ne paraissait pas blessé, mais il était comme moi, il ne pouvait pas faire un mouvement, et quand on le rapporta chez lui, le chirurgien découvrit qu'il avait les reins brisés. Il mourut avant la nuit. Oh! Vincent, est-ce que vous pensez que je vais mourir?

— Mourir!... — s'écria le duc. — Quoi, ma chérie, quand je vous tiens dans mes bras, lorsque vos yeux sont attachés sur les miens? Mais, Esther, c'est de la folie; tout le fier esprit de la vaillante fille que j'adore a donc disparu en un instant?

— Oui, Vincent, le fier esprit est parti, et il ne reviendra pas. Oh! mon bien-aimé, j'ai bien peur que ce n'ait été un méchant esprit et qu'il m'ait entraîné dans plus d'une mauvaise action. J'espère que je ne vais pas mourir, Vincent, — dit-elle très-lentement; et elle ajouta d'un ton solennel : — car je ne pense pas que je sois préparée à la mort.

— Vous ne mourrez pas! — s'écria le duc avec une énergie sauvage. — Comment pouvez-vous parler de mourir, Esther, lorsque vous savez que je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour vous sauver? Tous les grands chirurgiens de Londres seront appelés; la science peut accomplir des merveilles, et elle vous sauvera. Je sacrifierais jusqu'au dernier denier de ma fortune, mais je vous le dis, vous serez

sauvée ! N'ayez aucune crainte, ma chérie, vous connaîtrez la puissance d'un amour dévoué.

Avec son bras droit il la serrait contre sa poitrine, pendant que la main gauche tenait les rênes du cheval.

En ce moment le roulement d'une voiture se fit entendre sur la route; le duc regarda autour de lui et aperçut un simple brougham à un cheval qui s'avançait rapidement.

— Une voiture de médecin, je le parierais !... — s'écria le jeune homme. — C'est un bienfait de la Providence. Courage, mon Esther chérie; si cette voiture contient en effet un médecin, vous ne tarderez pas à l'entendre rire de vos frayeurs.

Le duc arrêta son cheval et attendit l'arrivée de la voiture. Il fit un signe au cocher lorsqu'il approcha, et cet homme s'arrêta. Vincent s'avança vers la portière.

La glace était baissée et un homme âgé, avec des cheveux gris et une physionomie agréable, mit la tête à la portière.

— Il est arrivé quelque chose ? — dit-il en dirigeant ses yeux vifs et observateurs sur le pâle visage d'Esther et sur le corps languissant que le duc soutenait appuyé contre sa poitrine.

— Oui, un accident est arrivé à cette dame, et je guettais une voiture pour la transporter. Êtes-vous médecin, monsieur ?

— Oui, monsieur.

— Que le ciel en soit loué! Voulez-vous m'aider à placer cette dame dans votre voiture et à la faire conduire à *Star and Garter*.

— Très-certainement.

Le docteur était un petit homme très-vif. Il disposa les coussins dans l'intérieur du brougham, puis il sauta vivement à bas de la voiture, et prit Esther dans ses bras.

— Y a-t-il quelque fracture ? — demanda-t-il, aussi gaiement que si quelques os de plus ou de moins étaient de peu

d'importance, du moment qu'il était là pour remettre tout en ordre.

— Non, grâce au ciel! — répondit le duc; — Mlle Vanberg ne se plaint que d'un engourdissement dans les membres inférieurs, pas autre chose; elle ne souffre pas.

La physionomie du médecin changea tout à coup; l'expression de gaieté qui y était empreinte fit place à un air grave et sérieux.

Esther avait observé attentivement le visage du médecin.

En voyant le changement qui s'opérait dans l'expression de sa physionomie, un petit cri de terreur s'échappa de ses lèvres.

- Je le savais bien, — dit-elle; — je vais mourir. — Et puis, d'une voix basse et triste elle murmura : — Et si peu préparée à la mort! Oh! mon Dieu... si peu préparée!...

Le docteur recouvra à l'instant sa présence d'esprit professionnelle.

— Ma chère enfant, — dit-il, — il ne faut pas vous laisser aller à de folles alarmes comme vous le faites. Jusqu'à présent je ne sais pas s'il y a du danger.

— Vous cherchez à me tromper, docteur, — s'écria Esther d'un ton ferme. —Votre visage me dit que dès à présent vous prévoyez le danger.

Le médecin vit bien que les yeux inquiets d'Esther avaient lu dans sa pensée.

— Je n'aime pas ce symptôme de l'engourdissement, voilà tout. Il se peut que cela soit sans conséquence. La chute a-t-elle été bien mauvaise? Ne parlez pas, ma chère enfant; votre ami me donnera tous les détails dont j'ai besoin.

Le docteur s'était posé sur un petit strapontin où il tournait le dos au cheval. Esther était étendue devant lui. Le duc se tenait sur son cheval, à côté de la portière, pendant que la voiture se dirigeait au pas vers les grilles du parc, — ces

grilles qu'Esther avait franchies si joyeusement deux heures auparavant.

Le duc d'Harlingford raconta l'accident dans tous ses détails; le médecin écoutait attentivement le doigt posé sur le pouls d'Esther et les yeux fixés sur son visage. Il cherchait à dissimuler son inquiétude, mais la vivacité joyeuse qui lui était habituelle avait disparu. Il était très-grave, très-attentif, comme un homme qui sent que le danger est proche.

— Devons-nous nous rendre à l'hôtel? — demanda le duc.

— Vous ne pouvez choisir un meilleur endroit. Vous pourrez faire prévenir par le télégraphe quelque parente... une mère, peut-être?

— Elle n'a pas de mère, elle est orpheline.

— Votre sœur, je suppose?

— Non, — reprit le duc en dirigeant sur Esther un regard empreint d'une inexprimable affection. — Elle est ma fiancée.

Esther lui rendit son regard, et ses grands yeux se remplirent de larmes. Oh! comme il était noble, ce cœur qu'elle avait si souvent broyé sous ses pieds dans son orgueil et sa folie! Quel amour dévoué! Quelle affection désintéressée elle avait repoussée avec la hautaine insouciance de son caractère intraitable! Mais maintenant son cœur semblait s'amollir et se fondre tout à coup.

— Oh! mon Dieu! — se dit-elle, — je crois que jusqu'à ce jour je n'étais qu'un démon, et il me semble que je suis tout à coup transformée en femme et accessible aux sentiments de mon sexe; je puis pleurer comme une femme. Mais ce changement arrive trop tard... trop tard... trop tard...

CHAPITRE XIV.

LES OMBRES DE LA MORT.

Le médecin était curieux de connaître le nom et la position de sa malade, ainsi que le nom et la position de son com-

pagnon. Le duc n'avait pas un domestique avec lui, mais d'après l'apparence du cheval qu'il montait et la manière insouciante avec laquelle il parlait de descendre à *Star and Garter*, M. Granby, le médecin, conclut qu'il devait être dans une assez bonne position de fortune.

Mais il n'avait aucune idée du rang auquel il appartenait jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant l'hôtellerie et où un essaim de garçons s'empressa autour du jeune homme aux manières élégantes auquel ils donnaient le titre de Votre Grâce.

La malheureuse jeune femme fut transportée dans un grand salon au premier étage. Elle fut déposée sur le sofa, et le docteur se retourna vers le duc.

— Je dois vous prier de nous laisser, — dit-il. — J'ai besoin de l'assistance d'une femme d'un âge mûr qui ait l'habitude de soigner les malades. Je crois pouvoir affirmer que vous trouverez dans la maison une personne remplissant ces conditions.

Le garçon qui les avait accompagnés répondit qu'il existait en effet une personne habituée à donner ses soins aux dames, et qui était prête à se mettre aux ordres du docteur Granby.

— Très-bien, — dit le médecin. — Alors vous serez assez bon pour me l'envoyer immédiatement. En attendant, Votre Grâce voudra bien m'aider à rouler ce sofa dans la chambre voisine ?

Cette chambre était une chambre à coucher, élégamment meublée comme l'était le salon, et dont la vue donnait sur le jardin de l'hôtel. Au delà de ce jardin se déroulait le plus beau paysage que puisse présenter l'Angleterre. En ce moment les eaux de la rivière qui serpentaient en faisant mille détours, étaient éclairées par les reflets dorés du soleil, et les montagnes et les bois qui les couronnaient étaient empourprés par ses rayons qui commençaient à baisser à l'horizon.

Esther regarda autour d'elle avec effroi.

— Pourquoi m'amenez-vous ici? — s'écria-t-elle. — Est-ce que je serai obligée de coucher à Richmond? Sûrement, je serai assez bien pour être reconduite chez moi?

— Pas ce soir, ma chère enfant; il se fait tard et vous avez besoin de repos, — répondit le médecin.

La Juive le regarda avec inquiétude, mais n'ajouta pas un mot.

Le duc avait été banni de la chambre. Pâle, agité par l'horrible torture de l'incertitude, il marchait à grands pas dans le salon pendant que le médecin était seul avec la malade dans la chambre à coucher.

Une femme d'apparence respectable se présenta alors, conduite par le garçon; c'était la première femme de chambre d'hôtel, elle avait rempli les mêmes fonctions dans plusieurs familles, et elle était très-étendue comme garde-malade.

Dans les cas de besoin réel, on oublie généralement le sens du mot peine, cette femme venait de tout cœur pour se dévouer à la jeune dame qui était tombée de cheval.

Son nom était Marthe Gibbs. C'était une femme de bonne mine, paraissant très-propre, et âgée d'environ quarante ans.

Le docteur ouvrit la porte, et Mme Gibbs entra dans la chambre à coucher, puis la porte se referma, et le duc reprit sa promenade à travers le salon.

Comme le temps lui semblait long! Et pourtant, pendant cette longue période, que son inquiétude lui faisait paraître éternelle, il ne s'approcha pas une seule fois de la fenêtre pour reposer ses yeux sur la vue splendide qu'elle lui offrait.

Ses yeux ne se détachaient pas du tapis, et il arpentait la chambre, les oreilles tendues pour saisir les moindres bruits de voix qui pouvaient s'échapper de la chambre voisine, le cœur partagé entre l'espérance et le désespoir.

Mais jamais il n'eut recours à la prière. Hélas! il y avait si longtemps que le jeune homme avait levé les yeux au ciel pour implorer son créateur, que maintenant, qu'il aurait eu si

grand besoin de prier, les mots ne lui venaient pas. La prière semblait une dérision sur ses lèvres. Sa vie frivole et dissipée, ses relations avec des hommes qui tournaient en ridicule jusqu'au mot de religion, toutes ses fautes et toutes ses folies se dressaient devant lui dans cette heure terrible de l'angoisse, et il se sentait indigne de demander au ciel d'avoir compassion de lui dans son chagrin. Que l'aspect de la mort est doublement effrayant pour l'homme qui n'a pas de religion! Qui ne se rappelle cet affreux tableau de Dubois mourant? Il combat contre la mort jusqu'au dernier moment, puis il envoie en toute hâte requérir qu'on lui apporte le viatique avec le *cérémonial spécial réservé aux cardinaux*.

Enfin cette attente douloureuse arriva à son terme; la porte s'ouvrit, et le médecin parut.

Un regard avide jeté sur le visage du docteur suffit pour lui apprendre qu'il n'avait que de tristes nouvelles à lui donner. Vincent s'élança vers lui et lui saisit la main.

— Le cas est plus grave que je ne pensais? — s'écria-t-il. — Je puis le voir sur votre visage. Mlle Vanberg est sérieusement blessée?

— Oui, très-sérieusement.

— Elle sera estropiée pour toute sa vie?

Le médecin secoua tristement la tête.

— Oh! ciel! — s'écria le duc, — c'est donc encore pis que cela? Elle restera paralysée, impotente peut-être? Qu'importe! dans son affliction, elle verra quelle est la puissance d'un amour qui est aussi pur qu'il est profond! Oh! docteur! par pitié! parlez et parlez nettement. Dites-moi la vérité tout entière.

Le duc releva la tête et regarda sérieusement le médecin au visage.

— Je comprends, — dit-il, — vous me dites de reporter mes espérances dans le ciel, parce qu'il n'y en a plus sur cette terre! Elle est...

Il ne put finir sa phrase, il s'arrêta, lutta contre les sanglots qui lui brisaient la poitrine, et d'une voix étouffée, il murmura :

— Je vais la perdre !

— Sur cette terre; mais espérez que vous vous retrouverez au ciel.

Le duc frissonna en entendant ces paroles solennelles. Hélas ! il savait trop bien que la vie qu'avait menée la Juive ne l'avait pas rendue digne d'entrer dans une sphère plus pure en quittant cette terre. Fière et insouciante, elle avait vécu comme une païenne, sans fréquenter la synagogue avec ceux de sa religion, sans s'agenouiller dans le temple des chrétiens; et maintenant que les ombres de la mort l'enveloppaient, Vincent de Mortemar, duc d'Harlingford, malgré son rang et sa richesse, se sentait complétement impuissant à sauver une douleur à la femme qu'il aimait.

— Oh! mon Dieu! — s'écria-t-il, — c'est un coup trop cruel!... Et pourtant ce n'est que la juste punition d'une vie inutile. Elle paraissait si peu blessée.

— Ah! mon cher monsieur, — répondit le docteur gravement, — ce sont justement ces symptômes qui vous donnaient de l'espoir qui me remplissaient de crainte! L'absence de douleur, l'engourdissement des membres inférieurs, je savais trop ce que cela annonçait. La pauvre jeune femme a la colonne vertébrale brisée.

— Et nulle science ne peut la sauver?

— Non; si cela peut vous donner quelque satisfaction, qu'il en soit appelé à de plus hautes capacités médicales, je puis à l'instant convoquer par le télégraphe les deux plus habiles chirurgiens de Londres.

— Pour l'amour du ciel, faites-le! Mais avant de partir, donnez-moi un mot de consolation... Vous avez prononcé son arrêt... Mais son accomplissement n'est pas si proche... Sans doute, elle vivra encore quelque temps?

Le médecin secoua de nouveau la tête avec la même expression de tristesse.

— Je désire vous dire la vérité, — dit-il, — car je sais qu'en pareil cas, la vérité est ce qu'il y a de plus sage et de meilleur. Les heures de Mlle Vanberg sont comptées. Si elle a quelques parents qu'elle désire voir, vous ferez bien de les prévenir par le télégraphe.

— Non, — répondit le duc tristement; — ma pauvre amie est seule au monde. Elle avait beaucoup d'admirateurs, mais pas un ami, excepté moi, un ami faible et dangereux, car je cédais à tous ses caprices, en dépit des meilleures raisons, et j'ai souffert qu'elle montât ce cheval qui a été la cause de sa mort. Elle n'a pas d'amis, docteur, mais il y a une faveur que vous pouvez m'accorder.

— Votre Grâce n'a qu'à ordonner, je suis tout à son service.

— Lorsque vous aurez été au télégraphe pour mander vos deux confrères, je vous serai sincèrement reconnaissant si vous voulez vous rendre auprès d'un ecclésiastique, et le prier de venir à l'instant voir ma pauvre Esther. Vous demeurez dans le voisinage, et sans doute vous êtes en relation intime avec quelque membre de l'Eglise.

— Oui, — répondit le docteur, — je connais un ecclésiastique dans cette ville, et c'est un des êtres les meilleurs qui aient jamais vécu sur cette terre. Je me rendrai auprès de lui aussitôt après avoir expédié le télégramme et je le ramènerai ici avec moi.

— Je vous en serai on ne peut plus reconnaissant. En attendant, je puis la voir, je suppose?... — dit le duc en tournant ses yeux tristes et suppliants vers la chambre à coucher.

— Oui, vous pouvez la voir. Elle a sa pleine connaissance, et elle est très-calme, malgré la connaissance qu'elle a de son sort.

Le duc courba la tête. Il ne pouvait parler, mais il pressa la

main du docteur avec reconnaissance et entra silencieusement dans la chambre de la malade.

Esther était tout à fait immobile; ses grands yeux se fixèrent sur la porte au moment où le duc entra. Jamais Vincent de Mortemar n'avait vu autant de tendresse dans ses regards. Les ombres de la mort, qui l'enveloppaient de si près, semblaient avoir exercé une influence singulière sur les aspérités de son caractère, qui s'était adouci.

Elle lui montra du geste une chaise auprès de son lit. Le duc s'assit et prit la main qu'elle lui tendait.

Cette femme fière était complétement domptée. Elle pouvait voir les signes d'une inexprimable douleur sur le visage pâle de celui qui l'aimait, et elle sentait combien elle était indigne du dévouement sans limites qu'il lui avait voué.

— Cher Vincent, — murmura-t-elle doucement, — il ne faut pas vous affliger pour moi. Vous avez toute votre vie devant vous. Pour votre bonheur, il vaut beaucoup mieux que je meure. J'ai été une créature fière et capricieuse, et je n'aurais jamais fait une bonne épouse. Croyez-moi, cher, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Je sais que d'abord vous aurez du chagrin, mais petit à petit il s'apaisera, et vous ne vous rappellerez plus de moi que comme une pâle ombre du passé. Alors, j'espère, vous épouserez une femme de votre condition, une femme digne de votre amour.

— Ma chérie, mon cher amour, je donnerais mon duché, jusqu'à la dernière acre des terres d'Harlingford, je donnerais mon âme si je pouvais vous sauver !

— Je connais la noblesse de votre cœur, Vincent; mais je sais maintenant que ma mort est appelée à avoir une heureuse influence sur votre bonheur. Et maintenant, cher, j'ai commis plus d'une action coupable dans ma vie; je veux m'en repentir avant de mourir, en réparer quelques-unes, si je le puis. J'ai fait un tort cruel à une innocente fille, poussée par envie et par la haine que m'inspiraient sa beauté et ses succès

au théâtre. Vous me mépriserez quand vous saurez combien j'ai été lâche et cruelle..... mais je dois vous dire tout, Vincent, quelque dur que ce soit.

En aussi peu de mots que possible, Esther relata les détails du perfide complot tramé contre Violette. Le duc l'écouta avec un visage sérieux. Il était cruellement affligé par le récit de la faute d'Esther.

— J'ai été bien bien coupable, n'est-ce pas, Vincent, — demanda-t-elle lorsqu'elle eut terminé son récit, — et vous allez me haïr pour ma méchanceté?

— Non, Esther, mais je hais l'homme qui vous a poussée à cette mauvaise action. Ce misérable Rupert Godwin, qui, de sang-froid et dans quelque intérêt personnel, s'est servi de la folle jalousie d'une femme pour en faire l'instrument de sa perfidie.

— Rupert Godwin! — s'écria la Juive; — le nom de M. Godwin est Rupert?

— Oui.

— C'est étrange!... bien étrange!...

— Pourquoi, ma chérie?

— Je ne sais, mais ce nom n'est pas commun et il se rattache à l'histoire de mon enfance. Oh! Vincent, je n'ai plus que quelques heures à vivre, mais avant de mourir j'éprouve le besoin de vous conter l'histoire de ma jeunesse. Je crois qu'elle vous fera comprendre pourquoi j'ai été fière et extravagante, insouciante des sentiments des autres, ne cherchant que mon plaisir, ingrate et sans cœur enfin. Si je vis assez longtemps pour cela, Vincent, je vous dirai l'histoire de ma vie

CHAPITRE XV.

UNE FATALE LEÇON.

Pendant qu'Esther gisait calme et tranquille, sa main reposant dans celle du duc, la porte s'ouvrit doucement, et le chirurgien apparut sur le seuil de la chambre.

Il n'était pas seul. Derrière lui venait le visiteur, toujours bien accueilli au lit de mort, le ministre de l'Évangile. Un cœur fier peut braver les douces lois du ciel lorsque la vie est dans toute sa force, lorsque la tombe est loin ; mais tôt ou tard l'heure sombre arrive, et le seul consolateur sur cette terre est le bienvenu.

— Mon ami, M. Champneys, vient rendre visite à notre malade, — dit doucement le docteur. — Ne ferions-nous pas bien, vous et moi, de les laisser seuls. La garde s'assurera que Mlle Vanberg ne manque de rien. Elle sait tout ce qui est nécessaire.

Le duc quitta sa place à côté du lit et suivit le médecin avec soumission.

Tous deux entrèrent dans le salon et s'assirent en silence. On avait apporté de la lumière et les rideaux étaient tirés. Une table servie avec tout le luxe et l'élégance que commandait le rang du duc était placée au milieu de la pièce. Mais le jeune homme ne prit qu'un verre d'eau. Ses lèvres étaient desséchées par la fièvre et le verre tremblait dans sa main.

— Il n'y a donc plus d'espoir? — demanda le duc d'une voix brisée.

— Aucun, ici-bas. J'ai appelé par le télégraphe les deux plus habiles chirurgiens du pays. Mais, je n'ai agi que par déférence pour votre affectueuse inquiétude. J'ai le regret de vous dire que le mal ne laisse aucun espoir. La vie de Mlle Vanberg n'est plus maintenant qu'une question de quel-

ques heures de plus ou de moins. Avant que les rayons du soleil ne reviennent éclairer cette fenêtre tout sera fini.

Il ne fut pas dit un mot de plus. Les deux hommes restèrent silencieux. Vincent de Mortemar cacha son visage dans ses mains ; mais cette fois il ne put pleurer. Il était occupé à prier pour l'âme de la femme qu'il aimait et qui était prête à s'envoler.

Ils restèrent ainsi pendant plus d'une heure. Puis la porte de la chambre se rouvrit et l'ecclésiastique en sortit.

— Je l'ai laissée l'esprit en repos, — dit-il. — Grâces en soient rendues à la miséricorde céleste, qui ne fait jamais défaut à ceux qui l'invoquent dans l'humilité de leur esprit. Mais je reviendrai dans quelques heures : ma présence peut encore lui apporter un appui consolateur. Jusque-là, je vous souhaite le bonsoir. N'hésitez pas à m'envoyer chercher s'il survient quelque changement inespéré ou si le malade exprime le désir de me voir.

M. Champneys salua les deux hommes et quitta le salon.

La garde-malade parut alors sur le seuil de la chambre à coucher.

— Mlle Vanberg désire parler à Sa Grâce, — dit-elle en s'adressant au duc.

Vincent de Mortemar s'empressa d'obéir à cette invitation, et il reprit sa place à côté de la mourante.

Esther montra la porte ; la garde salua et se retira.

Le court espace de temps qu'avait duré l'absence du duc avait suffi pour apporter un changement visible dans l'état de la femme qu'il aimait.

Oui, l'ombre mortelle avait fait un pas de plus. Ses petites mains étaient plus faibles, ses grands yeux noirs et sérieux étaient éclairés par une clarté toute spirituelle. C'était le rayonnement d'une âme prête à rompre ses liens terrestres.

— Vincent, — dit la Juive, — j'éprouve le besoin de vous conter l'histoire de ma vie. Oh ! non... non... — s'écria-t-elle en

réponse à un mouvement du duc, — cela ne me fera pas de mal de parler. Je souffrirais plus s'il me fallait garder le silence. L'unique excuse de ma vie est dans l'histoire de mon enfance. Il faut que je vous la dise avant de mourir.

— Parlez alors, ma chérie, chacune de vos paroles est précieuse pour moi.

— Laissez-moi commencer par le commencement. La première chose que je me rappelle, c'est que j'habitais une grande ville... J'ai découvert depuis que c'était Paris... Je me souviens d'un bel appartement dont le mobilier splendide était celui d'un palais... les fenêtres ouvraient sur un jardin au milieu duquel s'élevait un jet d'eau qui retombait dans un bassin de marbre délicatement sculpté... Je me rappelle la vie heureuse et oisive que je menais dans cette belle maison, dont le jardin petit, mais beau, était séparé de la grande cité par un mur élevé, ombragé par de vieux noyers... Je me rappelle un visage... un beau visage de femme, plus brun que le mien et sur lequel le soleil des pays méridionaux avait répandu une teinte olivâtre... Je me rappelle que ce visage de femme étrangère me souriait, et que celle à laquelle il appartenait était ma mère... C'était ma mère... C'est bercée dans ses bras que je m'endormais le soir au bruit de ses chansons... Oh! Vincent, en pensant à elle je crois entendre sa voix et le temps passé revient... Je redeviens enfant... Ma mère n'était pas heureuse... Je n'étais encore qu'un tout jeune enfant lorsque je découvris ce secret... Elle n'était pas heureuse... Quelquefois elle restait assise, pâle, silencieuse, pendant des heures entières, ses mains reposant inertes sur ses genoux... Quelquefois elle inondait mon visage de larmes passionnées pendant qu'elle me tenait dans ses bras... Les enfants sont prompts à s'apercevoir des chagrins... Je vis que ma mère était malheureuse, et, tout enfant que j'étais, je l'observais attentivement... Peu d'amis venaient nous visiter dans notre splendide demeure, et ce luxe, joint à la solitude, avait quelque

chose de triste et d'effrayant... De temps en temps, à de longs intervalles, un inconnu venait... Il était fier et il avait le teint brun comme ma mère; mais son visage n'avait pas cette riche teinte dorée que produit le soleil des pays mérdoiinaux... On me disait d'appeler cet inconnu papa... Parfois il me prenait sur ses genoux et me caressait, et quand il était avec nous, ma mère sortait de son calme effrayant... Elle ne se laissait plus aller à ses élans de chagrin auxquels elle était sujette... Quand il était avec nous, ma mère semblait gaie et heureuse... Elle s'asseyait à ses pieds sur une pile de coussins, le regardait avec ses grands yeux noirs qui s'éclairaient d'un feu jaune comme un rayon de soleil; elle lui souriait, elle lui parlait, heureuse et vive comme un oiseau!... Ah! comme je la trouvais belle alors dans ses riches toilettes, et avec ses mains et ses bras étincelants de pierreries... Mais à mesure que j'avançais en âge, les visites de mon père devenaient plus rares, et le chagrin de ma mère devenait plus profond de jour en jour... Tout à coup, un changement soudain s'opéra dans notre vie... Mon père revint souvent, mais non pas seul... Il amenait avec lui un jeune Anglais, un fat à tête creuse et au cœur de glace, ainsi que maintenant je puis le juger... Même alors, tout enfant que je fusse, je comprenais la pauvre nature de cet homme et je le détestais instinctivement... Mais ma mère ne s'inquiétait guère de l'hôte qu'elle recevait; lorsqu'elle était sous l'empire de la joie que lui causait la présence de l'homme qu'elle aimait, elle accueillait l'ami de mon père avec ses plus charmants sourires, avec ses plus douces paroles... Les jours, les semaines se succédaient, et mon père revenait toujours, mais toujours accompagné de son ami... Il avait acheté une voiture à ma mère, et ils allaient aux fêtes, aux courses, mais l'Anglais les accompagnait partout... Cet état de choses pouvait bien avoir duré trois mois, lorsqu'il prit fin... Ah! Vincent, cette fin fut terrible... C'était la vieillo histoire; l'amour passionné et dévoué d'un côté, et

de l'autre l'égoïsme et la cruauté ! L'Anglais, dont j'ai oublié le nom, vint un jour annoncer que la maison qui était notre seul asile, avait changé de propriétaire; il en était le nouveau maître, mais ma mère pouvait encore en rester la maitresse. Il apportait avec lui ses lettres de créance, sous forme d'une lettre de mon père. Cette lettre est encore maintenant dans mes papiers de famille, et je l'ai lue et relue jusqu'à ce que chaque mot se soit pour ainsi dire incrusté dans mon cerveau... Cette horrible lettre a eu une grande influence sur ma vie, car elle m'a appris à croire que tous les hommes sont faux et cruels. J'acceptais leurs flatteries, je leur permettais d'apporter leurs riches présents à mes pieds, mais jamais je ne me fiais à eux ; et c'est seulement maintenant, lorsque le monde s'éloigne et va disparaître à mes yeux, que je commence à comprendre qu'il pouvait exister un homme réellement bon sur cette terre. Dois-je vous dire le contenu de cette lettre, Vincent ? Elle était très-courte, car celui qui l'avait écrite n'avait pas l'habitude de faire beaucoup de cérémonies. L'homme que ma mère aimait avait assez d'elle et de son adoration. Il l'avait vendue à son riche ami. C'était là le résumé de cette lettre. Maison, chevaux, voitures, il avait tout perdu à une table de jeu, et son dernier enjeu avait été la femme qu'il avait juré d'aimer et de chérir jusqu'à la mort. Une heure après la réception de cette lettre, ma mère et moi nous quittions la luxueuse maison dans laquelle j'étais née. Elle m'emmena à Londres... et Londres paraît réellement une ville bien triste en quittant les gais et beaux boulevards de Paris. Pendant longtemps, nous errâmes dans les rues sombres et boueuses du plus sale des quartiers sur le côté de la Tamise où se trouve Surrey, et nous étions épuisées de fatigue, lorsque nous primes enfin possession de notre nouvelle demeure. Vous dirai-je, Vincent, ce que c'était que cette nouvelle demeure, qui fut notre premier abri sur votre terre natale ? C'était un

grenier si pauvrement meublé, qu'un balayeur de rues, dans une position tolérable, n'en aurait pas voulu pour habitation après son travail de la journée. La pluie qui fouettait les fenêtres passait à travers les vitres brisées et tombait jusque sur nous. Le froid de la nuit y pénétrait à travers des centaines de lézardes et de crevasses dont les murailles étaient couvertes. « C'est le seul logement que nos moyens nous permettent de prendre, » dit ma mère avec amertume pendant que je me tenais debout au milieu de la chambre, regardant tristement autour de moi et sans pouvoir me rendre compte du changement survenu dans notre position. « Toi et moi nous n'avons pas droit à prétendre à une plus convenable habitation, car nous sommes des parias sans famille, de misérables créatures sans un sou vaillant et ne sachant où chercher leur pain de chaque jour. » Ah ! Vincent, je n'ose pas m'appesantir sur cet horrible temps, car l'ombre de la mort s'épaissit autour de moi, et, quoique je n'éprouve aucune douleur, le fatal engourdissement me gagne le cœur et je sens que la fin approche. Ma mère sortit le lendemain matin et me laissa seule dans cette horrible maison. Elle ne revint que tard dans la soirée, et elle me dit qu'elle avait obtenu du travail, suffisamment du moins pour que nous ne mourions pas de faim ! Après cela, elle sortit tous les soirs et passa quelquefois dehors la moitié de la journée. Elle ne rentrait jamais à la maison qu'après minuit, et, aussitôt que je fus en état de comprendre quelque chose, je sus qu'elle était figurante dans un des petits théâtres de Surrey. Immédiatement nous primes un autre logement qui, bien que fort modeste et pauvrement meublé, était un palais en comparaison du misérable grenier qui nous avait abritées à notre arrivée. Tant que ma mère vécut, jamais je ne mis les pieds au théâtre. Elle m'aimait avec la même affection passionnée que j'avais pour elle, et elle ne pouvait pas supporter l'idée de me voir exposée aux dangers et aux tentations d'une vie dans laquelle elle en

avait vu tant succomber et se laisser entraîner à une carrière d'extravagance et de vice. Sa vie était très-rude, et d'autres remarquaient les changements qui s'opéraient en elle et que j'étais trop inexpérimentée pour apercevoir. Les étrangers voyaient que cette vie trop rude pour elle la tuait. Un jour, elle revint à la maison après les répétitions du matin ; les couleurs maladives qui couvraient ses joues étaient plus foncées, et ses yeux avaient un éclat plus vif que de coutume. C'était mon anniversaire de naissance ; elle m'avait dit le matin que j'avais atteint ma quinzième année. Elle prit mes mains et me conduisit vers la fenêtre. « Tourne ton visage du côté de la lumière, Esther, » dit-elle, « que je puisse voir tes yeux pendant que je vais te dire quelque chose, car j'ai besoin de savoir si tu es bien ma fille ! » Je la regardai d'un air étonné, et nous restâmes ainsi toutes deux nous regardant fixement dans les yeux. « Esther, » dit ma mère, « j'ai vu ton père dans les rues de Londres aujourd'hui... je l'ai vu et je lui ai parlé... à lui... l'homme pour lequel j'ai fui l'heureux toit qui abritait mon enfance dans ma chère Séville... pour lequel j'ai brisé le cœur d'un noble père !... mais la vengeance du ciel atteint sûrement des crimes comme le mien... trop sûrement !... et cette vengeance m'a suivie pas à pas depuis la nuit fatale où je me suis laissé persuader, par les faux serments de ton père, de quitter l'abri sacré du toit paternel, en me fiant à l'honneur et à la foi d'un misérable !... Aujourd'hui, pour, la première fois depuis de longues années de misère, j'ai rencontré ton père dans la rue... Par amour pour toi, Esther, pour toi seule, je l'ai suivi et je lui ai parlé ! Il fut très-surpris de me voir et il parut même remarquer avec un sentiment de dégoût combien j'étais changée. Je lus cette pensée sur son visage. Je lui dis que sa fille était maintenant une femme, qu'elle n'avait pas au monde un ami pour rem placer la mère, sur le visage de laquelle la mort avait mis sa fatale empreinte. Je le suppliai d'avoir pitié de sa fille dans

son abandon ; je lui promis d'oublier l'existence malheureuse et déshonorée qu'il m'avait faite, de lui pardonner les mensonges à l'aide desquels il m'avait entraînée loin du toit paternel, la froide perfidie avec laquelle il m'avait jouée et perdue sur une table de jeu. Pour toi, Esther, je me suis humiliée jusque dans la poussière, et cela pour toi seule... Faut-il que je te dise quelle réponse cet homme a faite à mes prières ?... Il m'a dit que je pouvais mourir de faim et aller pourrir dans un coin si cela me plaisait, mais qu'il me défendait de chercher à lui imposer la vue de ma tête de mort! qu'il m'avait donné une chance, et que j'aurais pu disposer de la fortune d'un ami à tête faible qui ne demandait qu'à me faire vivre au milieu de cette splendeur que j'aimais tant... que j'avais préféré repousser au loin cette chance, et que ma misère, quelle qu'elle ait pu être, était le résultat de ma propre folie... qu'il n'était pas responsable de cette folie, et qu'il ne donnerait pas six pence pour me sauver des horreurs de la faim... Voilà ce qu'il m'a dit, Esther ; mais rien ne peut rendre la manière brutale avec laquelle il parlait et la froide cruauté de ses regards. Il n'aurait pas regardé avec autant de mépris la boue qui se trouvait sous ses pieds, qu'il me regardait, moi, dont il avait fait tourner la tête de jeune fille par ses flatteries et qu'il avait enlevée de la maison paternelle... — Vous êtes réellement changée, — me dit-il. — Je puis à peine croire que la créature que je regarde en ce moment a été autrefois la beauté renommée de Séville. — Il m'aurait été impossible de trouver des paroles pour exprimer mon indignation. Des larmes de honte et de désespoir m'étouffaient. Il tourna sur ses talons et me laissa. Et je restai droite comme une statue au milieu de la rue, exposée au vent et à la pluie d'orage qui tombait sur moi, tandis qu'un froid mortel m'envahissait le cœur. » J'éclatai en sanglots et je tombai dans les bras de ma mère. J'essayai de la consoler ; mais il y a des chagrins contre lesquels toutes tentatives de consolation semblent inutiles et

dérisoires, et le chagrin de ma mère était de ceux-là. « Esther, » dit-elle, « je t'ai dit cette histoire pour que tu y trouves un avertissement solennel. Si tu ne comprends pas la morale cruelle qui ressort de ma vie, c'est que tu auras bien peu d'intelligence. Chasse de ton cœur jusqu'au dernier vestige d'une affection humaine. Tu es belle... tu trouveras des adorateurs. Rappelle-toi ma destinée !... Rappelle-toi que leur admiration est le culte faux et trompeur du débauché qui adresse ses hommages à une divinité dont il n'a d'autre désir que de causer la perte... N'estime tes charmes que pour le pouvoir qu'ils te donnent de conquérir l'amour, et cet amour, foule-le sous tes pieds avec mépris... Sois fière, sans pitié, fausse, et intéressée comme les misérables qui prétendront t'adorer ; par ce moyen seulement, tu les retiendras à genoux à tes pieds... Ils se font les esclaves du beau démon qui se rit de leurs adorations, et qui les abuse par de trompeuses espérances, pendant qu'il les ruine par ses incessantes folies et son insatiable avarice ; mais ils se lasseraient de l'amour d'un ange, aussitôt qu'il aurait succombé et cédé à leurs perfides supplications. Prends tout ce qu'ils t'offriront, mais ne donne rien en échange, pas un tressaillement affectueux de ton cœur, pas un seul regard de pur et de véritable amour... Rappelle-toi ma destinée, Esther, et trouve un enseignement dans mon infortune dont tu as été témoin... Venge les angoisses d'une femme qui a sacrifié sa vie à une passion malheureuse et qui mourra le cœur brisé, victime d'un traître. » Voilà ce que me dit ma mère et bien d'autres choses encore, et non pas une fois, mais cent fois avant de s'éteindre lentement sous mes yeux et de me laisser seule au monde. Telles furent, Vincent, les enseignements que je reçus dans ma plus tendre jeunesse, tels étaient les principes qui m'avaient été soigneusement inculqués lorsque je me trouvai seule et désolée, ayant à soutenir ma lutte avec le monde qui s'ouvrait devant moi. Je n'avais pas encore seize ans lorsque ma mère mourut. Je

me regardai dans un miroir, mais ma vie avait été tellement renfermée, que sans les paroles de ma mère je n'aurais pas su que j'étais belle. Dans les premiers temps, je fus écrasée par mon malheur, je restai pendant plusieurs jours dans ma chambre solitaire, livrée sans défense à tout mon désespoir. Un jour, le propriétaire du théâtre dans lequel ma mère avait été employée me fit une visite et m'offrit de m'engager aux conditions misérables que ma mère avait acceptées pour la rémunération de ses services. J'acceptai ses offres, qui seules pouvaient me fournir les moyens de ne pas mourir de faim. J'entrai dans sa troupe, et l'année suivante, le directeur du Cirque m'offrit un engagement pour son théâtre, où je suis toujours restée depuis. C'est là que je vous ai vu pour la première fois, Vincent, et que vous m'avez voué cette affection dévouée que j'ai si peu fait pour mériter. Mais je pense que vous comprendrez maintenant pourquoi mon cœur semblait froid et aussi dur que le marbre. Ma mère m'avait appris à croire que mon père était le type de tout le reste du genre humain. Elle avait cru et elle m'avait appris à penser que la sincérité, l'honneur, la loyauté, une affection pure et désintéressée ne pouvaient pas exister dans le cœur d'un homme. Je n'avais que trop bien profité de cet enseignement, et vous savez ce qu'il avait fait de moi, une créature sans cœur, sans pitié, âpre au plaisir, à quelque prix que ce soit, pour les autres.... extravagante, capricieuse, cupide, n'estimant mes admirateurs que pour les richesses qu'ils me prodiguaient, fière, insolente, froide, et ingrate. Vous conquérir comme époux, porter la couronne de duchesse, et m'ouvrir le grand monde en bravant tous ceux qui voudraient s'opposer à ma marche : telle était mon ambition. Mais en dépit du but auquel je tendais, j'étais incapable de maîtriser l'emportement de mon caractère, habituée que j'étais depuis longtemps à ne pas rencontrer de résistance. Je ne pouvais retenir ma langue insolente, dont l'audace sans frein me faisait

grandir dans ma propre estime. Il n'y avait qu'un amour dévoué et un cœur pur comme le vôtre pour enfanter une indulgence comme celle que vous m'avez toujours montrée... Oh! pardonnez-moi, Vincent, pardonnez-moi ma froide in gratitude... Je vois les choses sous un nouveau jour, main tenant que les ombres de la mort s'épaississent autour de moi et je puis comprendre combien vous avez été noble, combien vous avez été bon pour moi. Vous auriez pris la Juive sans nom dans vos bras. Vous auriez donné le titre d'épouse à l'insouciante aventurière qui prodiguait votre fortune et qui se riait de votre amour. Pardonnez-moi, Vincent... Rappelez-vous les enseignements donnés à ma jeunesse.... les malheurs de ma pauvre mère... Rappelez-vous tout cela et pardonnez-moi.

— Je vous pardonne, Esther, et de tout mon cœur, — répondit le duc d'une voix brisée. — Si vous pouviez vivre, ma chère âme, si le ciel voulait vous épargner, les tristes leçons du passé s'oublieraient au milieu des joies de l'avenir, et vous pourriez apprendre que l'amour d'un homme peut être aussi sincère, aussi pur, aussi désintéressé, et aussi dévoué que l'affection de la femme qui unit son sort au sien.

— Vincent, — dit-elle, — quand je serai morte, vous irez dans ma maison faire l'examen de mes papiers. Si parmi eux vous trouvez quelque indice qui puisse vous servir à découvrir mon père, allez le trouver, s'il vit encore, et racontez-lui la mort de sa victime, ainsi que celle de sa fille qu'il a refusé de secourir et d'arracher aux dernières extrémités de la misère...

Il ne fut pas ajouté un mot sur ce sujet. La Juive donna à Vincent de Mortemar quelques instructions relativement aux papiers qui devaient faire l'objet de son examen.

— Et maintenant, — dit-elle, — mon sincère et unique ami, j'ai une dernière faveur à vous demander. Mes bijoux,

mes tableaux, l'élégant mobilier de ma maison, ma voiture et mes chevaux valent une somme considérable. Je désirerais que tout fût vendu le plus avantageusement possible, à l'exception de ce que vous voudrez conserver pour l'amour de moi, et que le prix en soit remis à Mlle Watson, la jeune fille envers laquelle j'ai eu de si grands torts par ma coupable jalousie. Vous ferez cela, n'est-ce pas, Vincent? C'est la seule réparation que je puisse faire pour tout le mal que j'ai causé. Je me fie à vous, cher et fidèle ami; que Mlle Watson ignore toujours le nom de celle qui lui lègue cet argent, car elle refuserait de le recevoir. Que cet acte de justice soit aussi peu connu que le crime dont il est une bien pauvre réparation. Me le promettez-vous, Vincent?

Le jeune homme en fit la promesse solennelle et les yeux noirs de la Juive étaient plus calmes lorsqu'elle reposa sur l'oreiller sa tête qui ne devait plus se relever.

La nuit était avancée et les médecins de Londres arrivèrent. Le duc quitta la chambre et les hommes de la science entrèrent.

Il reprit de nouveau sa marche inquiète dans le salon et malgré ce que lui avait dit le médecin de Richmond, son cœur était agité par un léger tressaillement d'espoir.

Cette espérance devait bientôt céder la place au calme repos du désespoir.

Après un quart d'heure d'inquiétude, la porte de la chambre s'ouvrit et les médecins sortirent graves et silencieux. Le duc lut sur leur visage l'arrêt de mort de la femme qu'il aimait.

— Il n'y a plus d'espoir? — demanda le duc en s'adressant à M. Granby, le chirurgien de Richmond.

— Aucun, — répondit-il d'un ton solennel.

Vincent de Mortemar tomba accablé sur le siége le plus proche. Cette fois sa douleur ne se manifesta par aucun éclat passionné. Cette fois il était calme et muet, mais il com-

prit que le rêve brillant, que la plus chère illusion de sa jeunesse allait disparaître pour toujours.

Peut-être un jour le beau visage d'Esther Vanberg lui sourira-t-il comme ces images incertaines et vaporeuses enfantées dans un rêve, mais ce temps sera long à venir, et cette nuit-là il semblait au duc d'Harlingford que toute la joie et tout le bonheur de sa vie avaient disparu pour toujours.

CHAPITRE XVI.

LE BANQUIER TROUVE UN NOUVEAU MOYEN DE FERMER LA BOUCHE A SON ACCUSATEUR.

Après la découverte de la nature du poison mortel que Godwin avait essayé d'administrer au malade sans défense, une sombre stupeur semblait s'être emparée de l'esprit de Julia.

L'horreur que lui inspiraient ses pensées était trop terrible pour qu'elle pût y résister. Sa raison était prête à s'égarer; son cœur, qui jusque-là avait tressailli d'amour pour ce père coupable, se brisait à la connaissance du crime hideux qu'il avait voulu commettre.

— Un assassinat secret... un empoisonnement nocturne! — pensait la pauvre fille en songeant aux événements sombres et terribles de ces derniers jours. — Si son crime avait été d'une autre nature, s'il avait cédé à un moment d'emportement, s'il s'était laissé aller à un acte subit de rage irréfléchie, je pourrais avoir pitié de lui, je pourrais lui pardonner. Mais comment avoir pitié d'un criminel qui cache ses perfidies sous un sourire?

Elle allait et venait dans sa chambre, la figure cachée dans ses mains, affolée par les horribles pensées qui assiégeaient et troublaient son esprit.

— Et toute ma vie, toute ma vie, il me faudra cacher ce hideux secret au plus profond de mon cœur. Tous les jours, il me faudra voir mon père sourire à des gens qui, si je la leur révélais, ne verraient dans l'histoire de cette horrible nuit que les rêves d'un esprit en délire. Je comprends maintenant pourquoi mon frère ne pouvait jamais se trouver heureux dans cette maison... pourquoi il y avait toujours un abîme entre lui et mon père... un abime de méfiance qui allait presque jusqu'à la haine. L'instinct de mon frère lui révélait la fatale vérité sur laquelle mon amour m'aveuglait. Il voyait que mon père était indigne de l'affection d'un fils, et il s'est éloigné, enfui, d'une maison dont l'atmosphère lui était odieuse. Oh ciel! il savait ce que je ne pouvais comprendre; il savait que c'était l'atmosphère étouffante de la fausseté et de l'hypocrisie.

Pendant toute la journée, Julia resta dans son appartement. Mme Melville se présenta chez elle et la supplia de la recevoir; mais Julia fut inflexible et refusa de voir qui que ce fût.

— J'ai un grand mal de tête, — dit-elle en entr'ouvrant sa porte pour parler à la veuve, — et je désire rester en repos. Mon cerveau a été excité par les inquiétudes de ces derniers jours. Je vous en prie, n'insistez pas pour me voir, madame Melville; je serai beaucoup mieux si vous me laissez complétement seule.

La veuve était réellement alarmée par la conduite de la eune personne confiée à ses soins; elle alla droit au cabinet de Godwin et l'informa de ce qui se passait.

Mais, à sa grande surprise, elle trouva le banquier presque indifférent à la maladie de sa fille. Ce père, habituellement si plein d'adoration, semblait, ce jour-là, comprendre à peine la communication qui lui était faite au sujet de son enfant idolâtrée.

— Elle est malade, dites-vous? — murmura-t-il d'un ton mpatient; — oui, oui, c'est ce qui m'avait semblé également

lorsque je l'ai vue ce matin. Je ne m'en étonne pas. Je crois que son esprit est frappé. Cette fièvre dont souffre M. Wilton est contagieuse, je commence à le craindre. J'emmènerai Julia à Brigthon ce soir même avec moi.

— Je crois que vous agirez sagement. Je vais aller à l'instant m'occuper des préparatifs du voyage. Je suppose que votre intention est que je vous accompagne?

— Non! — s'écria le banquier en se tournant vers Mme Melville presque avec colère. — Je n'ai besoin de personne. Vous me demandiez l'autre jour la permission d'aller rendre visite à des amis à Londres. Je vous donne maintenant cette permission, et je vais vous faire un chèque représentant l'avance d'un semestre d'appointements, si vous le désirez. Ma fille et moi nous irons seuls à Brighton, et cette maison sera fermée et confiée aux soins de Mme Beckson.

— Et M. Wilton? — demanda Mme Melville avec étonnement.

— Il sera pourvu à ce qu'il reçoive tous les soins que sa santé exige, — répondit Godwin d'un air un peu sévère. — Et maintenant, madame Melville, il faut que je vous souhaite le bonjour; je suis fort occupé.

Pendant toute cette conversation, le banquier s'était tenu debout près de la porte de son cabinet. Après ces dernières paroles, il referma la porte, laissant la veuve confondue par l'étrangeté de ses manières.

Son étonnement eût été encore plus grand si elle l'avait vu debout, au milieu de la chambre, les mains réunies élevées au-dessus de sa tête et regardant le plancher d'un œil fixe.

— Le filet se referme autour de moi, — murmura-t-il; — il m'étreint; les mailles s'épaississent; la toile d'araignée devient plus forte et je me trouverai, à la fin, les pieds et les mains liés sans espérance d'échapper. Ma fille me soupçonne; comment a-t-elle pu y être amenée?... Je l'ignore, mais elle me soupçonne. Encore des lèvres à fermer, encore

une créature dont je dois craindre chaque parole. Sans doute elle ne me trahirait pas; non, non, elle ne voudrait pas trahir le père qu'elle a aimé, à moins que ce hideux secret ne lui échappe dans les divagations du délire. Il faut me mettre en garde contre ce danger, aussi bien que contre tous les autres. Oh! quelle vie!... quelle vie!... La main du vengeur est sur moi; elle me pousse; il faut marcher, même en m'enfonçant plus avant dans le crime; mais, comme fin dernière, que vois-je à l'horizon? La sécurité? Non, il n'y a pas de sécurité pour le coupable dont le secret est connu par un autre mortel que lui-même.

Puis, après un moment de vague terreur, Rupert releva la tête en accompagnant ses paroles d'un geste de défi, et s'écria :

— Bah! Je suis lâche et sot aujourd'hui. Pourquoi l'intelligence m'a-t-elle été donnée, si ce n'est pour me faire triompher des hommes qui me sont inférieurs. Le monde est encore pour moi. Les dupes et les niais ont toujours confiance dans le riche banquier. Qui pourrait croire que Rupert Godwin est un assassin, un voleur, un empoisonneur déçu dans son attente? Non, je ne me laisserai pas aller au désespoir, parce que le fils de ma victime a découvert le secret du meurtrier de son père. Je ne désespérerai pas, lors même que c'est ma propre fille qui soupçonne mon crime. Les dés sont contre moi; mais je lutterai bravement contre la mort; je ne négligerai pas une seule chance.

Un domestique ouvrit la porte de la bibliothèque. Aussitôt la physionomie du banquier s'éclaircit. Il était redevenu lui-même, ou plutôt il avait repris la fausse et souriante apparence qu'il présentait au monde.

— Eh bien! — demanda-t-il, — ces deux messieurs sont-ils ici?

— Oui, monsieur, — répondit le domestique en introduisant deux étrangers.

L'un était M. Granger, le médecin de Hertford, l'autre un petit homme replet, dont le visage était pâle, les joues flasques, et les cheveux roux. Il y avait une expression de ruse dans ses yeux d'un brun rougeâtre, et un physionomiste aurait vu les signes d'une nature brutale et cruelle, dans son front bas et fuyant, ses lèvres épaisses, et ses joues grosses et tombantes.

Ce petit homme à visage pâle et à cheveux rouges, portait le costume correct de médecin praticien. Il déployait ce luxe de linge sans tache qu'on est dans l'habitude de considérer comme l'indice extérieur d'une haute respectabilité. Il s'assit en face de Godwin, pendant que le chirurgien de Hertford se tenait debout près de la fenêtre.

L'homme à cheveux rouges se nommait le docteur Wilderson Snaffley, et il était propriétaire d'une maison de fous, à laquelle il avait donné le nom romanesque de l'Ermitage. Il avait publié plusieurs brochures sur l'efficacité de l'emploi d'une indulgence paternelle dans le traitement des fous, et ces brochures étaient bourrées de citations latines.

— Je ne me doutais guère lorsque j'ai lu, il y a quelques semaines, votre annonce dans les journaux, que je serais dans la nécessité d'avoir recours à votre assistance, docteur, — dit Godwin ; — mais j'ai le regret de vous dire que j'ai besoin de vos services. Un jeune homme, un protégé de ma fille, quelque chose comme un artiste, employé par charité à encadrer les dessins de mon fils, a été pris par une fièvre qui lui a fait perdre complétement la raison. M. Granger vous dira qu'il a traité ce jeune homme seulement pour une fièvre, mais que c'est dans l'esprit et dans l'esprit seul, que semble être toute la racine du mal. En conséquence, il est arrivé à cette conclusion que le traitement de la maladie exigeait l'emploi d'un autre système. Il en est venu à cette conclusion que ce malheureux jeune homme est fou.

— Je vous demande pardon, monsieur Godwin, — fit ob-

server le chirurgien. — Mais je vous rappellerai que la première suggestion, relativement à la folie, vient de vous.

— Vient-elle en effet de moi? — demanda Rupert avec une parfaite indifférence. — Eh bien! cela se peut, je n'ai pas un souvenir bien précis sur ce point. La première suggestion directe a pu venir de moi. Vous autres médecins, vous ne procédez que par insinuations. Vous êtes si abominablement prudents.... Indirectement vous m'avez suggéré l'idée d'une affection mentale, car je suis trop accablé d'affaires pour songer bien sérieusement à la maladie de ce malheureux jeune homme.

— Certainement.... certainement.... — dit Snaffley d'un air dogmatique, indice, comme son linge irréprochable, de la haute respectabilité d'un homme solidement posé. — Vos occupations, monsieur, sont sans doute très-multiples.... Nous n'ignorons pas les devoirs attachés à une position comme la vôtre, monsieur Godwin.

— Vous êtes bien bon, — reprit le banquier, — mais tout occupé que je sois, je n'en dois pas moins veiller à ce que ce jeune homme soit bien soigné. Il est clair pour moi qu'il est fou; il ne me semble pas y avoir de doute à conserver quant à la triste réalité du fait. Cette folie a-t-elle une cause héréditaire? c'est ce que je ne sais pas, car le malheureux jeune homme n'est qu'un enfant perdu, sans amis, sans parents, du moins à ma connaissance, et complétement sans ressources. Je ne sais rien de son histoire passée. Tout ce que je sais, c'est que ma fille l'a ramassé presque mourant de faim, dans la boutique d'un marchand d'estampes de Regent Street, où il était venu pour vendre quelques dessins, et que depuis il a été employé dans cette maison.

— Cela fait, sans aucun doute, grand honneur à la nature charitable de Mlle Godwin, — murmura Snaffley.

— Dans des circonstances ordinaires, ce jeune homme devrait être remis aux autorités pour être placé par elles dans

quelque maison de fous destinée aux pauvres. Mais je ne puis souffrir cela. Ma fille a voulu entreprendre une œuvre charitable, venir au secours d'une créature humaine, et l'arracher à la misère et au désespoir. Quoique cela doive me coûter, je dois continuer son œuvre jusqu'à ses dernières limites. Aussi, si ce jeune homme a perdu la raison, comme je le crois, je suis disposé à le confier à vos soins, docteur Snaffley, et à vous offrir la rémunération que vous jugerez convenable et libérale.

Le docteur salua, ses yeux rusés clignèrent de satisfaction à la pensée d'avoir fait une nouvelle recrue pour le paisible et délicieux établissement qu'il appelait l'Ermitage; mais il ferma les paupières en affectant des sentiments désintéressés.

— Je suis prêt à vous servir, monsieur Godwin, — dit-il, — et en vous servant, il est agréable de penser que je sers en même temps la cause de l'humanité. Votre offre de protection pour ce jeune homme sans famille est un acte digne d'un chrétien. Permettez que je le voie. Mon ami, ici présent, M. Granger, est, je suppose, disposé à donner un certificat.

— Oui, — répondit le médecin en secouant tristement la tête. — J'en suis véritablement peiné, mais je crains bien qu'il n'y ait aucun doute sur son état, le jeune homme est fou. Cette illusion enracinée, cette horrible idée au sujet d'un meurtre imaginaire, ne peut prévenir que de la folie. Il a réellement tous les symptômes de l'insanité d'esprit.

Godwin poussa un profond soupir.

— C'est bien triste, — dit-il, — ma fille Julia en sera profondément affectée, car elle avait une très-grande opinion des talents de ce jeune homme. Je compte, messieurs, que vous apporterez le plus grand calme dans vos délibérations et que vous ne déciderez rien à la légère.

Le banquier sonna et ordonna au domestique qui se présenta de conduire les deux médecins à la chambre du malade.

Les deux hommes le quittèrent, l'un sous l'impression favorable que lui faisait ressentir la générosité de son client, et l'autre ravi de la promesse de profit qui lui avait été faite.

Snaffley était un aventurier sans principes, qui était une honte pour la science, qu'il faisait servir à la réussite de ses plans intéressés. C'était un homme qui, toute sa vie, avait spéculé pour s'enrichir sur les mauvais sentiments de ses semblables. L'Ermitage était une sorte de tombe dans laquelle les secrets coupables étaient facilement cachés, et quelques-uns des mystères ensevelis entre ses murs sombres et sinistres étaient véritablement terribles.

Snaffley était l'homme le moins facile à tromper par l'hypocrisie, car il était lui-même un hypocrite consommé.

Il pénétra le masque de générosité sous lequel Godwin essayait de cacher son but réel; et il devina que la bienveillance du banquier pour le jeune homme avait quelque motif sérieux.

— Je comprends, — se dit-il en montant le grand escalier, — je n'ai qu'à me tenir tranquille et je rendrai cette affaire très-profitable. Une chose est parfaitement claire, c'est que M. Godwin veut se débarrasser de son jeune ami.

Snaffley entra dans la chambre du malade, tandis que son confrère attendait dans une pièce voisine.

Lionel était plongé dans un sommeil fatigant, mais l'entrée du docteur l'éveilla et il ouvrit les yeux en jetant sur son visiteur un regard farouche et étonné.

Le propriétaire de l'Ermitage s'assit dans un fauteuil à côté du lit et plaça doucement sa main sur le poignet du malade.

Lionel le regarda, puis se détourna en murmurant des paroles incohérentes. Le docteur se pencha sur lui et écouta avec une profonde attention. Mais l'esprit du jeune homme avait fait un retour sur les scènes de son enfance. Il se figu-

rait encore être étudiant et entourée de joyeux compagnons. Tantôt c'était une lutte en canots; tantôt un banquet; sa faible voix faisait entendre un cri de joie, un hurrah de triomphe.

— Le bleu gagne, — criait-il; — dix contre un pour le bleu.

Le docteur comprit que son esprit était reporté au temps de son séjour à l'Université.

— Ah! ah! — pensa-t-il, — ce jeune homme sans nom, sans famille, sans fortune, a été élevé à l'une des universités. C'est étrange, monsieur Godwin; nous en apprendrons plus long tout à l'heure.

Il se maintint à sa place près du lit, écoutant attentivement les paroles incohérentes qui échappaient à Lionel.

Tout à coup le jeune homme tressaillit sur son oreiller.

— Assassin!... — s'écria-t-il, — mon pauvre père... mon brave... mon noble père assassiné par la main d'un traître... dans les salles basses de l'aile du Nord!

Le visage du docteur était toujours pâle, mais il pâlit encore en entendant ces paroles.

— Les salles basses de l'aile du Nord, — murmura-t-il, — mais il parle de cette maison. Je savais bien qu'il y avait un mystère. Un meurtre! c'est bien grave. Ainsi donc, monsieur Godwin, vous avez besoin de mes services.... et un grand besoin encore.... On n'envoie pas ses amis à l'Ermitage pour rien. Une maison de fous particulière coûte cher, c'est un luxe qui se paye. Mais quand les gens ont des connaissances gênantes, ils ne regardent pas à bien faire les choses.

Le docteur se pencha de nouveau sur le malade et écouta tranquillement. Pendant quelque temps le silence ne fut troublé que par des murmures inarticulés; puis Lionel se remit à parler de l'aile du Nord, de l'escalier, de la salle basse, de l'acte criminel dont ce lieu maudit avait été le théâtre; le tout dans des phrases sans liaison. Mais le docteur avait l'habitude

d'écouter les divagations des fous et il savait comment rapprocher toutes ces phrases ensemble.

— Le sang de mon père!... — s'écria Lionel d'une voix étranglée; — oui, père, j'ai vu ton sang répandu par la main d'un meurtrier!... Mais ta mort sera vengée!... Oui, ton fils traquera ton meurtrier jusque devant ses juges!... Rupert Godwin!... Rupert... Son père...

Telles furent les phrases interrompues que le docteur entendit pendant qu'il était penché sur le corps abattu du malade. Il vit que Lionel avait une fièvre cérébrale et que son esprit était égaré par le souvenir de quelque forfait, dont la découverte avait été la cause déterminante de sa maladie.

Le propriétaire de l'Ermitage était apte à découvrir ce que le chirurgien avait été tout à fait incapable de comprendre; car, pour celui-ci, l'idée d'un crime quelconque commis par Godwin semblait si complétement ridicule, qu'il attribuait les accusations persistantes de Lionel aux divagations de la folie.

Snaffley avait fait sa fortune par les crimes d'autres hommes; et il ne connaissait la nature humaine que sous ses plus vilains côtés. Rusé, faux, intrigant, il savait comment faire tourner les coupables secrets à son profit, sans trahir la connaissance qu'il en avait.

Il redescendit alors pour céder la place à son confrère auprès du lit du malade, et le laisser seul se former une opinion sur son état.

Snaffley trouva Godwin dans son cabinet.

Le banquier, ni par un regard, ni par un geste, ne trahit son impatience ou son inquiétude; et pourtant le docteur s'aperçut qu'il était inquiet et impatient.

— Eh bien, docteur, — dit-il, — ce pauvre jeune homme donne-t-il quelque espoir?

Le docteur haussa les épaules et pinça les lèvres.

— C'est un cas difficile, — dit-il, — un cas très-critique...

Je n'en ai jamais rencontré un semblable... Je ne vois qu'une chance de guérison et elle est bien hasardeuse.

— Quelle est la nature de cette unique chance?

— Je vais vous le dire. Ce jeune homme paraît possédé par une monomanie, une simple illusion. Qu'on la fasse disparaître et le cerveau peut reprendre son équilibre. Notre malade s'est formée une idée sur les salles basses de l'aile du Nord. Vos domestiques lui auront conté quelque horrible légende, je suppose, et il s'est tellement appesanti sur ces détails que son imagination a été complétement troublée par les hideuses fantaisies auxquelles il a abandonné son esprit. Maintenant, voici ce que je pense. Pourquoi n'essayerait-on pas de le guérir en lui prouvant l'absurdité de son illusion? Il s'imagine qu'un meurtre a été commis dans une des salles ou l'un des caveaux de l'aile du Nord. Faites faire une enquête publique dans ces salles et dans ces caveaux. Demandez l'assistance de la justice et qu'elle recherche les traces de ce meurtre imaginaire. S'il y a eu quelque forfait mystérieux commis dans ce lieu, le sombre secret sera mis au jour, ce qui sera pour vous une satisfaction, comme propriétaire de la maison. Sinon... si cette horrible histoire n'est que le résultat d'un cerveau en délire, il y a toute chance que le jeune homme, ayant été témoin de l'enquête publique, reconnaîtra lui-même la folie de ses rêves et qu'alors l'équilibre se rétablira dans son cerveau.

Pendant tout cet exposé, Snaffley avait gardé les yeux fixés sur le visage du banquier. Quand il eut fini de parler, Godwin haussa les épaules d'un air moqueur.

— Mon cher docteur, — dit-il, — je commence à penser que les médecins de fous attrapent un peu de la maladie de leurs patients. Vous imaginez-vous, pour un moment, que la démonstration du peu de fondement des rêves insensés de ce pauvre jeune homme puisse avoir pour effet de les faire s'évanouir et de le rendre à la raison? Quels raison-

nements ont jamais persuadé à celui qui croit aux revenants que ses fantômes n'étaient pas réels? Non, il y croit jusqu'à la fin, et meurt victime des apparitions d'une ombre qui n'existe que dans son cerveau malade.

— Alors vous ne voulez pas essayer de mon plan? Vous ne voulez pas qu'on fasse une enquête sur l'histoire qui tourmente ce jeune homme?

— Elle n'a aucun fondement. Non, docteur. Guérissez votre malade si vous pouvez. Mais si vous voulez le guérir, il faut trouver un meilleur moyen.

— Soit, alors, — dit le propriétaire de l'Ermitage, en continuant à fixer ses regards sur le visage du banquier. — Soit, je suis prêt à certifier l'état d'insanité de ce jeune homme, et je consens à lui donner mes soins et à le garder dans mon établissement, m'engageant à ce qu'il soit bien gardé. Je suis disposé à tout cela, mais j'ai le droit d'attendre une libérale rémunération de ma peine.

— Faites vos conditions.

— Cinq cents livres par an.

— Hum! — murmura le banquier. — Ne sont-ce pas là des conditions extravagantes?

— Non, monsieur Godwin, — répondit Snaffley; — non, pas dans un cas comme celui-ci.

Les deux hommes se regardèrent. Leurs yeux ne se rencontrèrent qu'un instant, mais cet instant suffit pour que Godwin vît que son secret était deviné par le docteur.

— Accepté, — dit le banquier. — J'adhère à vos conditions.

A dix heures du soir, le jour même, Lionel fut enlevé de Wilmingdon et transporté à l'Ermitage, qui était situé dans un endroit écarté, à dix milles de la demeure du banquier. Il fut emporté dans une voiture fermée, étendu sur des coussins. Un narcotique préparé par Snaffley lui avait été administré, et il dormait trop profondément pour susciter aucun embarras à ceux qui le transportaient à sa nouvelle demeure.

CHAPITRE XVII.

DANS UN CERCLE DE FEU.

Godwin ne quitta pas Wilmingdon aussitôt qu'il avait dit à Mme Melville qu'il avait l'intention de le faire, mais il fit en sorte que la veuve effectuât son départ un peu avant l'enlèvement de Lionel, par Snaffley et ses acolytes.

Dans la solitude de son appartement, Julia n'entendit rien de ce qui se passait dans la maison de son père. Elle était étendue sur un lit de repos dans son élégant boudoir, ne dormant pas, mais comme plongée dans un état de stupeur. Il lui semblait qu'elle aurait été heureuse de mourir, si dans le repos de la mort elle avait pu échapper au souvenir du crime de son père.

Mme Melville avait essayé de se faire admettre chez Julia, mais elle avait trouvé la porte fermée. La malheureuse fille avait fait semblant de dormir et n'avait rien répondu aux supplications inquiètes de la veuve pour qu'elle consentît à la recevoir.

Le banquier avait agi très-généreusement avec la dame de compagnie de sa fille; mais en dépit de son hypocrisie consommée, il n'avait pu empêcher la veuve de le soupçonner d'avoir quelque raison cachée pour désirer la voir quitter sa maison aussi subitement.

La veuve pensa qu'il y avait quelque chose qui allait mal; elle supposa que le banquier était tourmenté par quelque embarras commercial, peut-être menacé d'une ruine imminente, et elle se considéra comme fort heureuse de réaliser ainsi une avance de six mois sur son salaire, quand d'autres étaient exposés à tout perdre par suite d'une banqueroute.

Elle quitta donc la maison fort satisfaite, après avoir dit

adieu à Godwin, qui promit de l'avertir aussitôt que sa fille serait installée à Brighton.

A onze heures, tout était tranquille à Wilmingdon, et le banquier allait et venait dans sa spacieuse salle à manger, après avoir renvoyé le domestique qui l'avait servi.

On avait l'habitude de se lever de bonne heure dans la maison ; à dix heures, tous les domestiques, à l'exception de celui qui servait Godwin, s'étaient retirés dans leurs chambres respectives. A onze heures, la maison était tranquille comme un tombeau, et en arpentant sa grande salle à manger, Godwin pouvait réfléchir sur sa position avec un certain calme.

— Il est en sûreté, — murmura-t-il, — et il restera bien gardé, tant que je pourrai payer cet homme, qui a réussi à deviner mon secret et qui veut en profiter. Tant que je pourrai satisfaire à ses exorbitantes exigences, je serai entièrement tranquille de ce côté. Comme tout eût été simplifié, si la potion avait produit son effet, si quelque diablerie n'était pas intervenue pour empêcher qu'elle fût administrée. Rien n'eût été plus naturel que la mort de ce jeune homme, et d'honorables funérailles m'auraient acquis la réputation d'un maître bon et libéral. Dans tous les cas, il est en sûreté. Ce que j'ai à craindre maintenant, ce sont les soupçons de ma fille. Elle sait quelque chose ; mais que sait-elle ? Voilà la question. Seraient-ce ses mains qui se sont interposées si mystérieusement entre le poison et les lèvres de celui auquel il était destiné ? Serait-ce elle qui a fait échouer un plan si bien combiné et exposé mon cou à la potence, puis encore regardera-t-elle comme un devoir de dénoncer le crime de son père ? Toutes ces questions sont horribles ; mais, quoi qu'il arrive, il faut que je sache la vérité. Je verrai cette fille, j'entendrai ce qu'elle a à dire, et je saurai jusqu'à quel point elle ose m'accuser.

Le banquier prit un des anciens candélabres à branches

d'argent de la salle à manger, et monta l'escalier pour se rendre à l'appartement de sa fille.

Il frappa et attendit quelques moments, l'oreille au guet; mais il ne reçut pas de réponse.

Il frappa de nouveau avec le même résultat.

Puis il parla.

— Julia, — dit-il d'une voix basse mais ferme, — c'est moi, c'est ton père; je te prie de me recevoir immédiatement.

Il entendit les pas de sa fille qui s'approchait de la porte; puis une voix basse lui répondit d'un ton mal assuré :

— Je t'en prie, papa, pardonne-moi. Je ne puis te recevoir ce soir. Je souffre d'un horrible mal de tête et réellement je ne puis voir personne.

— Je n'accepte pas cette excuse, Julia; il faut que je te voie immédiatement. Je suis ton père et je t'ordonne de m'ouvrir. Je veux connaître les motifs de ta conduite extraordinaire.

— Père, par pitié! — s'écria la malheureuse fille d'une voix suppliante et brisée par les sanglots.

— Si tu n'ouvres pas ta porte à l'instant, je vais l'enfoncer, — répondit le banquier avec résolution.

Il avait la détermination d'un homme qui sent que le désespoir est proche, que la mort et les dangers s'attachent sur ses pas, et qu'il n'y a qu'un indomptable courage qui puisse le sauver du destin qu'il a mérité.

La clef tourna dans la serrure; le banquier ouvrit la porte et entra dans l'appartement de sa fille.

Il frissonna en se trouvant face à face avec cette jeune fille, dont la merveilleuse beauté avait rayonné sur lui avec l'éclat radieux de la jeunesse et du bonheur. Cette nuit-là, il voyait le visage pâle d'une femme dont le cœur était brisé par les tortures du désespoir. Cette figure pâle était inondée de larmes. Les beaux cheveux noirs de Julia retombaient en masses éparses sur ses épaules; ses mains étaient jointes par un mouvement convulsif; ses lèvres tremblaient et elle dé-

tournait ses yeux de son père qu'autrefois elle aimait si tendrement, mais dont la présence la remplissait maintenant d'une véritable horreur.

— Julia, — dit le banquier, — je veux savoir ce que signifie ta conduite d'aujourd'hui. Pourquoi t'es-tu renfermée en refusant aussi obstinément de laisser personne pénétrer dans ta chambre ?

— J'étais malade.

— En ce cas, il faut voir le docteur. Je vais envoyer un domestique chercher immédiatement M. Granger.

— C'est inutile; mon mal n'est pas de ceux qui peuvent être guéris par M. Granger. C'est une maladie dont le siége est dans l'esprit plus que dans le corps.

— Julia ! — s'écria le banquier sévèrement, — deviens-tu folle?... Il y avait, dans la manière dont tu m'as parlé ce matin, quelque chose qui frisait la folie. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Sa fille garda le silence. Pendant quelques moments, elle resta immobile les mains jointes, les yeux dilatés et attachés sur son père avec une expression déchirante.

— Père, — dit-elle après ce court moment de silence, — j'ai fait un rêve la nuit dernière... un rêve si horrible, que l'impression qui m'en est restée m'a tourmentée toute la journée. Je ne pouvais le chasser; il s'attachait à moi. Il me poursuivra jusqu'au moment où je trouverai l'oubli dans le tombeau; faut-il que je te dise mon rêve ?

— Oui, si, en le racontant, tu peux y trouver du soulagement.

— Rien ne peut me donner de soulagement. Il n'y a plus que malheur pour moi sur cette terre. Mais je veux te dire mon rêve. J'ai rêvé cette nuit que la chambre du malade qui est là-bas était menacée par quelque danger terrible. Je ne savais pas quelle était la nature du péril, mais je savais qu'il était mortel et prochain. Je crois que, guidée par quelque

instinct plus fort que ma raison, j'ai quitté ma chambre au milieu du silence de la nuit, résolue à veiller sur le pauvre malade et à le sauver, si cela était possible, du danger qui le menaçait. J'ai quitté ma chambre en me glissant dans le corridor d'un pas léger. Je suis entré dans la chambre du malade et j'ai trouvé que celle qui devait veiller sur lui dormait à son poste. C'était un premier danger.

— Hum! — murmura le banquier, — c'est un rêve qui n'a rien de bien extraordinaire et qui est même assez naturel. Tu t'es inquiétée un peu plus qu'il n'était nécessaire ou même bienséant, au sujet de ton protégé.

— Ce n'est que le commencement de mon rêve, mon père, — répondit Julia; — tu verras si le reste est ordinaire et naturel. J'étais dans la chambre du malade depuis un moment, lorsque je tressaillis au bruit de pas que je discernais dans le corridor. Le même instinct qui m'avait poussée à venir dans la chambre du malade me poussa alors à me cacher; peut-être n'était-ce que le sentiment de la position embarrassante dans laquelle je me trouvais. Je n'eus pas le temps de la réflexion, et, cédant à l'impulsion du moment, je me cachai derrière les rideaux du lit. De cette cachette, je vis un homme entrer dans la chambre. Je vis la main d'un meurtrier mêler du poison à la potion qui devait être administrée au malade. Je vis le visage de l'assassin. Oui, père, je le vis comme je vois le tien en ce moment. Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi! Quand pourrais-je jamais oublier l'horreur que j'ai ressentie en cet instant.

— Bah! — s'écria Godwin, — des rêves ridicules comme celui-ci ne prennent naissance que dans un esprit troublé. Prends garde de t'y abandonner, Julia. Ce sont les avant-coureurs de la folie. Ta beauté serait bientôt flétrie, dans la chambre matelassée d'une maison de fous. Écoute mon conseil, Julia, et ne t'abandonne pas aux fâcheuses influences de mauvais rêves, sans cela, ce sort pourrait bien être le tien.

— Il vaudrait mieux être réellement folle que de souffrir ce que je souffre, — dit-elle.

Ce conseil ressemblait beaucoup à une menace, mais Julia ne se laissa pas intimider par le regard sévère de son père, ni par son ton menaçant.

— Pourquoi ce rêve te tourmente-t-il, et comment sais-tu que le liquide mêlé à la potion était du poison ?

— Parce que, dans mon rêve, j'ai fait analyser la potion, ou du moins j'ai consulté un médecin sur sa nature, et ce médecin m'a dit que la potion contenait de l'acide prussique.

— Voilà un rêve bien étrange. Allons, Julia, plus un mot sur cette folie. Je t'emmènerai d'ici demain matin pour te conduire à Brighton. Si tu ne te remets pas promptement de ces folles imaginations, j'en conclurai que ta raison est sérieusement attaquée, et je te confierai aux soins d'un médecin habitué à soigner les aliénations mentales.

— Tu ferais cela, père ? — demanda Julia. — Tu me déclarerais folle et tu me confierais aux soins d'un étranger.

— Oui, — répondit le banquier résolûment, — si j'ai des raisons suffisantes pour le faire. Une fois pour toutes, je te dis que je ne souffrirai pas des folies du genre de celles que tu as faites aujourd'hui. Je sais comment je dois agir si je suis assailli par les maladives fantaisies de la folie, et, pour te prouver comme je sais me protéger contre la folie des autres, je vais te dire quelque chose qui s'est passé aujourd'hui... quelque chose qui n'est pas un rêve... Mais d'abord viens avec moi.

Rupert se dirigea vers l'appartement naguère occupé par Lionel.

— Tu le vois, Julia, — dit-il en montrant le lit sur lequel avait reposé le jeune homme, — cette personne qui t'inspire tant d'intérêt que tu en rêves, a disparu ; tu ne la reverras jamais.

— Grand Dieu ! — s'écria Julia, — il est mort !... et toi... toi... tu oses me le dire... à moi !

— Il n'est pas mort, mais il est perdu pour les vivants aussi complétement que s'il était enterré dans la fosse la plus profonde qui ait été creusée pour un homme. Il était comme toi, Julia : il avait des idées insensées; il était tourmenté par quelque idée absurde au sujet d'un meurtre... un forfait qui n'avait d'existence que dans son cerveau malade, mais dont, petit à petit, il avait fait une réalité. Pauvre garçon ! il ne pouvait pas renoncer à son rêve; et la fin de tout cela c'est que deux médecins, ayant qualité pour le faire, ont déclaré qu'il était fou, complétement fou, et, cette nuit même, il reposera dans cette tombe destinée aux vivants qu'on appelle une maison de fous. Et maintenant, Julia, tu peux retourner dans ta chambre; j'espère qu'à l'avenir nous nous entendrons et que tu ne te laisseras plus troubler par des rêves sinistres, qui sont aussi dépourvus de signification qu'ils sont désagréables.

Une seconde fois, les yeux du père et de la fille se rencontrèrent : ceux de la jeune fille avaient une expression de tristesse allant jusqu'au désespoir, ceux de l'homme avaient une fierté pleine de défi : c'était la fière audace d'un démon.

Julia ne prononça plus un mot; elle s'éloigna de son père et quitta la chambre à pas lents et la tête inclinée sur la poitrine. Il lui semblait que la fin du monde était venue. Il lui semblait qu'elle ne pourrait plus endurer la vie, maintenant que son père s'était montré à elle tel qu'il était.

Et l'homme qu'elle aimait, quel était son sort ?

— Mon Dieu ! donnez-moi le pouvoir de réfléchir avec calme ! — murmura-t-elle en se jetant à genoux au milieu de sa chambre ; — faites que je trouve un moyen de veiller sur lui ! Un instinct inspiré, sans aucun doute, par la divine Providence, m'a permis de lui sauver la vie. Que cette même Providence continue à veiller sur lui maintenant, et que je

puisse encore venir à son secours et l'arracher à une existence pire que la mort !

. . . .

Le lendemain matin, de bonne heure, le banquier se rendit chez sa fille, pour lui intimer l'ordre de se préparer à quitter immédiatement Wilmingdon. Il voulait l'emmener à Londres par le train du matin, et, de là, la conduire à Brighton.

Il trouva l'appartement vide ; Julia s'était enfuie de la demeure qui l'avait abritée depuis l'enfance.

Tel fut le dernier coup que Godwin eut à recevoir avant de quitter cette splendide résidence, et ce coup n'était pas le moins terrible.

CHAPITRE XVIII.

L'HISTOIRE DU VIEUX COMMIS.

Pendant que Gilbert était occupé à remettre l'affaire de la disparition d'Harley Westford entre les mains de la police, Clara était restée dans son logis solitaire, rêvant aux causes de tourments qui se multipliaient autour d'elle, et qui semblaient ne pas vouloir lui laisser un rayon de soleil pour illuminer sa sombre et terrible existence.

La mystérieuse disparition de sa fille, de sa bien-aimée Violette, de cette fille idolâtrée était un sujet de réflexion, peut-être plus terrible encore que la triste destinée de son brave et fidèle mari.

Westford pouvait être mort victime d'une trahison, il pouvait avoir succombé sous la main impitoyable d'un assassin, mais le sort de Violette présentait une éventualité pire encore que la mort.

La honte, le déshonneur, la dégradation, voilà les dangers que la mère craignait pour la fille qu'elle adorait. Et elle était tout à fait impuissante. Elle ne savait quel parti prendre.

Comment essayer de venir au secours de sa fille? Les chagrins s'étaient accumulés sur elle avec une étonnante rapidité, et la malheureuse femme succombait sous le poids d'un fardeau qui devenait de jour en jour plus lourd à supporter. La révélation faite par Gilbert avait été le dernier coup, et Clara était assise avec l'air abattu, découragé, nonchalant, et apathique d'une créature qui a perdu jusqu'au sentiment de sa douleur. Qui suis-je? et où suis-je? se demandait-elle. Tous ces événements sont-ils réels, ou n'est-ce qu'un long rêve enfanté par la fièvre?

Il y a une phase dans les douleurs humaines où celui qui les éprouve perd la conscience de la réalité. La victime ne peut comprendre que le châtiment puisse être aussi dur et la coupe d'angoisse aussi amère et aussi profonde. Le cerveau se refuse à admettre la réalité des choses horribles qui l'assiègent. Un temps d'arrêt miséricordieux s'opère dans la fièvre de vie qui brûle celui qui souffre, et il cède à une accablante apathie qui seule peut-être le sauve de la folie.

Pour Clara cette phase d'apathie ne fut pas de longue durée.

Une joie était encore réservée à la pauvre femme, sur laquelle les malheurs s'étaient accumulés avec tant d'acharnement depuis une année, une joie si vive, si profonde, que son cerveau affaibli aurait à peine été capable de supporter le choc soudain d'une semblable joie.

Pendant que Clara était assise sur son lit, la tête appuyée sur l'oreiller et les yeux fixés sur le plafond et regardant sans voir, le bruit des roues d'une voiture retentit en bas dans la rue, et un équipage s'arrêta à la porte de la maison.

La chambre à coucher donnait sur le salon et la porte de communication était ouverte. Clara se précipita vers la fenêtre et regarda dans la rue. Son cœur battait avec violence. Elle était dans cet état de surexcitation où les moindres événements alarment l'esprit.

Une belle voiture fermée, d'une apparence simple, mais

attelée d'une paire de superbes chevaux de sang, était arrêtée devant la maison; un visage radieux apparut à la glace de la voiture, un visage encadré par une belle chevelure dorée. Ce visage parut être semblable à celui d'un ange pour Clara. C'était la figure de sa fille.

Le valet de pied ouvrit la portière et Violette descendit. Elle s'élança dans la maison, et la mère entendit ses pas précipités retentir dans l'escalier.

Un torrent de larmes inonda son visage, et, un instant après, Violette était dans les bras de sa mère.

Clara vit que ce n'était pas une fille déshonorée qui revenait ainsi, radieuse et souriante, cacher son beau visage sur la poitrine de sa mère et qui lui disait, au milieu de ses sanglots :

— Chère mère, je reviens vers toi. J'ai été secourue par une bonne et noble amie, et nous pouvons encore être heureuses ensemble.

Pendant qu'elle parlait, la porte s'était ouverte et une femme âgée était entrée, — une dame au visage pâle et doux qui avait dû être beau et qu'encadraient des bandeaux de cheveux argentés. Cette dame était la marquise douairière de Roxleydale.

— Je vous ai ramenée votre fille, madame Westford, — dit la marquise, — et je sens que je mérite vos remerciements pour le trésor sans prix que je vous rends. Si quelques jours m'ont suffi pour apprendre à l'aimer, quelle tendresse vous devez avoir pour elle, vous qui la connaissez depuis le jour de sa naissance !

Le cœur de la mère nageait dans la joie. Elle ne dit pas un mot du retour de Gilbert, ni de l'horrible mystère qui se rattachait à la perte du capitaine de *la Reine-des-Lys*. Sa fille chérie lui était rendue, et elle rapprenait à sourire malgré les anxiétés qui déchiraient encore son cœur, pour que rien ne vînt troubler la joie qu'elle éprouvait du retour de Violette.

La marquise ne resta pas longtemps avec la mère et la fille.

— Je ne veux pas gêner votre bonheur par ma présence, — dit-elle, — mais j'espère ne pas perdre de vue cette douce enfant, à laquelle la coupable folie de mon fils, à l'instigation d'autres, j'en suis sûre, a causé tant de tourments. Je vais faire quelques visites, et je retournerai ce soir dans le comté d'Essex. Mais chaque fois que je reviendrai à Londres, je me ferai un devoir et un plaisir de venir vous voir. Violette m'a conté une bonne partie de son histoire, et si je trouve le moyen de lui être utile, soit à elle, soit à son frère, par l'influence de mes amis, je n'y apporterai ni retard ni négligence. De son côté, elle m'a promis de ne pas reprendre l'existence périlleuse du théâtre, et, avec ses qualités et ses talents, aidée par de chaleureuses recommandations, elle obtiendra promptement et facilement un emploi bien rétribué comme institutrice. Il y a des gens dans le monde qui connaissent le respect qui est dû à ceux auxquels ils confient l'éducation de leurs enfants. Je me charge de trouver une dame chez laquelle Violette sera estimée et respectée.

La marquise serra la main de Clara et embrassa Violette aussi tendrement que si elle eût été sa propre fille.

Quand elle fut partie, la mère et la fille s'assirent à côté l'une de l'autre, pleines de ravissement de se retrouver ensemble. Elles étaient si heureuses, que la femme la plus sincère, dont l'amour ait jamais répondu à celui de son époux, oublia pendant un moment le sombre mystère de la disparition du marin.

Mais ce cruel souvenir ne tarda pas à lui revenir, et ce ne fut que par un héroïque effort d'empire sur elle-même que Clara parvint à cacher à sa fille l'anxiété qui lui rongeait le cœur.

Pendant qu'elles étaient ainsi ensemble, causant de la manière dont Violette avait échappé au danger, et de l'amitié

chaleureuse qu'elle avait trouvée à un moment où elle ne semblait entourée que d'ennemis, la domestique de la maison entra dans la chambre et remit une carte de visite à Mme Westford.

C'était une carte d'un aspect sale, dont la façon était ancienne, et qui portait un nom qui ne semblait pas inconnu à Clara.

M. JACOB DANIELSON

prie Mme Westford de lui accorder un entretien particulier.

Cette phrase était écrite au crayon, au-dessous du nom gravé sur la carte.

— Danielson! — murmura la veuve. — J'ai comme une idée vague que ce nom m'a été autrefois familier. Et pourtant c'est un nom bien commun.

— Cette personne semblait fort désireuse de vous voir, madame, — dit la fille qui avait apporté la carte.

— Quelle espèce de personne est-ce?

— Un petit homme vieux, madame, mal mis, et ayant l'air commun. Il a dit qu'il a quelque chose de particulier à vous dire.

— Quelque chose de particulier à me dire! Si cela pouvait être... Je veux le voir, Suzanne! — s'écria la veuve avec une agitation subite. — Rentre dans ta chambre, ma Violette chérie. Il faut que je voie cet homme seule.

La domestique descendit vivement l'escalier pour aller chercher l'étranger, et Clara conduisit, en la poussant un peu, Violette vers la porte de sa chambre, avant que l'inquiète jeune fille ait trouvé le temps de s'informer des causes de l'agitation de sa mère.

Une minute après, Danielson entrait dans le petit salon, son chapeau à la main et la tête inclinée dans une attitude respectueuse.

— Quelle affaire vous amène, monsieur? — demanda Clara en le regardant avec inquiétude.

— Vous ne vous rappelez pas de moi, madame?

— Me rappeler de vous?... Non.

— Et pourtant, il n'y a qu'un jour ou deux que vous m'avez vu. Je suis le commis de confiance de M. Godwin, la personne auprès de laquelle vous et un jeune marin avez pris des informations au sujet de votre mari depuis qu'il a disparu.

— Oui... oui...—s'écria vivement Clara.—Je me rappelle... Et vous avez quelque chose à me dire?... Par pitié, ne vous jouez pas de moi!... Si vous saviez ce que je souffre!...

— J'ai quelque chose à vous dire, madame. J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais je ne puis vous donner d'information relativement à votre mari. Je suis venu aujourd'hui vous faire des offres d'amitié, mais peut-être mépriserez-vous une offre de ce genre faite même par un homme comme moi.

— Mépriser votre amitié, monsieur Danielson, non, en vérité. J'ai un trop grand besoin d'amis pour refuser une offre d'amitié faite même par un étranger.

— Vous êtes changée, madame Westford, bien changée depuis l'époque où je vous ai connue, — murmura le vieux commis.

— Depuis l'époque où vous m'avez connue! —s'écria Clara. — Est-ce que nous nous sommes connus l'un et l'autre? Justement, tout à l'heure, votre nom me semblait familier; mais je n'ai aucun souvenir de vous.

— Non, madame Westford! — s'écria Jacob avec un subit élan de passion,— vous ne pouvez vous rappeler de moi, parce que je suis marqué du sceau de la dégradation. Plus de vingt-cinq années se sont passées depuis le temps où je vous connaissais. J'étais un homme alors; j'avais encore quelque reste d'estime de moi-même, quoique le monde m'avait déjà appris quel objet vil j'étais, avec ma personne mal bâtie, ma basse

extraction et ma pauvreté; mais j'étais un homme alors; j'avais l'ambition d'un homme et je désirais ardemment franchir quelques degrés de l'échelle de la vie. Maintenant, vos yeux ne tombent plus que sur une ruine dégradée, sur le hideux débris de ce qui fut autrefois un homme. Madame Westford, vous souvenez-vous du temps où vous vouliez compléter votre éducation à la résidence de campagne de votre père, le maître d'école bossu du village, qui vous enseignait les classiques? Vous rappelez-vous d'avoir lu Virgile par de belles après-midi de l'été, avant que vous ne fussiez devenue une trop grande dame pour vous occuper de nos vieux auteurs latins?

— Je me rappelle le maître d'école du cher vieux Parc! — s'écria Clara; — oui, et on l'appelait Danielson. Je savais que ce nom m'était familier. Et vous êtes ce Danielson? Ah! alors vous êtes en effet bien changé. Je ne vous aurais jamais reconnu.

— Pourtant, je ne suis pas aussi changé que la fille de Sir John Posonby, — dit le commis avec une profonde amertume, — si elle daigne éprouver une étincelle de compassion pour le misérable qui se tient debout devant elle.

— Que voulez-vous dire, monsieur Danielson? Il n'a jamais été dans mes habitudes de refuser ma pitié à ceux qui en avaient besoin.

— En vérité! — s'écria Danielson avec une soudaine véhémence. — Ah! je vois que vous avez la mémoire commode, madame Westford. Vous avez complétement oublié le jour où le pauvre maître d'école a été battu comme un chien désobéissant d'après vos ordres.

— Battu... — s'écria Clara, — d'après mes ordres... Au nom du ciel! que voulez-vous dire?

— Oh! madame Westford, vous avez, en vérité, perdu complétement la mémoire du passé, — ajouta le commis d'un ton de tranquille ironie.

— Je n'ai rien oublié, — répondit Clara. — Je vous en prie, asseyez-vous et expliquez-vous. Il doit y avoir une terrible méprise dans tout ceci.

Le commis se laissa tomber négligemment sur une chaise.

— Il est facile, pour la personne qui frappe, d'oublier les coups qu'elle donne, — murmura-t-il; — mais cela n'est pas aussi facile pour la victime qui les reçoit.

Clara le regardait avec le plus profond étonnement.

— Je suis vraiment lasse de ces énigmes, — dit-elle avec fierté. — Parlez, monsieur Danielson, et parlez clairement.

— Volontiers, — répondit le commis. — Je fais un retour vers l'époque où vous aviez dix-sept ans. Oui, c'était le jour de l'anniversaire de votre dix-septième année. Et il y avait un an alors que je vous donnais des leçons, et que j'avais trouvé en vous l'élève la plus intelligente qui pût faire tressaillir d'orgueil le cœur d'un maître. C'était votre jour de naissance. Vous, et quelques jeunes filles de votre âge, vous deviez célébrer cette journée par une fête champêtre. Vous étiez affairée dans votre appartement, que vous décoriez de guirlandes de fleurs, lorsque je vins le matin pour vous donner votre leçon habituelle. Vous me dites que vous vous accordiez un jour de fête et que, pour ce jour-là, il n'était pas question d'étudier; mais, au moment où je me disposais à me retirer, vous me rappelâtes et vous m'invitâtes, moi, le bossu, l'humble maître d'école de village, à partager les plaisirs de la fête et à me joindre à ses simples divertissements. Comment aurais-je pu oublier cette journée ?.. L'ai-je jamais oubliée?... Non, madame Westford; jamais, pendant les longues et pénibles années qui se sont écoulées depuis, cette belle matinée ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Je me suis enivré... j'ai cherché la folie dans l'eau-de-vie, mais je n'ai jamais oublié... je n'oublierai jamais... Sur mon lit de mort, la vision de l'unique passion de ma jeunesse me poursuivra encore, comme elle me poursuivra pendant toute ma

vie. Je vous revois comme vous étiez ce jour-là, Clara. Ah! laissez-moi, une fois encore, vous appeler Clara comme je le fis dans ce jour fatal, comme je vous appellerai au moment de rendre le dernier soupir. Qu'est-ce que cela peut vous faire, qu'un misérable comme moi soit insolent dans la folie de son idolâtrie? Suis-je autre chose qu'un ver de terre sous vos pieds? Oui, Clara, je vous vois comme je vous vis alors, avec vos cheveux bruns et bouclés tombant jusqu'à votre taille, où ils brillaient avec des reflets d'or, avec vos grands yeux bleus d'un bleu sombre comme l'azur des cieux... vos lèvres bien séparées et plus belles que si elles avaient été sculptées dans le corail. Une guirlande de lilas blancs couronnait votre front, mais le plus beau d'entre eux ne pouvait rivaliser avec vous. Il vous plaisait de vous montrer aimable envers moi; vous me demandâtes de vous aider en vous tendant la corbeille pleine de roses de juin, de chèvrefeuille, et de seringat que vous réunissiez en guirlandes pour orner les jolies chambres de votre appartement. La fille hautaine du baronet ne se doutait pas que le maître d'école de village, le pauvre bossu, fût assez fou, assez présomptueux pour l'aimer d'un amour que les plus belles ne doivent pas inspirer une fois dans toute leur vie.... de l'amour d'un esclave idolâtre qui s'écrie : permettez-moi seulement de m'étendre à terre, devant vous, pour me sentir fouler aux pieds par la créature que j'adore. Clara! — s'écria le commis avec une voix qui perdait de sa véhémence,— sous l'empire de la violence de ces sentiments, je devins complétement fou ce jour-là; je perdis toute conscience de ce que j'étais et de qui j'étais. Il m'aurait fallu le rang d'un duc, la fortune d'un millionnaire, la beauté d'un Adonis pour combler le gouffre monstrueux qui me séparait de vous, telle que mes souvenirs vous représentent à ma mémoire. Je ne me souviens que d'une chose : c'est que vous étiez belle et que je vous aimais. Dans un moment fatal, ma folie atteignit son apogée... je parlai... je vous dis tout... Au même instant, je

fus rappelé au souvenir de l'audace où ma folle passion m'avait poussé. La fille de Sir John Posonby répondit à l'élan passionné de ma prière avec une tranquille dignité. Elle ne me reprocha pas durement ma présomption, mais elle m'en fit comprendre toute l'étendue. Si tout s'était terminé là, Clara, j'aurais supporté mon humiliation, car je l'avais méritée, et j'aurais chéri votre image, comme celle de la plus pure et de la plus digne des femmes, en même temps qu'elle en était la plus belle. Mais mon châtiment ne devait pas s'arrêter là. Votre colère n'était pas apaisée par mes humbles excuses. Je m'éloignai de vous honteux, repentant, et, je le croyais, pardonné. Vous m'avez trompé par une apparente pitié que vous n'éprouviez pas. Au moment où je traversais le parc, abattu, malheureux, l'angoisse au cœur et les yeux pleins de larmes qui n'étaient pas indignes d'un homme, je fus poursuivi, saisi rudement, violemment, par un couple de laquais qui me ramenèrent de force dans le cabinet de votre père, où le baronet, en fureur, se jeta sur moi et me frappa de sa cravache jusqu'au moment où je perdis la force de me traîner hors de sa présence. En ce moment seulement sa furie s'apaisa. Il envoya chercher un médecin, et, sous le couvert de la nuit, je fus rapporté dans mon logis solitaire où je me guéris de mes blessures comme je pus. Appelez cela lâcheté si vous voulez. Je n'essayai pas d'obtenir une réparation de l'homme qui m'avait battu, je gardai le secret de ma mésaventure, et, aussitôt que je fus suffisamment rétabli, j'abandonnai ma place et j'allai à Londres, quittant mon pays natal pour toujours et le quittant le cœur brisé. Vous aviez trouvé impossible de pardonner au misérable qui osait vous aimer, Clara, et qui, dans une heure malheureuse, vous avait avoué son amour. Vous avez poussé votre père à venger une injure que bien des femmes auraient été assez miséricordieuses pour pardonner. L'amour même d'un Caliban est une sorte d'hommage.

— C'est faux, — s'écria Mme Westford avec une énergie

puissante; — je n'ai pas prononcé votre nom devant mon père ce jour-là. Je n'ai jamais su, jusqu'à ce moment, que vous eussiez souffert une semblable indignité, une pareille injure par les mains de mon père. Je me rappelle maintenant que ma gouvernante française était dans la serre attenante à la pièce dans laquelle je me trouvais, lorsque vous me fîtes le fol aveu de votre amour. Elle entendit tout et menaça de le dire à mon père. Je la suppliai de ne pas vous trahir et j'avais cru, jusqu'à ce jour, qu'elle avait gardé le secret. Pour ma part, j'eusse été la dernière à infliger une humiliation à l'homme dont je respectais les talents, pour la patiente bonté duquel je n'avais que de la reconnaissance.

— Madame Westford, est-ce la vérité? — demanda le commis d'un ton sérieux.

— Regardez-moi et doutez de ma parole si vous pouvez, — répondit Clara avec le sublime orgueil de sa nature franche et loyale.

— Non, je ne puis douter, — répondit Danielson avec une vive émotion. — La vérité rayonne de ces beaux yeux qui m'ont poursuivi pendant toute ma vie. Oh! mon Dieu! combien j'ai été injuste envers vous! Mais il n'est pas encore trop tard pour réparer mes torts, et ils seront réparés. Ayez foi en moi, Clara. Vous avez trouvé en moi un ami qui vous era rendre ce qui vous appartient, un vengeur qui traînera votre ennemi, Rupert Godwin, devant la justice.

CHAPITRE XIX.

LE DUC D'HARLINGFORD FAIT UNE DÉCOUVERTE.

Esther fut enterrée dans un cimetière au nord-ouest de Londres, dans un endroit rustique, sur le sommet d'une montagne, un cimetière dans lequel un poëte aimerait à venir rêver pendant les beaux jours de l'été. De vieux ifs répandaient

leur ombre solennelle sur l'épais gazon, et le marbre blanc des monuments brillait çà et là au milieu du noir feuillage.

La Juive avait remarqué ce lieu un jour qu'elle était sortie de Londres, à cheval, avec son fidèle adorateur, et elle avait dit, moitié en plaisantant, que s'il lui était permis de choisir, elle ne désirerait rien de mieux que ce cimetière écarté pour l'endroit de sa sépulture.

Vincent de Mortemar, qui n'oubliait pas une parole sortie de ces lèvres bien-aimées, avait pris soin que ce désir fût religieusement observé.

La Juive fut enterrée dans un des plus beaux sites de ce site merveilleux. Les funérailles eurent lieu sans la moindre ostentation et un seul ami accompagna sa dépouille mortelle mais peut-être existe-t-il peu de tombeaux sur lesquels aient été versées des larmes comme celles qui coulaient en silence des yeux de Vincent de Mortemar pendant que le recteur lisait le service des morts.

Tout était fini et le duc revint lentement à la ville. Tout était fini! Hélas! que d'angoisses renferment ces trois mots.

Pendant un certain temps, le duc d'Harlingford resta le cœur brisé. La splendeur de ses équipages, les plus beaux attelages de Londres, n'avaient plus de charmes pour lui. Les gens de son monde étaient tout au plaisir des courses, des régates, des excursions sur le continent et du jeu dans les villes d'Allemagne. Mais pour Vincent Mountford, tout cela n'avait plus d'attrait. Rien ne pouvait l'intéresser, et il évitait avec une sorte de dédain ses anciens compagnons de plaisir.

— Jamais, je n'ai vu un garçon aussi complétement démoralisé, — disaient les intimes du duc. — Il n'y aura pas de chasses à Mountford cette saison, et il n'y a aucune chance qu'il se rende chez Bothwell Wallace, ainsi qu'il avait été convenu.

C'est un vilain moment pour les courtisans quand le prince se couvre d'un sac et répand des cendres sur sa tête. Il y avait des gens qui poussaient l'irrévérence jusqu'à se plaindre que Mlle Vanberg eût choisi pour se casser les reins le moment qui précède la saison des chasses, quand les grouses sont si abondants et promettent tant de plaisirs aux chasseurs.

Il écrivit à l'un des premiers sculpteurs d'Angleterre, le priant de dessiner un projet de monument, mais sans lui désigner la personne dont il devait orner la tombe.

— Qu'elle repose sans que rien ne rappelle le souvenir de sa vie mal employée, — se dit-il tristement. — Et que ceux dont les yeux s'arrêteront sur son dernier asile ne sachent qu'une chose, c'est qu'elle était jeune, belle, et aimée.

Un triste devoir restait à accomplir par Vincent de Mortemar après l'enterrement de la Juive. Il avait promis de faire l'examen de ses papiers, de réaliser les objets de valeur qu'elle laissait, et de veiller à ce que le produit de leur vente fût remis à la jeune fille envers laquelle la Juive avait eu de si grands torts.

Cette jeune fille n'était connue du duc que sous le nom de Mlle Watson, figurante au Cirque. Mais, par le portier du théâtre, il obtint l'adresse de Violette, et il envoya chercher son homme de loi pour le charger d'accomplir les dernières volontés d'Esther.

Mais avant le jour fixé pour la vente, avant que le commissaire-priseur et ses hommes fussent entrés dans la petite et charmante résidence de Bolton Row pour préparer l'exposition de toutes ces frivolités à l'acquisition desquelles Esther s'était plu à dépenser une fortune, Vincent de Mortemar vint seul, pour examiner et détruire les papiers laissés par la Juive, afin que rien de ce qui aurait pu être sacré pour elle ne tombât dans les mains d'étrangers. La tâche était rude pour le jeune homme, qui eût trouvé moins douloureux le coup de la mort que la sensation qu'il éprouva lorsqu'il se trouva au pied de

cet escalier du haut duquel il avait vu si souvent Esther le regarder et prête à lui faire fête ou à le quereller, selon son humeur du moment, mais toujours charmante aux yeux de celui qui n'avait jamais trouvé ses chaînes trop pesantes.

Il entra seul dans ces petites pièces élégantes qu'avait ornées la beauté d'Esther, comme un joyau sans prix orne l'écrin qui le contient.

Les mêmes fleurs exotiques fleurissaient dans la petite serre. Les bouquets fanés que les yeux de celle qui n'était plus avaient vus dans toute leur fraîcheur garnissaient encore les vases.

Les oiseaux chantaient gaiement aux rayons du soleil, et les mains blanches qui leur avaient si souvent donné des soins étaient immobiles et froides dans le tombeau. Un petit chien, le favori d'Esther, fit entendre un douloureux hurlement en relevant la tête à l'entrée du duc, et cette fidèle créature, seule dans ce lieu, portait témoignage du triste événement qui avait presque brisé le cœur de Vincent de Mortemar.

Il prit dans sa poche le petit trousseau de clefs que la Juive lui avait donné, et s'assit devant un meuble, espèce de bureau secrétaire où elle serrait ses papiers.

Rien n'était plus contraire à ses habitudes, que le soin. Le duc passa de longues heures, qui auraient été fatigantes pour tout autre que pour lui, à essayer de mettre un peu d'ordre dans cette masse de billets, de lettres, d'invitations, de circulaires de marchands, de catalogues de tableaux, et de reçus chiffonnés.

Enfin, il avait tout regardé, et il avait placé d'un côté jusqu'aux moindres fragments de papier portant un mot de l'écriture de sa bien-aimée. Ceux-là, il les avait rangés et pliés avec autant de soin qu'un avare aurait pu le faire d'un paquet de bank-notes. Et quand il les eut réunis tous jusqu'au dernier, il les enferma dans une enveloppe qu'il cacheta en

homme; — si ce médaillon, qui semble plus lourd et plus épais qu'il ne serait nécessaire, contient un secret, il est, plus que qui que ce soit, capable de la découvrir.

Le duc ne perdit pas de temps pour mettre son idée à exécution; il alla directement de Bolton Row dans Bond Street où il entra dans l'établissement d'un des premiers joailliers de Londres, et il remit le médaillon à l'un des employés.

— Y a-t-il quelqu'un dans votre maison qui entende, mieux que vous ne pouvez le faire vous-même, le mécanisme de ces sortes de choses. S'il en est ainsi, je vous serai obligé de porter ce médaillon à cette personne et de lui dire de l'examiner. J'attendrai votre retour.

Le duc s'assit près du comptoir, et après dix minutes d'attente, le commis revint avec un homme âgé qui tenait le médaillon à la main.

Il avait découvert le ressort secret, dont il expliqua la nature au duc.

— Personne, si ce n'est un ouvrier bijoutier, n'aurait pu ouvrir ce médaillon, — dit-il en concluant, — car il est évident que le ressort n'a pas été mis en jeu depuis de longues années. C'est un ouvrage de bijouterie tout particulier et qui ne sort pas des mains d'un ouvrier anglais. L'or et la main d'œuvre indiquent une origine étrangère.

La case intérieure du médaillon contenait une seconde miniature, le portrait d'un jeune homme, une belle figure au teint brun qui semblait étrangement familière au duc.

En revenant de chez le joaillier, il songeait à cette figure, en essayant, mais en vain, de rappeler où il avait vu un visage ayant une ressemblance avec ce portrait.

— Ces yeux noirs, cette bouche d'un dessin tout particulier, me sont positivement familiers, — pensait-il; — et pourtant je ne puis rappeler mes souvenirs.

Le duc traversa le pont de Waterloo et chercha l'humble ue habitée par Clara et ses enfants au temps de leur pauvreté.

Il avait obtenu l'adresse de la figurante du portier du théâtre du Cirque, et il se rendait chez elle pour lui annoncer lui-même sa bonne fortune.

Il avait laissé le soin de remplir toutes les formalités à son homme de loi, mais il s'était réservé à lui-même d'apprendre à Mlle Watson le legs qui lui avait été fait; car il pensait que personne, mieux que lui, ne pouvait accomplir les dernières intentions d'Esther. Il trouva la maison dans laquelle Clara demeurait avec sa fille, et il envoya sa carte par la servante en la chargeant d'annoncer qu'il avait à parler à Mlle Watson pour une affaire urgente.

Il fut immédiatement introduit dans le petit salon, pauvrement meublé, mais auquel Mme Westford et sa fille avaient donné un certain air élégant à aussi peu de frais que possible. Quelques livres, un vase de fleurs, un oiseau dans sa cage, un panier à ouvrage d'une forme gracieuse, étaient tout le luxe que Violette avait pu se procurer, mais ce peu de choses uffisait pour reposer les yeux de la sordide et vulgaire pauvreté de l'appartement.

Clara était assise devant la petite table à ouvrage, pendant que sa fille faisait la lecture à haute voix à côté d'elle. Elle referma son livre à l'entrée du duc.

Il se rappelait Violette, comme d'une jolie femme seulement; il s'aperçut pour la première fois que c'était une femme distinguée, pleine d'une aisance calme, jointe à une grande modestie; et pour Vincent de Mortemar, elle parut beaucoup plus belle dans ses humbles vêtements noirs sur lesquels tanchait un simple col blanc, que dans son brillant costume de théâtre.

Il s'assit, sur l'invitation de Mme Westford, et dit en peu de mots à Violette qu'il était chargé de lui annoncer qu'une petite fortune lui avait été laissée par une personne qui désirait que son nom restât secret.

— Ce legs consiste en une somme d'argent déposée à la

Banque, et en objets mobiliers d'une certaine valeur qui doivent être vendus et dont le prix vous sera remis en même temps que l'autre somme. Le montant total n'est pas très-considérable. Quatre ou cinq mille livres au plus.

Quatre ou cinq mille livres! Cela semblait une somme énorme à Violette qui avait connu les morsures de la pauvreté. Elle ne put retenir ses larmes à la pensée que sa mère, si tendrement aimée, était désormais à l'abri du besoin.

Mais tout à coup elle essuya ses larmes et relevant sa tête gracieuse, elle s'adressa au duc d'un ton sérieux et suppliant.

— Oh! monsieur! — s'écria-t-elle, — êtes-vous sûr qu'aucun déshonneur ne s'attache à ce legs mystérieux... Pourquoi cet argent m'est-il laissé par une personne qui cache son nom?... Pouvez-vous m'assurer, sur votre honneur, que je puis accepter cette fortune?... J'aimerais mieux endurer ma pauvreté que de m'abaisser en acceptant une fortune apportant avec elle la souillure d'une pensée qui ne serait pas honorable.

— Je vous donne ma parole d'honneur que vous pouvez honorablement accepter l'argent qui vous est légué, — répondit le duc gravement. — Il vous est légué par une femme qui a eu des torts envers vous et qui s'en est sincèrement repentie avant de mourir. La pensée que le don de sa fortune pourrait réparer ses torts a été une consolation pour elle à son lit de mort. Et je vous assure que vous céderiez à un mouvement de faux orgueil en repoussant ce legs.

— En ce cas, je l'accepterai, — répondit Violette. — C'est aussi ton opinion, n'est-ce pas, maman?

— Oui, Violette, car si l'on peut se fier à l'expression franche et ouverte d'une physionomie, je suis sûre que monsieur ne conseillerait rien de bas et d'indigne, — dit Mme Westford.

Le duc s'inclina.

— Je suis ici pour accomplir la dernière volonté d'une morte, — répondit-il avec tristesse.

— Mais je ne connais personne qui ait eu des torts envers moi, — s'écria Violette; — excepté une seule, et ce n'était pas une dame, mais un homme qui sans doute croit être un honnête homme.

— Vous ne saurez jamais toute la vérité sur cette histoire, — répondit le duc. — Je me réjouis de vous voir ici en sûreté auprès de votre mère et d'apprendre par conséquent que vous avez échappé à un péril sérieux. Quant à ce legs que je vous ai annoncé, acceptez-le, lorsqu'il vous sera remis, sans faire de questions, et pardonnez à la pauvre morte.

Quelques paroles furent encore échangées et le duc partit, satisfait, au milieu de son chagrin, par la pensée que la fortune d'Esther était tombée dans les mains d'une jeune fille digne et méritante.

En quittant Lambeth, il alla à son club, il renvoya son cab, et monta au salon de lecture.

Il ne recherchait pas la société, mais la solitude était terrible pour lui, car il était poursuivi par l'ombre de la morte, et par le triste souvenir de l'être aimé et perdu.

Il avait donc repris ses anciennes habitudes, et il était allé s'asseoir à sa place accoutumée dans l'élégant salon de lecture, non sans s'étonner de se trouver capable de se réunir à d'autres hommes, de lire les feuilles publiques, de discuter comme d'habitude les événements qu'ils relataient, quand celle qu'il avait aimée reposait dans le paisible cimetière.

Etait-elle véritablement là? La chose était-elle vraie? Etait-elle possible? Il admettait la catastrophe qui avait causé sa mort, il admettait sa mort elle-même, mais ce qu'il ne pouvait admettre c'est que tout fût aussi complétement fini, aussi irrévocablement rangé dans l'histoire du passé, et qu'elle fût dans sa tombe, étrangère à la terre, inconsciente de son amour, de sa douleur, et retranchée pour jamais du nombre

des créatures appartenant à ce monde. Il resta pendant près d'une heure, avec un journal devant lui, à méditer ce grand mystère. Il y avait peu de monde en ce moment, car l'après-midi était avancée. L'obscurité commençait à venir et les élégants habitués du club étaient presque tous à dîner dans la grande salle à manger.

Le duc quitta sa place et s'approcha de la fenêtre. Le jour touchait à son déclin, la salle était très-sombre, et la rue était presque déserte, tous les habitants du West End étaient rentrés chez eux pour dîner.

Un membre du club était assis près d'une fenêtre ouverte, lisant un journal; il abaissa cette feuille qui lui cachait le visage et leva les yeux au moment où Vincent de Mortemar s'approchait.

C'était Godwin. Il était venu à Londres pour se mettre à la recherche de sa fille, et il était entré au club, épuisé de fatigue, pour dîner à la hâte. Il n'avait rien découvert en ce qui concernait sa fille et il sortait du bureau d'un agent de police qu'il avait consulté sur les moyens à employer pour la retrouver.

Selon ses propres expressions, la toile d'araignée l'enveloppait. Le cercle devenait de plus en plus étroit et il ne savait de quel côté il devait porter ses pas pour éviter de se trouver face à face avec un nouveau danger.

En apercevant le duc d'Harlingford, qu'il avait souvent rencontré dans le monde et au milieu des relations familières du club, il chercha à affecter son ancienne aisance de manières, quoique ce fût pour lui un pénible effort.

— Bonsoir, duc! — s'écria-t-il. — Comment se fait-il que je vous trouve ici à une heure où vous devriez faire l'ornement de quelque grand dîner dans Belgrave Square.

Le jeune homme regarda plus attentivement ce visage pâle, ces yeux noirs accusant une origine méridionale, qu'il entrevoyait à peine au milieu de l'obscurité croissante.

Ce visage, le visage de Godwin, le banquier, était l'image qui flottait indécise dans son imagination depuis qu'il avait vu la miniature cachée dans le compartiment intérieur du médaillon d'Esther.

Ce portrait était la représentation, pendant sa jeunesse, du visage qu'il avait en ce moment devant les yeux.

Le duc savait quelque chose de l'histoire du banquier. Il savait que Godwin avait, pendant la première partie de son existence, résidé en Espagne où existait une succursale de la maison de banque de Londres, tenue par le plus jeune des associés.

Rapide comme l'éclair, un enchaînement électrique d'idées traversa l'esprit du duc.

Cet homme, ce banquier à demi espagnol et à demi anglais, était celui qui avait trahi la belle Juive de Séville, c'était le père dénaturé et sans cœur d'Esther.

Tout occupé que fût Godvin par ses propres pensées, il ne put s'empêcher de remarquer l'expression étrange, sérieuse, et solennelle empreinte sur le visage du duc d'Harlingford.

— Vous avez quelque chose qui vous chagrine ce soir, mon cher duc, n'est-ce pas? — dit-il.

— Oui, — répondit Vincent de Mortemar, — j'ai dernièrement perdu quelqu'un qui m'était bien cher. Il n'y a pas longtemps que j'ai accompagné à sa dernière demeure la seule femme que j'ai jamais aimée. Avez-vous jamais entendu prononcer le nom de Vanberg, monsieur Godwin?

Le banquier tressaillit, et malgré la pâleur de son visage, il blanchit encore en regardant le duc d'un œil inquiet.

Le jeune homme lui présenta la miniature de la belle Juive.

— Avez-vous jamais vu ce portrait? — demanda-t-il.

Le léger frisson qui parcourut son corps lorsqu'il recula devant cette image altérée par le temps, en disait assez.

— Votre fille.... votre fille, vouée à l'abandon et à 'oubli,

vous aurait maudit à son lit de mort, Godwin, — dit le duc d'une voix solennelle, — si les ombres de la mort n'avaient pas adouci toutes choses devant ses yeux. Elle n'a prononcé ni une parole d'amour, ni un mot de pardon. Elle m'a seulement raconté l'histoire de sa vie. Le temps des duels est passé, sans cela je vous dirais ce que je pense d'un homme qui laisse deux malheureuses femmes mourir de faim dans les rues de Londres. Dans l'état actuel des choses, je vous dirai seulement : Désormais, soyons étrangers l'un à l'autre.

Le duc salua gravement et il tourna le dos à cet homme qui portait sa tête si fièrement au milieu des plus nobles habitués de ces salons. Maintenant il ne trouvait pas un mot de défi à prononcer.

Il sentait que la fatale toile d'araignée se resserrait. Depuis quelques jours, il subissait une étrange influence, et toute son audace habituelle semblait l'avoir abandonné.

CHAPITRE XX.

LE VISAGE DE L'ABSENT.

L'Ermitage, l'établissement dans lequel le docteur Snaffley recevait ses malades, était un endroit qui semblait choisi tout exprès pour mener à la folie la personne la plus saine d'esprit.

De tristes murs d'une hauteur disproportionnée, et dont le sommet était orné de piques de fer, entouraient un endroit sauvage, couvert de buissons, au milieu desquels s'élevaient de grands et maigres peupliers, et qu'on décorait du nom de jardin. Au centre de ce jardin se dressait une maison haute et de forme quadrangulaire. Cette maison avait autrefois été blanche, mais l'enduit qui couvrait les murs, rongés par l'humidité, se détachait par plaques de tous les côtés. De longues rangées de fenêtres sans rideaux, toutes exactement sembla-

bles, s'ouvraient sur ce sinistre jardin. Il n'y avait même pas de persiennes pour garantir contre la chaleur et l'éclat du soleil, mais de simples volets de bois peints en noir, qui battaient au moindre souffle de vent, et qui, en tournant sur leurs gonds rouillés, faisaient entendre des gémissements semblables à ceux d'une créature souffrante.

C'était de cet endroit que Snaffley parlait si agréablement aux amis de ses malades comme d'une délicieuse habitation de campagne, bâtie au centre des terres qui en dépendaient.

Mais le docteur connaissait ses clients, et il n'était pas la dupe des airs sympathiques et des phrases empreintes de compassion des gens qui confiaient leurs parents à sa garde, sans prendre la peine de s'assurer des conditions de l'endroit qui devait servir d'asile à ces créatures affligées, ni si elles y trouveraient le confortable qui pouvait adoucir leurs souffrances. Snaffley savait bien que quiconque aurait visité l'Ermitage n'aurait pas confié un parent aimé à ses soins. Les infortunés envoyés dans ce sombre asile étaient des gens dont on voulait *se débarrasser*. Peu importait la tristesse de la maison, l'état misérable du mobilier, la qualité inférieure de la nourriture, l'humidité de l'atmosphère, les malades n'en devaient mourir que plus vite, et la pension payée à regret s'éteindre plus tôt. Le docteur Snaffley prenait ses malades à différents taux; il variait ses prix selon la position de ceux qui l'employaient. Sa politique n'était pas de maltraiter ou de faire mourir de faim ses pensionnaires, elle consistait à les faire vivre au meilleur marché possible. Il n'était pas cruel personnellement, mais il laissait les hommes et les femmes à son service faire à peu près tout ce qu'ils voulaient, pendant qu'il vivait à sa guise, ou qu'il menait un joyeuse existence à Londres, se contentant de rares apparitions à l'Ermitage.

Dans cette triste et peu agréable maison, il se commettait beaucoup moins de cruautés que dans beaucoup d'autres antres d'iniquité du même genre. Il y avait des chambres

matelassées dans lesquelles les fous dangereux étaient enfermés sous clef, mais les fous inoffensifs jouissaient d'une grande liberté ; les murailles étaient si hautes, le pays si désert, qu'il y avait peu de chance soit d'évasion, soit de communication avec l'extérieur.

Le plus grand nombre des malades, et ceux pour lesquels Snaffley était le mieux payé, n'étaient pas fous ; c'étaient de malheureuses victimes que, pour une raison ou pour une autre, les gens qui les avaient fait enfermer avaient écarté de leur chemin, sous l'horrible prétexte d'insanité d'esprit.

Ces malheureux étaient très-tranquilles. Dans les premiers temps, ils s'étaient plaints bien haut ; ils avaient crié bien fort pour demander justice ; ils avaient supplié, pleuré, écrit des lettres, et essayé, avec une triste persistance, de communiquer d'une manière quelconque avec le monde extérieur, d'arriver à quelque oreille miséricordieuse, d'intéresser à la justice de leur cause. Mais Dieu seul voyait leurs souffrances. Leurs plaintes n'arrivaient qu'à l'oreille sans pitié de leurs gardiens, et, au bout d'un certain temps, ils se fatiguaient et l'un après l'autre, ils se soumettaient, avec une apathie stupide, à leur inévitable destinée. Une tristesse morne et désespérée s'emparait d'eux. Ils restaient immobiles devant la fenêtre, regardant, les yeux fixes, la triste vue qui s'offrait à eux. Rarement ils causaient entre eux : car de quoi pouvaient-ils parler dans cette tombe anticipée où ils étaient enterrés vivants?

Quelquefois ils erraient avec insouciance dans l'endroit sauvage qui leur servait de jardin, regardant ces grands murs qui les séparaient de tout ce qu'ils avaient pu aimer et chérir. Ils mangeaient leur insuffisante nourriture dans le silence du découragement. Les cris farouches de ceux qui étaient réellement fous les torturaient par leurs éclats discordants, et ils n'avaient pas le cœur à parler au milieu de cette Babel qui les entourait.

Aussi il n'y avait rien d'étrange à ce que beaucoup de ceux

qui entraient dans cette maison, aussi sains d'esprit que les misérables qui les y envoyaient, devinssent à la longue réellement insensés.

Tout ce que voulait Snaffley, c'était la liberté de jouir de la vie hors de sa maison, et d'amasser, sur les profits que lui donnait l'Ermitage, une fortune pour ses vieux jours. Il était déjà riche, mais chaque jour il augmentait sa richesse, et chaque jour il devenait plus âpre au gain.

Malgré la bonne chance dont son horrible maison avait joui depuis bien des années, jamais Snaffley n'avait fait une si riche prise que celle du patient confié à ses soins par Godwin.

Le propriétaire de l'Ermitage connaissait sa puissance.

Le malade, appelé Lewis Wilton, qui lui avait été confié, possédait un secret qui pouvait livrer Godwin à la justice criminelle.

Une fois renfermé dans les murs de l'Ermitage, le secret était en sûreté, aussi en sûreté que s'il eût été enfermé dans le tombeau d'une seconde victime.

— Si M. Godwin avait osé, il aurait assassiné ce jeune homme, — pensa Snaffley. — Il ne me paye que parce qu'il manque de courage pour commettre un crime plus audacieux.

Pendant quelques jours, après son entrée à l'Ermitage, Lionel resta privé de sa connnaissance, en proie au délire, à de terribles visions, à toutes les farouches divagations produites par une attaque de fièvre cérébrale.

Mais Snaffley, quoique n'étant qu'un misérable infâme et sans cœur, ne manquait pas d'une certaine habileté dans sa profession. Il soignait le jeune homme avec une attention qu'il ne donnait pas souvent à ses malades; car pour lui, la vie de Lionel représentait un revenu annuel de cinq cents livres, plus que ne lui rapportaient cinq de ses malades ordinaires.

Par ces motifs, Lionel jouissait de priviléges qui n'avaient jamais été accordés à aucun des hôtes de l'Ermitage.

Une chambre particulière lui était allouée au lieu d'un misérable lit à roulettes dans un des dortoirs où vingt malades étaient couchés à côté les uns des autres, avec le vent soufflant autour d'eux par les fentes des portes et des fenêtres vermoulues. On avait mis à contribution tout l'affreux mobilier de l'Ermitage pour trouver un lit supportable et un vieux fauteuil en mauvais état pour la chambre de Lionel.

L'état du jeune homme s'améliorait rapidement entre les mains de son nouveau médecin, et moins d'une semaine après son transport à l'Ermitage, le malade recouvrait sa connaissance.

Ce moment fut l'heure la plus terrible de la vie de Lionel, plus terrible même que celle où il avait été frappé par la révélation de l'assassinat de son père, et où il était tombé inanimé dans le jardin de Wilmingdon.

Lorsqu'il ouvrit les yeux et qu'il regarda d'un air stupide autour de lui, essayant vainement de reconnaître l'endroit où il se trouvait, l'aspect misérable de la chambre lui fit passer un frisson mortel par le cœur.

Où était-il? Jamais il n'avait vu ces murailles tristes et sales; ce papier humide, qui tombait par bandes de place en place, et qui semblait n'avoir pas été renouvelé depuis vingt ans; ce plancher nu et privé de tapis, n'appartenaient pas à une chambre qu'il lui fût possible de se rappeler : car tout pauvre qu'était son humble logement dans Lambeth, il était au moins propre et bien tenu, et tout ici respirait la saleté et le désordre. Dans le premier moment, la tête du malade était trop faible pour arriver à une conclusion quelconque. Il ne pouvait que regarder cette misérable chambre avec un vague étonnement dans l'esprit.

Il savait qu'il n'avait jamais vu cette chambre, mais pour le moment, c'était tout. Il n'était pas effrayé par son aspect étrange. Il ne se rappelait pas où il avait été en dernier lieu, et ce qui lui était arrivé. Son esprit flottait dans le vague.

Puis, petit à petit, la mémoire lui revint avec toute sa puissance pour le torturer. Il se rappela sa jolie petite chambre de Wilmingdon, le parfum des fleurs qui lui arrivait par la fenêtre ouverte, le luxe et la beauté de tout ce qui l'entourait.

Puis l'image de Julia se dressa devant lui, radieuse et splendide dans sa royale beauté. Puis une sombre figure vint lui cacher cette brillante image, et le visage du banquier lui apparut irrité et terrible.

C'était cette physionomie qu'il avait vue si souvent dans son délire. Elle le regardait comme en ce moment, et lui rappelait l'horrible souvenir du meurtre commis dans l'aile du Nord.

Alors le tableau était complet... Lionel se rappelait tout le passé. Le mystère qu'il lui avait été donné de découvrir, le noir forfait que la Providence lui avait révélé, les preuves se succédant et se réunissant pour former, anneau par anneau, une chaine parfaite, établissant que le capitaine de *la Reine-des-Lys* ne faisait qu'une seule et même personne avec la victime du crime de Rupert Godwin.

Mais où était-il? Comment avait-il été transporté de l'appartement luxueux qui avait été le sien, dans cette chambre sale et misérable, qu'un domestique n'aurait pas habitée sans se plaindre amèrement du maître qui la lui donnait.

Il s'imagina qu'il avait dû être transporté dans quelque chambre inhabitée de Wilmingdon. Peut-être était-il dans l'aile du Nord, dans une des chambres du corps de bâtiment abandonné, et que les ignorants se figuraient être hanté par les ombres des morts.

Il était midi lorsque Lionel, étendu dans son lit, s'éveilla à la raison en sortant des folles hallucinations de son délire. La lumière du soleil passait entre l'étroite ouverture laissée entre les volets qui avaient été poussés par le vent.

La fenêtre était au rez-de-chaussée, et, pendant que le

jeune homme faisait l'inspection de ce qui l'entourait d'un œil curieux, le vent repoussa tout à coup le volet de la chambre qui jusque-là était plongée dans une demi-obscurité, et qui se trouva inondée par les rayons du soleil de midi.

Mais Lionel détourna les yeux de l'intérieur de la chambre elle-même, pour porter ses regards au dehors.

Pendant tout ce temps, il n'avait jamais douté qu'il ne fût encore l'un des habitants de Wilmingdon. Il se figurait seulement avoir été transporté dans quelque partie reculée et inhabitée de la maison, où les divagations de son délire ne pouvaient pas être entendues, où nulle oreille curieuse ne pouvait écouter les paroles dangereuses qui pouvaient s'échapper de ses lèvres.

oilà ce qu'il croyait, et il ne fut pas tiré de son erreur, car, par une étrange coïncidence, le site qui se trouvait devant la fenêtre était assez semblable au jardin négligé, sur lequel s'ouvraient les fenêtres de l'aile du Nord.

Là, tout était ruine et désolation. Les arbustes poussaient en liberté, et leurs branches vagabondes échappaient aux ciseaux du jardinier. Les gazons s'élevaient à leur aise, les mauvaises herbes croissaient, et la mousse verdissait les allées. Devant lui s'offraient les mêmes herbes parasites, les gazons se couchaient et se relevaient sous l'effort du vent ; il voyait ces mêmes arbustes incultes, dont les branches emmêlées se desséchaient sous l'influence du soleil de l'automne.

Le jardin du Nord à Wilmington était enclos par un vieux mur de briques ; imposante maçonnerie avec des contre-forts qui devaient avoir servi à soutenir les remparts de quelque château du moyen âge. Ici également les murs étaient sombres et se détachaient avec un aspect triste sur le bleu du ciel.

— Oui, — murmura Lionel, — on m'a transporté dans l'aile du Nord... L'assassin craignait de s'entendre dénoncer par les

lèvres du fils de la victime, et il m'a exilé dans ce lieu... dans ce lieu où je puis rester oublié et négligé... dans ce lieu où *elle* peut ne jamais apprendre ce que je suis devenu... Tout ce qui m'étonne, c'est qu'il m'ait laissé la vie, car il doit savoir que si je vis assez pour sortir d'ici, tout le reste de mon existence sera voué à la tâche de livrer l'assassin de mon père à la justice!

Puis, en reconstruisant pièce à pièce l'histoire du passé, Lionel se rappela qu'il était entré à Wilmingdon sous un nom supposé. Il ne pensa pas à la lettre de sa mère et à la miniature de son père, deux choses qui suffisaient pour prouver son identité.

— Je ne suis qu'un étranger pour Godwin, — se dit le jeune homme, — à moins que, dans mon délire, car je suppose que j'ai eu le délire, je n'aie révélé qui je suis et la connaissance que j'ai du crime de ce démon. Bien certainement, si je l'avais fait, il m'aurait assassiné pendant que j'étais en son pouvoir et sans défense, comme il a assassiné mon père, et, puisque je vis, il est certain que je dois mon existence à l'ignorance où il est de l'histoire réelle de ma vie.

Lionel ignorait que Godwin avait essayé de l'empoisonner et qu'il avait échoué dans son entreprise.

Il était trop faible pour se mouvoir, et il restait étendu dans son lit, regardant devant lui les grandes herbes agitées par le vent.

— C'est étrange! — pensait-il, — c'est merveilleusement étrange qu'on m'ait confiné dans ce bâtiment abandonné, où mon père a trouvé la mort!

Puis, avec un léger frisson produit par cette superstition latente qui se cache au fond de presque tous les cœurs, il se rappela les histoires funèbres qu'il avait entendu raconter sur l'aile du Nord, les fantômes qui avaient effrayé les ignorants et les avaient fait fuir, avec un cri d'horreur, ce bâtiment inhabité.

Il se rappelait tout cela maintenant. Il avait souri en entendant raconter ces histoires, il avait accueilli avec mépris les récits de revenants et de fantômes faits par les domestiques ; mais maintenant, affaibli par la maladie, abattu, solitaire, et misérable, Lionel avait des idées toutes différentes sur le sombre bâtiment dont il se figurait être l'habitant.

Pendant que ces terribles pensées s'emparaient de lui et se prolongeaient d'une façon intolérable, en ne lui laissant qu'une horrible incertitude sur sa destinée, le courage du malade tomba graduellement, et des larmes de désespoir s'échappèrent de ses yeux.

Puis, une sorte d'horreur superstitieuse prit possession de son esprit : sa complète solitude, l'étrange tranquillité du lieu où il se trouvait, lui comprimaient la poitrine d'une façon terrible. Le souvenir de l'assassinat de son père lui revenait à chaque instant, et les hideux détails de toute cette horrible scène se peignaient à ses yeux avec des couleurs de plus en plus vives.

— Oh! mon Dieu! — s'écria-t-il en versant un torrent de larmes. — Si Godwin sait qui je suis, ce doit être par un raffinement de cruauté qu'il s'est décidé à me reléguer dans cette chambre! Si l'ombre des morts revient visiter les vivants, bien certainement je verrai l'ombre de mon père!

Ces mots s'étaient à peine échappés de ses lèvres, au milieu des larmes qui sillonnaient ses joues, quand une ombre s'interposa entre lui et la lumière du soleil.

Un visage pâle comme celui d'un mort le regardait avec des yeux tristes et éteints.

Lionel se souleva sur son oreiller, poussa un cri sauvage, et retomba privé de sentiment.

C'était le visage de son père qui le regardait par cette fenêtre éclairée par le soleil — le visage du capitaine de *la Reine-des-Lys*, mais changé et semblable au visage d'un mort.

CHAPITRE XXI.

DANIELSON MÉNAGE UNE RENCONTRE DANS LE CABINET DE LA MAISON DE BANQUE.

Godwin était dans une situation trop désespérée, et il était trop endurci dans le crime pour être beaucoup affecté par la révélation qui lui avait été faite par le duc d'Harlingford, au sujet de l'identité d'Esther avec la fille qu'il avait abandonnée. Existe-t-il des êtres créés sans cet attribut de l'homme, sans ce sentiment naturel d'amour et de tendresse, de pitié et de remords, que nous nous plaisons à lui accorder et que nous nommons un cœur?

Il le paraîtrait ; il semblerait qu'il existe des natures infernales qui n'ont ni cœur ni conscience.

Ce sont des criminels exceptionnels, sujets d'étonnement pour le reste des hommes et dont les iniquités sont considérées, par les gens miséricordieux, comme le résultat d'un état maladif.

Le banquier avait été frappé de la ressemblance d'Esther Vanberg avec la belle Juive que, par sa perfidie, il avait enlevée de la maison de son père, riche marchand de vins de Séville, qui avait travaillé longtemps et avec patience, pour amasser la fortune qui devait assurer une heureuse existence à Lola, son unique enfant. La jeune fille était fiancée au caissier de la maison de banque établie à Séville et dépendant de la maison Godwin, quand le jeune roué la vit et résolut à l'instant même de supplanter son inférieur.

Godwin était plus beau et plus élégant que son employé. C'était déjà un homme du monde, le caissier n'était qu'un honnête et sincère amoureux, sérieusement occupé d'améliorer sa position avant de réclamer la main de l'héritière du vieil Isaac Mendez. Pendant que le jeune homme travaillait à

son bureau, son patron s'attachait aux pas de la fille du marchand; il la suivait à l'église, aux combats de taureaux, il faisait des cadeaux à la vieille nourrice, il flattait le père, et faisait tourner la tête à la fille par la séduction de sa parole. La fin de tout cela n'arriva que trop tôt, conclusion ordinaire de cette éternelle histoire! Lola se laissa enlever de la maison paternelle par une nuit obscure et quitta Séville sur la protection de Rupert. Ils se rendirent directement à Paris, où, avait-on dit à Lola, le mariage aurait lieu. Il y avait des raisons qui s'opposaient à ce qu'il fût célébré à Séville. Le père de Godwin avait d'autres vues pour l'établissement de son fils, et pendant un certain temps le mariage devait rester secret.

— Il n'existe pas d'endroit où l'on soit plus en sûreté qu'à Paris, — disait sans cesse Rupert.

Lola qui avait entendu parler de Paris comme d'un paradis, n'était que trop disposée à accepter cette proposition.

Une fois à Paris, le banquier logea sa divinité dans une des plus jolies demeures des Champs-Élysées; une délicieuse maison décorée dans le style mauresque, folie d'un prince russe récemment décédé, et que Rupert avait achetée à la criée moyennant dix pour cent du prix qu'elle avait coûté dans l'origine. C'est dans ce nid luxueux que Lola fut installée comme une princesse de féerie; elle fut flattée, adorée; mais jamais elle ne devint la femme de Godwin. Godwin avait pensé qu'il était possible que la figurante fût sa fille, mais il ne s'était pas plus inquiété du sort de la femme dans tout l'éclat de sa beauté, qu'il ne s'était inquiété de ce que deviendrait l'enfant qu'il abandonnait. Mais quand le duc lui avait montré le portrait de sa victime, cet homme orgueilleux avait ressenti l'humiliation de sa position. Il s'était révolté contre le froid mépris du jeune patricien, car il n'était pas exempt de ce respect naturel du plébéien pour le rang, et il était dur d'être méprisé par un duc.

Il était descendu si bas, que chaque nouveau coup qui le frappait maintenant le blessait au vif. Enveloppé de tous côtés par le danger, une terreur superstitieuse s'était emparée de lui, et dans chaque nouvel incident de sa vie, il voyait surgir un nouveau présage de ruine.

La fuite de sa fille lui avait causé une inexprimable terreur. Il avait aimé cette enfant avec l'amour égoïste du méchant, qui ne voit dans l'objet aimé qu'une source de plaisir ou de bonheur pour lui-même; pourtant il l'avait aimée, et, à ce point de vue, il ressentait profondément la peine de son abandon.

Mais voici quelle était la plus cruelle de ses inquiétudes. Julia connaissait son criminel secret. Sans doute elle avait la preuve que, sinon de fait, du moins d'intention, il était un empoisonneur.

Le trahirait-elle? Non, pas volontairement, bien certainement, mais elle pouvait être prise d'une fièvre cérébrale, comme celle qui avait saisi Lionel, et dans son délire elle pouvait prononcer des paroles qui pourraient conduire, pas à pas, à la découverte de tous les crimes.

Oh! si le criminel pouvait prévoir les angoisses qui suivent la consommation du crime, même alors que la conscience reste muette, s'il pouvait calculer le travail, la patience, l'abnégation, la vigilance qu'il lui faut déployer pendant tout le reste de son existence qui n'a plus qu'un seul but, garder son fatal secret, bien certainement le sentiment seul de l'égoïsme arrêterait la main du criminel.

Toutes les recherches pour retrouver Julia avaient été vaines. Des avis avaient été insérés dans les journaux, des perquisitions avaient été faites de tous les côtés, mais elles étaient restées sans résultat. Si elle avait lu ces avertissements, Julia avait été inexorable, car elle n'y avait jamais répondu. Mais Julia n'avait pas lu les avertissements des journaux et pendant que la police privée dirigeait ses recherches dans tous les

sens indiqués par le banquier, la jeune fille avait fui vers un endroit que son père n'aurait jamais soupçonné.

Elle s'était habillée, le matin de sa fuite, avec de sombres vêtements faits par elle pour être donnés aux pauvres, et ainsi déguisée, avec un modeste chapeau de paille sur la tête et un voile épais sur le visage, elle s'était rendue à pied à Hertford, au milieu de la rosée du matin, quand il faisait à peine jour. Elle avait pris le premier train pour Londres, et, sans avoir été remarquée, elle était montée dans un compartiment de seconde classe. De la station de King's Cross, elle s'était dirigée tout droit vers celle de Waterloo, où elle avait pris le train express pour Winchester. A la station de Winchester, elle était montée dans une voiture qui l'avait conduite dans une tranquille retraite dans la Nouvelle Forêt.

En accomplissant ce voyage, elle avait évidemment un plan arrêté, car depuis son départ jusqu'à son arrivée, elle n'avait pas laissé voir la moindre hésitation, ni paru chercher où elle devait aller.

. . . .

Trois ou quatre jours après la visite du vieux commis à Clara, elle reçut une lettre d'une écriture qui lui avait été très-familière dans sa jeunesse, quand le maître d'école difforme s'était voué à son éducation, inspiré par une passion avait été le mobile de toute sa vie, une passion semblable à celle que Quasimodo nourrissait pour la belle danseuse des rues, une passion comme celle qui embrasait le cœur de son maître, le prêtre de Notre-Dame, et qu'il appelait une fatalité.

La lettre du vieux commis était très-courte.

« Je vous ai dit que je pourrais réparer, dans une certaine mesure,
» le tort que je vous avais causé, quand je m'imaginais que le cruel
» traitement que m'avait fait subir votre père m'avait été infligé à votre
» demande. Vous verrez que je puis vous offrir quelques compen-
» sations pour vous avoir crue coupable d'un fait aussi contraire à

» votre généreuse nature. Si vous voulez venir, avec votre fille, dans » le bureau de la maison de banque, d'aujourd'hui en huit, à midi, » vous verrez comment j'expie mes torts, et peut-être vous est-il réservé » la plus grande et la plus heureuse surprise que vous ayez éprouvée » de toute votre vie.

» Votre respectueux et obéissant serviteur.

» JACOB DANIELSON.

» *Mardi matin.* »

Une surprise!... une expiation!... Inutilement Clara lisait et relisait la lettre du commis, dans l'espérance d'en découvrir le sens caché.

Une surprise! une heureuse surprise! écrivait Danielson. Hélas! quelle heureuse surprise pouvait-il lui être réservée, depuis que son mari, celui qu'elle aimait lorsqu'elle était jeune fille, l'ami, le compagnon de sa vie depuis qu'elle était femme, lui avait été enlevé par le plus vil des assassins?

— A moins que Danielson ne puisse rendre la vie au mort, je ne sais pas de bonheur qu'il puisse me donner, — pensa tristement Clara.

Elle était presque accablée sous le poids de ses chagrins; ils étaient tombés sur elle, les uns après les autres, sans un instant de répit. Quelques instants s'étaient à peine écoulés depuis que sa fille lui avait été rendue, et déjà une nouvelle douleur torturait son cœur de mère.

Son fils n'avait pas répondu à la lettre dans laquelle elle lui avait annoncé la rencontre qu'elle avait faite de Gilbert, lettre qui était de nature à provoquer une réponse immédiate.

De jour en jour, elle avait attendu sa réponse, mais aucune n'était venue, car le lecteur sait la cause du silence de Lionel, et combien peu il lui aurait été possible de répondre à la communication qui lui avait été faite. La mère écrivit, écrivit encore, implorant une réponse à ses lettres pressantes, mais la poste continuait à n'apporter aucune nouvelle de ce fils bien-aimé.

Mme Westford n'avait d'autre adresse que le bureau de poste de Hertford, où elle adressait ses lettres, et elle s'imaginait que son fils habitait Hertford, et que ce n'était que par oubli qu'il ne lui avait pas donné l'adresse de la maison où il avait trouvé de l'emploi.

Mais, comme le temps se passait et qu'il n'arrivait pas de réponse à ses lettres si pleines de l'expression de son anxiété, Clara sentit qu'il devait être arrivé quelque chose à son fils. De tous les hommes du monde, Lionel était le moins capable de négliger de répondre aux supplications de sa mère; il avait toujours été un fils attentif et affectueux.

— Mon enfant est malade! — s'écria Clara, quand elle se sentit incapable de cacher plus longtemps son inquiétude à Violette, — il doit être dangereusement malade!... il est mourant peut-être; car s'il pouvait tenir une plume, s'il pouvait seulement dicter une lettre, je suis sûre qu'il ne me laisserait pas dans cet état d'incertitude.

Le lendemain du jour où elle avait reçu la lettre de Danielson, Mme Westford se décida à aller à Herford. Sa petite provision d'argent était presque épuisée, mais elle avait juste de quoi payer les dépenses du voyage, et elle n'avait plus le sombre spectre de la misère en perspective, car la bonne fortune merveilleuse envoyée à Violette avait changé la position en ce monde de la mère et de la fille.

— Ne désespère pas, chère mère, — lui dit Violette, — même au milieu de nos plus cruelles infortunes, la Providence ne nous a pas entièrement abandonnées. Quoi de plus providentiel que ce hasard qui me fait l'héritière de quelque mystérieuse bienfaitrice, dont je ne dois pas même connaître le nom? Mets ta confiance en cette Providence, nous sommes arrivés au tournant de la route sombre, et, à l'avenir, le chemin sera plus doux sous nos pieds, et peut-être même un rayon de soleil viendra-t-il illuminer notre vie, — dit Violette tristement.

Elle pensait à George, qui avait, par serment, lié sa destinée à la sienne, et dont l'inconstance supposée était le tourment de sa vie, un tourment qu'elle endurait avec patience, un fardeau qu'elle supportait avec une résignation toute chrétienne, et qui ne laissait pas paraître une ombre sur la calme beauté de son visage pensif. Sa beauté avait changé de caractère depuis le temps où elle errait, comme une nymphe des bois, dans les profondeurs de la Nouvelle Forêt, mais elle était plus exquise encore maintenant, avec son expression de gravité pensive, que lorsqu'elle était illuminée par le radieux et insouciant sourire de son heureuse enfance.

Mme Westford partit seule pour Hertford. Violette avait supplié sa mère de l'emmener, mais elle s'y était refusée.

— Non, chérie, — dit-elle. — Dieu sait ce que je puis avoir à souffrir. Je puis trouver mon fils... ton frère couché dans un tombeau, enterré par des étrangers ignorant l'existence de sa mère, et indifférents aux pauvres affligés qu'il pouvait laisser après lui. Je puis le trouver dans son lit de souffrance ; s'il en est ainsi, je resterai près de lui. Mais, quoi qu'il arrive, Violette, je te ferai savoir si je suis retenue.

Ce fut le cœur bien gros que Clara se mit en route. Elle s'assit dans un coin de voiture de seconde classe, le visage couvert d'un voile de crêpe, et elle ne donna pas la moindre attention à ses compagnons de voyage, ni au paysage qui se déroulait devant ses yeux par la glace abaissée de la portière.

Son cœur était oppressé par la crainte anticipée de quelque terrible malheur. D'horribles visions de son fils bien-aimé, torturé par la maladie ou déjà atteint par la mort, venaient troubler son esprit. Les voix de ses compagnons blessaient son oreille. Il était si terrible d'entendre leurs rires insouciants, leurs discussions joyeuses sur les plaisirs qui les attendaient au but de leur voyage, leurs conversations frivoles pendant qu'elle n'avait devant elle qu'un horizon assombri par la hideuse frayeur qui l'agitait. Il lui semblait que sa vie et ses

chagrins étaient exceptionnels en ce monde, quand elle voyait la joyeuse insouciance de ses compagnons de voyage. Enfin, elle arriva à sa destination, et elle s'informa à la station de l'endroit où se trouvait le bureau de poste.

Elle pensait que là, du moins, son incertitude allait finir. Les gens du bureau pouraient lui donner l'adresse de son fils, et elle n'aurait plus qu'à aller tout droit à sa demeure.

Mais un inexprimable désespoir s'empara d'elle, quand la femme qui tenait le bureau répondit à ses questions qu'elle ne savait rien sur le compte de la personne à laquelle des lettres avaient été adressées sous le nom de Lionel Westford.

— Nous voyons tant de personnes qui viennent réclamer leurs lettres, — dit-elle, — qu'il est tout à fait impossible que nous nous les rappelions toutes.

En regardant dans la case où étaient déposées les lettres adressées sous l'initiale W, la femme trouva trois lettres destinées à Lionel Westford.

Clara demanda la permission de les regarder, et elle reconnut que c'étaient les trois lettres écrites par elle depuis qu'elle avait conçu des craintes au sujet de Lionel.

La femme les remit dans le casier, car elle ne pouvait les délivrer qu'à la personne à laquelle elles étaient adressées. Mme Westford demanda à la maîtresse du bureau de poste si elle se rappelait le jeune homme qui avait coutume de venir chercher les lettres portant cette adresse.

Cette femme se le rappelait parfaitement. Elle avait été frappée par sa bonne mine et par ses manières affables. Elle se rappelait la dernière fois qu'il était venu. C'était par une belle après-midi, mais elle ne pouvait pas exactement préciser combien il y avait de temps.

Lui avait-il jamais dit dans quelle partie de la ville il habitait.

Non, il avait été fort réservé; quoique très-aimable, il n'avait jamais rien dit sur lui-même.

En sortant du bureau de poste, Clara erra jusqu'à la nuit dans Hertford, s'informant partout où elle croyait avoir la moindre chance d'obtenir un renseignement sur Lionel et sur le lieu qu'il habitait.

Elle alla chez les imprimeurs, chez les libraires, dans les auberges, jusque dans les plus petites tavernes où les gens peu fortunés peuvent trouver à se loger, mais elle ne recevait qu'une seule réponse à toutes ses questions. Personne n'avait entendu parler de Lionel, personne n'avait vu d'étranger répondant au signalement que donnait Mme Westford de son fils.

Il était dix heures lorsque Clara revint à la station du chemin de fer, sans avoir trouvé la plus légère consolation au chagrin qui lui brisait le cœur. Heureusement pour elle, le train n'était pas encore parti, et, après quelques instants d'attente, elle prit une place et fut ramenée à Londres, aussi ignorante du sort de son fils que le matin lorsqu'elle était partie pour se mettre à sa recherche.

Violette lut sur le visage de sa mère qu'elle n'avait pas eu de bonnes nouvelles à Hertford.

Elle se jeta à genoux à côté de Clara, lui ôta le châle épais qui couvrait ses épaules; puis, la regardant avec tendresse, elle essaya de la consoler.

— Tu ne l'as pas trouvé, ma pauvre mère, — dit-elle. — Je le vois sur ton visage. Mais ne vaut-il pas encore mieux être dans l'incertitude sur son sort, que de savoir peut-être que nous l'avons perdu! Quand il y a incertitude, il reste l'espoir. Les mauvaises nouvelles vont vite, chère mère. Je suis sûre que tu l'aurais appris, s'il était arrivé quelque chose de sérieux à mon frère. S'il avait été surpris par la maladie, nous l'aurions appris. Il devait avoir sur lui des lettres contenant notre adresse et dans ce cas il se trouve toujours quelque âme charitable pour prévenir les parents du malade. Et sais-tu, mère chérie, j'ai l'idée que la surprise à laquelle M. Danielson

allusion dans sa lettre doit avoir rapport à Lionel. Espère, chère maman, et ne te laisse pas aller à un chagrin qui peut être entièrement sans motif.

Avec une aussi aimante consolatrice, Clara ne pouvait pas s'abandonner complètement au désespoir. En tous cas, c'était une consolation de ne pas avoir appris de mauvaises nouvelles concernant Lionel. Il avait quitté Hertford, très-probablement. Ses lettres avaient peut-être été confiées à des étrangers, pour qu'ils les missent à la poste, et avaient été oubliées. Et puis, en dépit d'elle-même, Clara ne pouvait s'empêcher de puiser une confiance mystérieuse dans la promesse vague contenue dans la lettre du vieux commis.

Une surprise, et une heureuse surprise, avait-il écrit. Ah! sûrement, il devait avoir quelque grande joie en réserve pour elle. Elle avait tant souffert, il n'était réellement pas déraisonnable de s'attendre à quelque bienfait de la miséricordieuse Providence.

— Mais il ne peut rendre la vie au mort... — pensa Clara. — Je ne puis espérer que de descendre en paix au tombeau, avec mes deux enfants à mes côtés... Nul pouvoir sur terre ne peut me rendre ce que j'ai perdu, ni me redonner les heureux jours du passé, lorsque je me promenais dans les vieux jardins de la Grange, appuyée sur le bras de mon époux.

Pendant cette rêverie, les pensées de la veuve s'étaient reportées vers cet heureux temps; elle s'imaginait être encore près de son mari, fière de lui et de son amour dévoué, et la plus heureuse des femmes dont le cœur ait battu au bruit des pas d'un époux bien-aimé.

Au jour indiqué par le commis dans sa lettre, Clara et sa fille s'habillèrent de leur mieux avec leurs vêtements de deuil et prirent le chemin de la Cité.

L'esprit de Clara avait été fortement troublé par la teneur de la lettre du vieux Danielson.

Qu'il lui donnât rendez-vous dans le parloir de la maison

de banque, cela n'avait rien en soi d'extraordinaire. Cette pièce était le sanctuaire de Godwin, et il fallait que le vieux commis eût une puissance particulière pour donner, de son autorité privée, un rendez-vous dans cette pièce.

Mais, tout le contenu de la lettre était un mystere pour Clara, et elle se décida à obéir aveuglément au vieux commis puisqu'il lui était impossible de deviner les motifs qui le guidaient. Ses manières lui avaient donné confiance dans sa parfaite sincérité et son désir de la servir.

Aussi, se présenta-t-elle à la maison de banque de Lombard Street, à l'heure indiquée, accompagnée de sa fille.

Elle fut conduite à l'instant au cabinet, où elle trouva Godwin, assis devant une table. Danielson se tenait respectueusement debout derrière sa chaise.

CHAPITRE XXII.

RESURGAM.

Godwin avait été appelé à la maison de banque par une lettre de son commis.

Mon cher Monsieur,

» Les affaires paraissent aller mal dans la Cité. Les anciens bruits » recommencent à circuler. Vous ferez bien de venir au bureau et » d'examiner les choses par vous-même. J'ai pris un rendez-vous pour » vous, demain, à midi précis, et, comme c'est une affaire d'une im» portance considérable, je vous recommanderai d'être ponctuel.

» Votre obéissant serviteur.

» J. D. »

Cette lettre avait été adressée au banquier, à sa maison du West End et c'est le rendez-vous qu'elle indiquait qui l'avait

fait venir à la banque trois minutes avant l'arrivée de Clara et de Violette.

Depuis quelque temps, les affaires de Godwin avaient décliné graduellement, et elles en étaient revenues à l'état où elles se trouvaient avant le vol des vingt mille livres déposées entre ses mains par le capitaine Westford.

Cette somme n'était pas la dixième partie de ce qu'il aurait fallu pour rétablir complétement les affaires de la maison de banque. Mais elle avait suffi pour boucher la voie d'eau qui s'était ouverte dans le navire et le maintenir à flot pendant que le capitaine était à la recherche d'une nouvelle mine d'or.

Les petits déposants toujours les premiers à prendre l'alarme avaient été remboursés. Les soupçons avaient été conjurés par la promptitude avec laquelle les demandes étaient satisfaites, et les habitués qui avaient réclamé leur solde de compte dans les premiers moments d'inquiétude, avaient rapporté leur argent et rouvert un nouveau compte lorsque la panique avait été passée.

Malheureusement pour Godwin cet état de choses ne pouvait pas durer toujours. L'effet des désastres commerciaux des précédentes années se faisait encore sentir. L'édifice de crédit avait été absorbé et le temple enchanté recommençait à chanceler, comme ces constructions féeriques que le confiseur élève avec du sucre cristallisé.

Les bruits publics prédisaient une crise plus alarmante que toutes celles par lesquelles le commerce de Londres avait passé et qui avaient été conjurées tant bien que mal; et il y avait des gens qui disaient que la première trompette qui sonnerait l'alarme sur la place serait la mort du crédit de la maison de Rupert Godwin.

Il existait quelqu'un qui ne le savait que trop bien et celui-là c'était le banquier lui-même. Il savait que la première alarme démontrerait son insolvabilité.

Cette insolvabilité datait de plus de dix ans, et il avait sup-

porté le poids de ce terrible secret en sachant que, de quelque manière que le sinistre se produisît, des milliers de personnes innocentes auraient à souffrir de l'extravagance désordonnée qui avait détruit le capital de l'une des banques particulières les plus respectables de la Métropole.

Complétement indifférent aux souffrances des autres, cette connaissance inquiétait fort peu Godwin; mais il était considérablement tourmenté par la pensée de sa propre ruine, de son déshonneur, de sa pauvreté même, ou dans tous les cas, d'une existence misérable plus redoutable pour lui que l'extrême indigence, cette existence qui tient le milieu entre le paradis de la richesse et l'enfer de la pénurie.

— Mieux vaut être un paria, un bohémien, mendiant le jour sur les grandes routes, dormant la nuit dans une grange, que de passer le reste de mes jours comme un vieux boutiquier retiré, dans une maisonnette des faubourgs, avec une servante pour tout faire à mon service et un jardinet de trente pieds carrés, — se dit le sybarite en songeant à la vie future.

Il avait essayé de se constituer une réserve pour lui-même, mais dans ces derniers temps, il avait été entièrement absorbé par des considérations plus alarmantes encore que sa position financière et il n'avait pu prendre ses précautions pour le jour de la ruine. Il avait bien mis quelque chose de côté mais ce quelque chose même pouvait lui être arraché des mains s'il ne parvenait pas à le mettre à l'abri avant l'orage qui grondait déjà à l'horizon. Et les tempêtes commerciales vont si vite !

Le banquier avait une confiance entière dans la fidélité de son commis Danielson, non qu'il le crût fort attaché à sa personne ou lié à lui par un sentiment d'honneur. Godwin spéculait bien plus sur les vices que sur les vertus de ses semblables. Il avait bien payé Danielson pour sa fidélité passée, il avait promis de récompenser généreusement sa fidélité future; etcomme il regardait la bonne foi comme une mar-

chandise qu'on peut acheter et qui a un cours sur le marché, il ne doutait pas un seul instant de la fidélité de celui dont il s'était fait un allié et un complice.

Il arriva le matin à sa maison de banque dans une disposition d'esprit qui était loin d'être agréable, mais dans ses tourments, dans ses inquiétudes, n'entrait aucune méfiance contre Jacob Danielson.

— Eh bien! Jacob, — dit-il en s'asseyant devant son bureau, — quelles tournure ont les affaires ?

— Aussi sombre que possible, — répondit le commis avec ce mélange de respect et d'indifférence qui révoltait toujours son maître, — aussi sombre que possible. Les gens recommencent à jaser, et, quand une fois ils ont commencé, il n'est pas facile de les arrêter. D'un jour à l'autre ils peuvent se ruer sur la banque, et alors l'assassinat est accompli.

Dans ces derniers temps, le système nerveux de Godwin avait été terriblement ébranlé. Il ne put se défendre d'un léger frisson lorsque le clerc prononça le mot sinistre d'assassinat.

Avant qu'il ait pu répliquer une parole, l'un des jeunes commis ouvrit la porte du parloir et introduisit Mme Westford et sa fille.

Le banquier tressaillit violemment à la vue de ces deux femmes gracieuses drapées dans leurs sombres vêtements noirs.

— Quelles sont ces personnes ? — s'écria-t-il. — Je ne puis pas les recevoir. Walters, conduisez ces dames dans les bureaux, elles n'ont rien à faire ici. Qu'est-ce que cela veut dire, Danielson? — ajouta le banquier en se retournant avec indignation vers le vieux commis. — Vous m'avez dit que vous aviez indiqué un important rendez-vous pour l'heure actuelle. Ces personnes ne peuvent avoir aucune affaire à traiter avec moi.

— Si fait, monsieur, — dit le commis tranquillement. — Asseyez-vous, mesdames, je vous prie. M. Godwin n'était pas pré-

paré à votre visite, vous le voyez, car je n'avais pas eu encore le temps de le mettre au courant de ce dont il s'agit avant votre arrivée. Mais il reconnaîtra que c'est une affaire très-simple, véritablement toute simple. Je vous en prie, asseyez-vous.

La mère et la fille obéirent. Clara n'avait pas eu l'air de reconnaître le moins du monde le banquier, pas plus que ce dernier n'avait semblé la reconnaître elle-même, quoique tous deux se fussent regardés fixement pendant un instant.

Le visage de Mme Westford était pâle, et ses traits étaient aussi immobiles dans leur rigidité que ceux d'une statue.

Godwin était devenu livide. L'apparition de ces deux femmes dans leurs lugubres vêtements de deuil lui avait inspiré une étrange terreur.

Au moment où il se retournait indigné vers le vieux commis, quelque chose dans la physionomie de Danielson avertit le banquier qu'il allait trouver un ennemi mortel dans cet homme qui, depuis si longtemps, était son instrument et son complice.

— Insolente canaille! — s'écria-t-il. — Comment osez-vous me braver ainsi? Emmenez vos amies de mon cabinet. Je ne permets à personne de m'imposer sa société.

— Ces dames ne sont pas mes amies, — répondit le commis, — quoique je serais fier de leur rendre quelque service. Elles ne sont pas sans qualité pour se présenter ici; elles ont une réclamation à vous faire, monsieur Godwin, et d'une grande importance.

— Vous êtes fou! — s'écria le banquier d'un air méprisant. — Quelles réclamations ces dames peuvent-elles avoir à me faire?

- Une réclamation terrible, peut-être, Godwin! — répliqua Clara d'un ton solennel. — Si je venais demander justice contre le meurtrier d'un époux bien-aimé!... Le châtiment est lent à venir quelquefois, mais il n'en est pas moins certain. Tôt ou tard, il faut rendre ses comptes, si ce n'est pas

en ce monde, c'est dans l'autre. Que Dieu prenne en pitié ceux qui n'ont pas expié leurs iniquités ici-bas!

Godwin faisait de vains efforts pour prendre un air d'assurance. Son visage livide, soumis de moment en moment à des contractions involontaires, trahissait l'état de son esprit.

— Il n'est pas question ici de châtiment, — dit Jacob Danielson ; — ce n'est que pour affaires que ces dames sont venues ce matin, monsieur Godwin. Elles sont venues vous réclamer la restitution d'une somme de vingt mille livres qui vous a été confiée par M. Harley Westford, capitaine de *la Reine-des-Lys*, avec les trois et demi pour cent d'intérêt, courus depuis l'époque où cette somme a été remise entre vos mains.

Godwin éclata de rire : c'était un rire sauvage et nerveux qui n'avait rien d'agréable à entendre.

— Mon bon Danielson, — s'écria-t-il, — décidément vous devenez fou. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de requérir le magistrat de la paroisse et une camisole de force.

— Pas encore, — répliqua froidement le commis. — Vous avez une passion toute particulière pour faire enfermer les gens dans les maisons de fous. Mais, comme je ne suis pas fou, vos dispositions philanthropiques n'ont pas lieu de se manifester, en ce qui me concerne. Peut-être serez-vous assez bon pour payer la somme de vingt mille livres que ces dames réclament. Le mari de Mme Westford est mort subitement. Mais il a fait un testament laissant toute sa fortune à sa femme, avec tous pouvoirs pour administrer ses affaires. Elle n'a pas encore eu recours aux formalités habituelles, mais comme le cas est exceptionnel, vous consentirez sans doute à l'en dispenser et à payer à la veuve du capitaine Westford l'argent qui lui appartient. Voici le reçu signé par vous et contresigné par moi comme témoin.

Le commis exhiba un papier de forme oblongue qu'il mit

sous les yeux du banquier. Ses regards se fixèrent sur cette pièce avec un étonnement mêlé d'horreur.

— Où... — dit-il. — Où avez-vous?...

— Où je l'ai trouvé?...—dit le commis avec une froideur parfaite.—Je vais vous dire où je l'ai trouvé. Le soir où M. Westford vint à Wilmingdon vous réclamer la somme que ce reçu représente, il portait un pardessus léger. Ah! vous vous souvenez, je le vois... La soirée était chaude et lorsqu'il entra dans la salle à manger où nous prolongions notre dessert, le capitaine Westford portait ce pardessus sur son bras. Quand il quitta la salle à manger, il le jeta sur une chaise. Je le trouvai là lorsque je revins à Wilmingdon, après avoir manqué le train. Je suis curieux de ma nature, et ce soir-là ma curiosité avait des motifs particuliers; aussi je pris la liberté de visiter les poches du pardessus du capitaine Westford. Je fus bien récompensé de ma peine, car dans une petite poche de côté, je trouvai *ceci*. Vous reconnaissez ce papier, monsieur Godwin, à ce que je peux voir. C'est le même que vous avez cherché vous-même dans les poches du pardessus, mais un peu trop tard. Vous n'aviez accompli que la moitié de votre œuvre, en poignardant le capitaine Westford par derrière, et en le précipitant dans la salle basse pour y pourrir oublié et sans sépulture.

— Oh! grand Dieu! — s'écria Clara avec un gémissement d'angoisse. — Mon mari avait été ainsi assassiné par lui et vous connaissiez le secret de ce meurtre.... Vous le connaissiez et vous n'avez pas dénoncé cet infernal assassin?....

— Silence, madame Westford, — s'écria le commis d'un ton presque impérieux; — pas un mot!... Je vous ai dit que la plus grande, que la plus heureuse surprise que vous ayez éprouvée de votre vie, vous était réservée aujourd'hui.... Attendez et ayez confiance en moi.

Mme Westford s'était levée sous l'impulsion de l'angoisse et de la terreur, mais dominée en dépit d'elle-même par les

manières du vieux commis, elle retomba sur sa chaise, pâle, respirant à peine, dans l'attente de ce qui lui restait à apprendre.

— Allons, monsieur Godwin, — dit Danielson. — Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de payer paisiblement et sur-le-champ. Vous ne voudriez pas qu'on fît une enquête publique sur la façon dont ce reçu est tombé en ma possession.

— Il est faux, — s'écria le banquier.

—Vraiment? C'est une question à faire décider par une cour de justice, si vous contestez la légitimité de la réclamation de Mme Westford. Et cette affaire une fois entre les mains de la justice, on ira jusqu'au fond des choses. Les mystères de cette nuit d'été à Wilmingdon seront rendus publics, et alors....

Danielson prononça ces derniers mots très-lentement.

— Je payerai cet argent, — s'écria Godwin, — mais vous me donnerez du temps.

— Pas un jour!... pas une heure!... Je connais l'état de vos affaires. Cet argent doit être payé avant que ces dames ne quittent cette maison. Ce n'est pas tout, monsieur Godwin, vous allez signer un papier reconnaissant que l'acte en vertu duquel vous avez pris possession de la Grange....

—Je ne ferai pas une pareille chose, — répondit le banquier d'un ton décidé.

Puis, cédant à un accès de fureur, il s'élança sur le vieux commis et le saisit à la gorge.

— Scélérat! — s'écria-t-il. — Vous avez pris mon argent sous prétexte de me servir, et maintenant vous vous tournez contre moi, vous me trahissez, mais je....

Il lâcha prise tout à coup, car la porte s'était ouverte et l'un des clercs regardait d'un air effaré. Il avait entendu le bruit de l'altercation qui était parvenu jusque dans les bureaux.

Mais comme Rupert était retombé dans son fauteuil, et que Danielson était tranquillement debout devant lui lorsqu'il re-

garda, il murmura des paroles d'excuse et se retira en refermant la porte derrière lui.

— Vous voyez, monsieur Godwin, que la violence n'est pas aussi facile à cacher ici que dans les salles basses de l'aile du Nord. La maison de tout homme est son château fort, mais il y a une différence entre une abbaye hantée du comté de Hertford et un bureau situé au cœur de Lombard Street — dit Jacob d'un ton calme et significatif; — je vous le dis encore, ce que vous avez de mieux à faire c'est d'appeler le caissier et de payer ces vingt mille livres.—Comment?...—Avec ces obligations des chemins de fer du Canada, que vous avez prises l'autre jour. Ah ! c'est que j'ai l'œil sur vous, voyez-vous, quoique vous n'ayez pas eu conscience de ma vigilance. Ce sont des valeurs de toute sûreté, aussi sûres que des bank-notes, faciles à réaliser, et dont le transfert ne présente aucune difficulté. Nous parlerons après de l'acte faux.

Jamais l'expression d'une fureur déçue ne se peignit plus visiblement sur un visage humain que sur la face grimaçante du banquier, lorsqu'il pressa le ressort d'un petit timbre qui se trouvait sur sa table.

En moins d'une minute on répondit à cet appel. Le même commis qui avait précédemment entr'ouvert la porte, reparut de nouveau.

— Le caissier, — dit Rupert d'un ton bref.

Le commis se retira et un autre homme se présenta.

— Vous avez réalisé hier des capitaux ainsi que je vous en avais donné l'ordre ?

— Oui, monsieur.

— A quelle somme montent ces réalisations?

— Vingt-quatre mille trois cent vingt livres.

— Vous allez remettre vingt et une mille livres en bank-notes à cette dame.

Le banquier montrait Mme Westford. Le caissier regarda, l'air

surpris, mais il s'inclina, sortit, et reparut avec un paquet de bank-notes.

— Vingt billets de cinq cents livres et onze billets de mille livres chacun, — dit le caissier en remettant le paquet à son patron.

— Bien ! et maintenant votre reçu de dépôt, — dit le banquier à Danielson.

Le commis tendit le morceau de papier de forme oblongue d'une main, tandis que de l'autre il recevait le paquet de bank-notes.

— Voici, madame Westford, c'est la fortune amassée par votre mari pendant des années de hasardeuses aventures. L'acte relatif à votre propriété de la Grange, sera reconnu faux par M. Godwin, et vous pourrez retourner chez vous lorsqu'il vous plaira.

— Je ne puis accepter cet argent, — répondit Clara.

— Mais il vous appartient.

— Il a passé par les mains du meurtrier de mon mari. Il n'y a pas un de ces billets qui ne soit souillé de son sang. Ce n'est pas de l'argent qu'il me faut, monsieur Danielson, mais justice... justice du meurtrier de mon mari.

— Elle est folle!... — s'écria Godwin, d'un ton rauque.—Je ne veux pas être ainsi bravé dans ma propre maison par une folle et un misérable, je...

Sa main se dirigea vers le timbre, mais elle ne s'y posa pas.

— Sonnez.... monsieur Godwin, sonnez.... — s'écria vieux commis; — sonnez, ou c'est moi qui vais le faire.

Les doigts osseux du commis pressèrent le ressort, non pas une fois, mais trois fois bien distinctes.

— Que veut dire ceci? — dit le banquier d'une voix oppressée.

— Cela veut dire que vous avez échoué comme assassin aussi complétement que dans votre carrière commerciale,

monsieur Godwin, — répondit froidement le commis. — Vous aurez justice, madame Westford, — ajouta-t-il, — mais non du meurtrier de votre mari, car il n'a jamais été tué, et il est ici pour dénoncer en personne celui qui a attenté à sa vie, mais qui n'a pas atteint le but meurtrier qu'il se proposait.

Au moment où il parlait, le capitaine de la marine marchande paraissait sur le seuil, et au même instant, Clara se précipitait dans ses bras en poussant un cri de ravissement sauvage.

C'était bien le mort qui était rendu à la vie.

Harley avait terriblement changé depuis le jour où il s'était présenté dans cette même pièce dans tout l'orgueil de sa mâle virilité. Sans avoir rien perdu de sa noble prestance, sa personne avait cruellement souffert, son beau visage était pâle et fatigué, un cercle noir entourait ses yeux bleus d'une expression si franche, et des rides avaient tracé leurs sillons autour de sa bouche. Mais lorsqu'il pressa sa femme contre sa poitrine, sa physionomie s'illumina et pour un moment elle reprit son ancien éclat.

— Ce n'est pas un rêve!... — s'écria Clara. — Ce n'est pas un rêve! Oh! Harley.... Harley... est-ce bien toi? J'ai tant souffert... tant souffert! C'est à peine si je peux supporter la joie de cette surprise.

Ces mots furent prononcés au milieu d'un torrent de larmes entrecoupées par des sanglots. Violette pleurait sur l'épaule de son père. Le capitaine reportait ses regards de sa femme à sa fille. Une inépuisable affection rayonnait sur ses traits, mais il était hors d'état de prononcer une parole. Il tomba sur une chaise, vaincu par son émotion, et sa femme et sa fille s'agenouillèrent à ses côtés.

Godwin regardait ce tableau avec la rage d'un démon vaincu. Il avait les passions d'un Yago, mais il n'était pas destiné à jouir du triomphe qui réjouissait le cœur du Vénitien, même à l'heure de la défaite. Il n'avait pas l'horrible

satisfaction de voir les ruines qu'il avait amoncelées. Il n'était arrivé à rien, pas même à réduire à la misère son odieux rival.

— Je vous avais bien dit, que vous n'aviez accompli que la moitié de votre œuvre pendant cette soirée à Wilmingdon, — s'écria le vieux commis d'un air triomphant.

Godwin faisait entendre une sorte de gémissement, mais il ne poussa pas une exclamation de surprise, il ne fit pas une question. La ruine était tombée sur lui si complète, si inattendue, qu'il lui était complétement impossible de lutter plus longtemps contre l'ombre sinistre de Némésis. Il ne pouvait que s'abandonner à un sombre désespoir. Le remords était étranger à sa nature, car le remords est le chagrin qu'on ressent du tort fait à autrui. Ce n'était que pour les conséquences que cela avait pour lui-même qu'il regrettait ce qu'il avait fait.

CHAPITRE XXIII.

« LA VENGEANCE M'APPARTIENT. »

Après la première confusion produite par cette scène dans les bureaux de la maison de banque, il y eut un temps d'arrêt, un court moment de silence que Danielson fut le premier à rompre.

— Quand vous avez précipité votre victime dans la salle basse de l'aile du Nord que vous croyiez lui donner pour tombeau, — dit le vieux commis en s'adressant d'une voix lente et décidée à son patron, — vous auriez mieux fait de prendre la peine de vous assurer qu'elle était réellement morte. Mais peut-être le courage vous a-t-il manqué au dernier moment, et n'avez-vous pas trouvé la fermeté nécessaire pour rester près du corps et sentir le dernier battement du cœur de celui que vous vouliez pour toujours réduire au silence? Quoi qu'il en soit, vous avez laissé votre œuvre in-

complète, et lorsque je revins à Wilmingdon, j'arrivai à temps pour sauver la vie de l'homme dont vous vouliez faire votre victime. J'avais soupçonné quelque triste motif à votre désir de vous débarrasser de moi, et je m'étais arrangé pour manquer le train après avoir renvoyé votre domestique. J'étais libre alors de revenir en toute hâte vers le parc et de rentrer dans son enceinte sans être remarqué. Je marchai droit sur la maison et le chemin que j'avais pris me conduisit près de l'aile du Nord. Par l'une des fenêtres de l'aile abandonnée, j'aperçus une lumière qui se faisait jour entre les fentes d'un volet. Quelque lourds et quelque massifs qu'ils fussent, ces volets n'étaient pas assez épais pour dérober aux yeux les secrets que vous espériez cacher. Je me glissai sans bruit vers la fenêtre avec l'intention de regarder par la fente du volet, mais la place était déjà occupée. Un vieillard, un jardinier était appuyé contre le volet et regardait dans la chambre. Quand je l'aperçus, je m'éloignai avec autant de précautions que lorsque je m'étais approché et je me dirigeai vers les bâtiments occupés de la maison. J'entrai dans la salle à manger, et je profitai de l'occasion qui se présentait de m'emparer du reçu qui vient d'être d'un si grand secours pour Mme Westford. Il n'y avait pas cinq minutes que j'y étais assis lorsque vous fîtes votre apparition. Votre visage, vos manières, tout me dit que quelque chose de terrible s'était passé dans les salles basses de l'aile du Nord, malgré votre grand empire sur vous-même. Quand vous m'eûtes quitté, j'allai droit à la fenêtre où j'avais vu de la lumière. Je trouvai le vieux jardinier étendu à terre privé de sentiment. Je m'agenouillai près de lui et je reconnus que c'était un évanouissement. Dès lors j'eus la conviction qu'un crime horrible avait été commis dans cette salle et que le témoin de ce forfait était tombé sans connaissance par suite de l'horreur du spectacle qui s'était offert à ses yeux curieux. Je regardai dans la chambre, mais je ne pus rien voir : l'obscurité était

complète. Alors je me rappelai que lors d'une de mes premières visites à Wilmingdon, j'avais entendu parler d'un passage secret conduisant aux salles basses de l'aile du Nord et communiquant par un escalier avec les jardins. Je me décidai à me frayer un chemin par ce passage pour arriver à la salle où j'étais convaincu qu'un horrible forfait avait été commis. Je revins à la maison, et j'attendis dans la salle à manger que vous vous soyez retiré dans vos appartements. Dans la salle des domestiques je me procurai une lanterne, sourde, sous prétexte de chercher une bourse que j'avais perdue en traversant les jardins, et muni de cette lanterne je me dirigeai vers la grotte, je pénétrai dans le passage souterrain, je suivis les détours des salles basses, et j'allai jusqu'à l'escalier conduisant aux pièces supérieures avec l'intention d'y pénétrer; mais ce ne fut pas nécessaire, car au bas de l'escalier je trouvai le corps inanimé de la victime de Godwin. J'ouvris son gilet qui était trempé de sang... mais lorsque j'appuyai la main sur la poitrine du capitaine pour sentir les battements de son cœur, un faible tressaillement m'apprit que l'assassin n'avait pas complétement achevé son œuvre... Je trouvai la blessure et je la bandai avec un cache-nez en laine que j'avais mis autour de mon cou, puis avec de la paille que je trouvai dans un coin je fis une espèce de lit où je couchai le blessé évanoui. Ceci fait, je revins en toute hâte dans les jardins, et de là dans la maison où je me fis conduire à ma chambre avec l'intention apparente de m'y retirer pour dormir. Mais aussitôt que tout le monde fut couché dans la maison, ou du moins que le silence s'y fut établi, car il devait au moins y avoir dans cette maison quelqu'un qui ne dut pas beaucoup dormir cette nuit-là, aussitôt que tout fut tranquille je me glissai sans bruit hors de ma chambre et je me rendis dans une petite auberge du voisinage où j'étais connu et où je louai une carriole et un cheval sous le prétexte qu'ayant manqué le train, j'étais forcé de

faire le chemin en voiture et pendant la nuit pour me trouver à un rendez-vous important que j'avais à Londres le lendemain matin. Avec cette carriole et ce cheval, je retournai au parc et j'arrivai sous un hangar près de l'entrée de la grotte. Alors le plus difficile de ma tâche me restait à faire. Seul et sans secours, tantôt en le portant, tantôt en le traînant, je transportai le capitaine du coin de la salle basse où je l'avais laissé jusqu'à l'endroit où j'avais amené la carriole. Je réussis à attacher solidement ce corps inanimé dans la voiture et je gagnai au pas une maison que j'avais connue à une autre époque et où j'étais sûr d'obtenir facilement l'admission de mon pauvre blessé. Cette maison était l'Ermitage, une maison de fous tenue par un homme dont la carrière, je le savais, avait été un long enchaînement d'actions déshonorantes et coupables. Là j'étais sûr qu'on ne m'adresserait qu'une question. Étais-je disposé à payer les soins que je réclamais pour mon protégé? Si ma réponse à cette question était satisfaisante, tout était arrangé. Je parcourus lentement la route solitaire conduisant à l'Ermitage. Je ne rencontrai qu'une seule personne à cheval, et elle me demanda si mon ami qui était affaissé sur lui-même au fond de la carriole, était malade ou ivre. Je répondis qu'il était ivre et elle passa son chemin sans m'adresser d'autres questions. Arrivé à l'Ermitage, je sonnai, un domestique vint m'ouvrir, et je fus reçu par le docteur Snaffley qui quitta son lit pour me voir. Je lui dis que la personne que j'amenais était un de mes parents qui s'était blessé lui-même dans un moment de folie et dont il fallait sauver la vie avec le plus grand soin. Je dis que j'étais disposé à payer libéralement pour arriver à ce résultat. Cela suffisait. Le docteur Snaffley examina le blessé, mais il ne me fit aucune question indiscrète; il ne fit pas même remarquer qu'il n'était pas ordinaire qu'une personne se frappât d'un coup de poignard dans le dos en voulant se suicider. Vous me deman-

derez, madame Westford, pourquoi j'agis ainsi?... pourquoi je ne dénonçai pas l'assassin et ne rendis pas Harley Westford à sa femme et à ses enfants, si pleins d'amour pour lui... Je vous répondrai qu'une fatale passion m'avait aigri le caractère et avait fait de moi un être tenant le milieu entre le fou et l'ivrogne. Je me plaisais à penser qu'en gardant le secret du crime de M. Godwin, je me vengeais de vous, Clara, car je vous aimais et je croyais que vous vous étiez vengée de cet amour présomptueux avec le cruel orgueil d'une femme qui se fait un jeu de fouler aux pieds le cœur d'un homme né dans une classe obscure. Je cherchais la puissance au moyen de Rupert Godwin, car depuis que les déceptions de ma jeunesse m'avaient vieilli avant l'âge, l'avarice était devenue la passion dominante de ma vie... et possesseur du secret de l'assassin de Harley Westford, je savais que je pouvais tirer à volonté sur la caisse de mon patron. J'avais donc deux motifs qui me poussaient à garder le silence, et pendant plus d'une année j'ai gardé mon secret sans être troublé par le moindre remords, sans un regret, jusqu'au moment où le hasard m'a mis en face de la femme que j'avais si fatalement aimée autrefois. Alors la glace se fondit tout à coup, ma nature endurcie s'adoucit et je ne pus plus supporter la pensée du mal que j'avais fait. Je recherchai votre présence, madame Westford, et j'appris de votre propre bouche combien j'avais mal jugé votre noble caractère. A partir de ce moment ma conduite était toute tracée; la seule expiation que je pouvais m'imposer était de revenir sur ce que j'avais fait. Dans ce but, je me rendis à la maison de fous où votre mari était caché. Quelques mots dits au docteur Snaffley pour lui apprendre que ma position de fortune était changée et que je n'étais plus dans la possibilité de payer plus longtemps la pension du malade, furent complétement suffisants. Le savant et consciencieux docteur découvrit immédiatement que le malade était complétement rétabli et tout à fait en état de

rentrer dans le monde. Je pus donc quitter l'Ermitage en compagnie de votre mari. Mais nous fûmes obligés de laisser derrière nous un malade que nous aurions bien désiré pouvoir emmener. Ce malade, madame Westford, n'était autre que votre fils, auquel le doigt de la Providence avait fait découvrir le meurtre tenté sur son père, et que Godwin avait fait enfermer dans une prison dont, dans son intention, il ne devait être délivré que par la mort. Si Lionel avait été enfermé dans une autre maison de fous, vous auriez pu avoir quelque difficulté à découvrir sa prison. Heureusement il avait été confié aux soins du docteur Snaffley, et le père et le fils se sont retrouvés sous ce toit hospitalier. Etrange rencontre, n'est-ce pas, Godwin, entre le fils qui croyait son père assassiné et le père qui ne croyait plus revoir jamais le visage adoré de son enfant? Mais quelquefois la Providence amène de singulières rencontres. Le docteur Snaffley consentira facilement, j'en suis certain, à rendre Lionel Westford à la liberté quand il apprendra que son riche client est un banqueroutier et un criminel. Voilà tout ce que j'ai à dire, capitaine Westford, c'est à vous à obtenir la réparation des torts faits à vous et aux vôtres. Une tentative d'assassinat est une circonstance aggravante qui est sévèrement punie, même par nos lois peu rigoureuses.

— Arrêtez! — s'écria Harley en levant la main avec un geste commandant l'attention.—« La vengeance m'appartient,» a dit le Seigneur. Les lois du pays auront peu de prise sur cet homme. Regardez le visage de Rupert Godwin, et envoyez quelqu'un chercher un médecin.

Il y eut un moment de confusion et d'alarme. Le commis desserra la cravate de son patron, pendant que le capitaine ouvrait la porte du cabinet et envoyait en toute hâte chercher un médecin.

Godwin s'était renversé sur sa chaise comme une masse inerte et sans vie. Son cerveau enfiévré si longtemps soumis

à la torture avait enfin succombé à une attaque de paralysie du plus sérieux caractère. Pendant les dernières semaines le banquier avait été sujet à des tressaillements, à des sensations nerveuses inaccoutumées; mais ces phénomènes s'étaient produits à de longs intervalles et n'avaient été que passagers. Ils n'avaient donc inspiré aucune crainte au misérable qui avait bien d'autres sujets de frayeur.

Le choc que lui avait fait éprouver la réclamation de Danielson, la réapparition du capitaine, et le sentiment écrasant de sa ruine imminente avait porté un coup trop fort à cette vigoureuse intelligence. Les cordes trop tendues s'étaient brisées tout à coup et Godwin n'était plus qu'une créature pour laquelle ses ennemis mêmes ne pouvaient plus avoir que de la pitié.

Un médecin accourut en toute hâte, puis un autre, puis un autre encore jusqu'au moment où toute une faculté de médecine fut réunie autour de cet homme insensible. La nouvelle de l'affliction qui avait atteint Godwin s'était propagée comme le feu et, avant que ses domestiques ne l'eussent transporté sur un sofa dans une pièce voisine, le fait que le banquier avait été frappé de paralysie était le sujet de toutes les conversations à la Bourse. Ceux qui avaient prophétisé la chute de sa maison, levaient les épaules et abaissaient les coins de leurs bouches avec une expression de mauvais augure.

— Ceci provoquera la crise, — disait l'un.

— Qui nous dit qu'il n'a pas attenté lui-même à ses jours? — demandait un autre.

Les médecins déclarèrent que ce qu'on appelle l'étincelle de la vie n'était pas éteint, quoique cette autre et plus subtile flamme qu'on appelle la connaissance, ne dût jamais sur cette terre illuminer le cerveau de Godwin.

Il y avait peu d'espoir de le sauver, avaient dit les médecins, mais leurs regards laissaient comprendre qu'ils n'en conser-

vaient aucun. Le malheureux homme gisait les yeux à demi clos et les médecins qui le soignaient, déclarèrent qu'il devait rester ainsi quelques heures, ou même quelques jours.

Il était encore possible qu'il continuât à vivre dans ce misérable état, et les Westford l'abandonnèrent aux soins de son commis Danielson.

— Il n'a pas un ami au monde, pas une créature qui l'aime, excepté sa fille, — dit le commis. — Et encore elle l'a abandonné. C'est moi qui veillerai sur lui pendant le reste de sa vie. Je n'ai rien à faire de mon temps ou de mon argent, je puis donc tout aussi bien prendre soin de lui. Il faut que je l'emmène d'ici d'une manière ou d'autre, car la maison de banque sera assiégée demain et quand les créanciers sauront l'état désespéré des choses, il pourrait leur prendre l'envie de tailler en pièces M. Godwin.

Dans le cours de la journée, le commis réussit à enlever la misérable ruine humaine qui avait été naguère son patron. Il plaça Godwin en lieu sûr ; non à Wilmingdon, car cette splendide demeure, avec ses trésors, devait bientôt, selon toutes les probabilités, tomber entre les mains de la cour des banqueroutes, pour être vendue au profit des créanciers du banquier, si le prix n'en était pas mystérieusement absorbé par les frais de justice.

L'asile que Jacob Danielson donna à son patron, était son humble demeure. C'était le second étage d'une petite maison derrière le Borough, où Danielson logeait depuis des années.

Là, couché sur un matelas, le banquier resta quelques jours et quelques nuits les yeux fixés sur la muraille en face de lui, et l'homme qui le veillait avec tant de vigilance ne put même pas s'apercevoir du moment précis où son regard idiot s'éteignit sous le sombre voile de la mort.

Ainsi finit l'existence d'un homme qui avait vidé la coupe des plaisirs et des joies de la vie jusqu'à la lie et qui avait senti

l'amertume qui était au fond du calice. Il y eut une enquête faite sans retentissement et qui se termina par le verdict habituel : « Mort résultant de causes naturelles, » et ce fut tout. Le secret des crimes de Rupert Godwin n'était connu que de son commis de confiance et de ceux qui avaient eu si cruellement à en souffrir.

Mais un grand nombre de gens apprirent son désastre commercial et eurent à en souffrir. Par ses imprudentes spéculations, son injustifiable extravagance, il avait miné les fondations d'une maison autrefois solide jusqu'au moment où tout l'édifice s'écroula et ne forma plus qu'un amas de ruines. Beaucoup d'innocentes victimes eurent à souffrir, beaucoup de créanciers appauvris maudirent le nom fatal de Rupert Godwin.

. . . .

Passons à un tableau plus agréable. Tournons nos regards vers cette charmante demeure sur la lisière de la Nouvelle Forêt, vers cette jolie résidence entourée de jardins pittoresques, où Clara était venue après son mariage et où elle avait passé les plus heureux temps de sa vie.

Une fois encore elle peut appeler sienne cette maison bien-aimée. Elle peut errer dans ses jardins bien entretenus, où les fleurs s'ouvrent brillantes aux rayons du soleil d'automne, où le bruissement des feuilles de la forêt arrive jusqu'à son oreille pendant qu'elle se promène sur les pelouses, appuyée, Dieu seul sait avec quelle orgueilleuse fierté, sur le bras de son mari. Comme autrefois, elle se retrouve dans ces jolis salons dont le mobilier a été respecté; car, pendant la courte période de temps où la propriété a passé entre les mains de Godwin, elle est restée confiée aux soins d'anciens serviteurs qui ont veillé attentivement sur les moindres choses, par amour pour le maître et la maîtresse qu'ils ne croyaient pas devoir servir encore.

Et elle n'était pas seule avec son mari bien-aimé. Lionel et Violette étaient là, heureux dans la société de leur père et de leur mère qu'ils aimaient si tendrement.

Mais le frère et la sœur trouvaient un autre genre de bonheur dans la société d'autres personnes encore; car un jour dans la forêt, ils avaient rencontré un jeune homme qui dessinait, ayant près de lui une jeune fille en grand deuil.

Cette jeune fille était Julia, et l'artiste était Edouard Godwin, que Violette avait connu sous le nom de George Stanmore.

C'était pour aller se mettre sous la protection de son frère que Julia s'était enfuie lorsqu'il lui était devenu impossible de rester plus longtemps auprès de son père. Edouard était revenu en Angleterre après son excursion artistique en Belgique, et il était allé de nouveau s'établir dans le petit cottage de la Nouvelle Forêt.

Sa surprise en apprenant que les Westford avaient quitté leur habitation et que leur propriété avait passé entre les mains de M. Godwin, banquier à Londres, fut extrême. Il écrivit immédiatement à sa sœur pour lui annoncer son retour, et lui demander si elle pouvait jeter quelques lumières sur les circonstances dans lesquelles leur père avait acquis cette nouvelle propriété.

La réponse à cette lettre fut apportée par Julia en personne. Elle dit à son frère qu'elle avait quitté la maison paternelle parce qu'elle était devenue intolérable pour elle, mais il ne put tirer d'elle aucune explication sur les causes qui avaient amené ce résultat. Elle resta fidèle à ce père qu'elle avait aimé si tendrement et auquel elle pensait encore avec un vif sentiment de regret.

Là, dans ce tranquille refuge, la nouvelle de la mort de son père lui parvint; cet événement qui, dans tout autre temps, eût été pour elle une cruelle calamité, semblait maintenant

lui apporter une sorte de soulagement. Il était mort. Il jouissait de l'éternel repos. Et aucun tribunal terrestre n'avait plus à lui demander compte de ses crimes. Il était parti pour être jugé par celui qui est toute justice et toute miséricorde.

S'il pouvait seulement s'être repenti !

C'était une question à laquelle nulle bouche humaine ne pouvait répondre. Julia espérait que le repentir était venu au pécheur avant le dénouement de cette sombre scène qu'elle ne contemplait qu'avec une indicible horreur.

D'étranges explications suivirent le ravissement inexprimable de cette première rencontre. La présence de Julia amena la révélation d'un secret que, jusqu'à ce moment, l'artiste avait caché à la femme qu'il aimait.

Il fut obligé de dire à Violette que son nom n'était pas George Stanmore, mais Edouard Godwin; et qu'il était le fils de ce malheureux homme dont la mort avait dernièrement été annoncée par tous les journaux.

Violette ne dit pas à son adorateur que son père avait été le cruel ennemi de sa famille, la cause unique de ce temps de pauvreté et de souffrance, pendant lequel ils avaient été absents de la Grange. La généreuse fille ne se sentait pas le courage de dire cela à Edouard; mais, néanmoins, elle reçut ces explications avec une sorte de froideur.

— Je m'étonne que vous me reconnaissiez maintenant, monsieur Godwin, — dit-elle fièrement. — Car lorsque, la dernière fois, vous m'avez vue sur le théâtre du Cirque, vous n'avez pas cherché à renouveler connaissance avec moi.

Les sérieuses protestations d'Edouard la convainquirent bien vite qu'il ne l'avait pas reconnue, et qu'il avait été seulement frappé par ce qu'il croyait être le hasard d'une merveilleuse ressemblance. Après cela tout alla au mieux entre les deux amoureux, qui se mirent à reparler de la nécessité de révéler leur secret au capitaine et à sa femme.

Ils étaient seuls sous le dôme de verdure des grands arbres; car, par le plus simple effet du hasard, Julia et Lionel avaient tout naturellement marché dans une direction, pendant que Edouard et Violette en prenaient une autre.

— Je puis hardiment demander maintenant votre main, — chère Violette, — dit Edouard. — La fortune m'a été favorable depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Mes tableaux ont un grand succès aux expositions de Londres et de Paris. Je deviens riche, ma chérie, et j'ai de splendides espérances pour l'avenir. Je n'ai plus rien à désirer qu'une belle compagne qui vienne s'asseoir près de mon chevalet. Je n'aspire qu'à la vue de votre doux visage pour m'inspirer comme celui d'un ange, dont le jeune et beau visage m'inspirera toute sorte d'idées poétiques. Ma vie a été bien pénible, et quand je me montrais réservé concernant ma propre histoire, c'est que c'était un sujet difficile à aborder. Mon père et moi nous n'avons jamais pu nous entendre, Violette; je ne peux pas parler sévèrement d'un mort, c'est pourquoi je ne vous dis rien de nos querelles; mais nous étions en désaccord et nous nous étions séparés pour toujours. Je suis entré dans le monde sans ressources, et, depuis notre séparation, j'ai vécu à l'aide de mes pinceaux. Il n'y a pas de meilleur aiguillon que celui de la pauvreté. J'ai travaillé rudement et mon travail a été amplement récompensé.

Il est inutile de s'appesantir plus longtemps sur la conversation des amoureux : ils causèrent longtemps à l'ombre des grands bois, et ils auraient parlé des heures entières sans se fatiguer et sans avoir conscience de la monotonie de leur conversation, qui pourtant était bien monotone.

Pendant qu'ils se promenaient aux rayons du soleil couchant, un autre couple d'amoureux errait aussi à l'aventure, à une petite distance, en se donnant le bras.

Lionel avait déclaré son amour à Julia, et, en échange, il

avait reçu l'aveu qu'il avait été aimé sincèrement et tendrement presque à première vue. Mais Julia ne lui dit pas comment elle lui avait sauvé la vie, quand il avait été si près de tomber victime d'un assassin.

Le soir même, Lionel et Violette avouèrent tout à leurs parents.

La communication ne fut en aucune façon agréable pour Westford et pour sa femme. Qu'on s'imagine la figure qu'ont dû faire les Capulets quand ils ont appris que leur fille, leur seule et unique héritière, avait donné son affection à un descendant des Montagus.

Il était difficile à Clara de croire que le fils de Rupert Godwin pût être digne de l'amour d'une femme, et encore bien moins de l'amour d'une perle parmi les femmes, de l'amour de sa fille idolâtrée.

Mais les enfants qu'on idolâtre arrivent toujours à leurs fins, quelque déraisonnables que leurs caprices puissent paraître. Après de longues supplications, Violette et Lionel obtinrent de Clara et de son mari qu'ils consentiraient à recevoir les enfants de Rupert.

Une fois ce consentement obtenu, tout le reste était facile. Edouard Godwin n'était pas un homme sur lequel il était possible de se méprendre, et les relations que le capitaine Westford avait commencées avec répugnance promettaient de devenir bien vite une franche amitié.

— Ce jeune homme doit-il souffrir de ce que son père est un coquin? — se demandait le marin à lui-même. — Cela peut être conforme à la lettre de la loi des Juifs, mais bien certainement ce n'est pas conforme à l'esprit de la loi chrétienne. Le maître qui a refusé de jeter la pierre à la femme coupable, eût été le dernier à vouloir punir d'innocents enfants. Jugeons le jeune Godwin sur ses mérites, et si je trouve que c'est un brave garçon il épousera ma fille en

dépit de cette cicatrice qui porte témoignage contre son père.

Mme Westford avait été encore moins disposée que son mari à regarder d'un œil favorable les enfants de son impitoyable ennemi, mais elle ne fut pas non plus inexorable. La splendide beauté de Julia et la grâce triomphante de ses manières étaient tout à fait irrésistibles, et les habitants du petit cottage de la forêt furent bientôt aussi bien reçus à la Grange que les hôtes les plus chers qui aient jamais franchi son seuil hospitalier.

On était encore dans les premiers jours de juin, et déjà la chaleur de l'été se faisait sentir, lorsque les cloches de l'église du petit village sonnèrent gaiement pour un double mariage.

Rarement deux plus belles fiancées se présentèrent à l'autel; rarement deux plus nobles époux prononcèrent les vœux solennels qui les engagent pour la vie.

Le capitaine Westford et sa femme regardaient avec des yeux obscurcis par un voile de larmes de bonheur. Leur existence leur apparaissait heureuse et brillante comme au jour où ils s'étaient placés l'un à côté de l'autre devant l'autel du temple sacré; puissent ces deux jeunes couples, dont on vient d'unir les destinées, être aussi heureux qu'ils l'étaient eux-mêmes!

Telle était la prière qui s'échappait du cœur de ces deux époux dévoués l'un à l'autre.

Deux petites villas élégantes, mais non splendides, s'élevèrent dans le voisinage de la Grange. Les pinceaux d'Edouard lui acquirent bien vite une grande réputation dans le monde; mais il n'était connu que sous le nom qu'il avait pris la première fois qu'il avait rencontré Violette au bal du comté et sous les ombrages de la forêt.

Lionel, qui avait toujours été artiste de cœur, suivit la

même carrière que son beau-frère, et, dans son genre, obtint un succès presque égal.

S'il n'avait pas aimé l'art pour une autre raison, il l'aurait aimé rien qu'en mémoire du jour de sa rencontre dans la boutique du marchand de tableaux, de ce jour où il avait vu pour la première fois le beau visage de sa femme.

Nous laisserons donc tomber le rideau sur trois heureuses maisons — trois maisons unies, où les jours s'écoulent doucement et dont le démon de la Discorde ne franchit jamais le seuil; des intérieurs sur lesquels les anges veillent avec un doux sourire, des intérieurs où l'Amour règne en maître.

FIN.



TABLE.

CHAPITRES.		PAGES.
I.	— Dans le labyrinthe	1
II.	— Un terrible voyage	8
III.	— L'histoire de la gouvernante	16
IV.	— « Elle pleura et fut délivrée du danger. »	28
V.	— Les traces du crime	40
VI.	— Sur la piste	49
VII.	— Esther fait sa volonté	65
VIII.	— La miniature	75
IX.	— La fièvre	83
X.	— Une découverte alarmante	95
XI.	— L'empoisonneur échoue dans l'accomplissement de son crime	101
XII.	— Julia est fixée sur la nature du poison	119
XIII.	— Esther court au-devant de sa destinée	121
XIV.	— Les ombres de la mort	123
XV.	— Une fatale leçon	141
XVI.	— Le banquier trouve un nouveau moyen de fermer la bouche à son accusateur	153
XVII.	— Dans un cercle de feu	165
XVIII.	— L'histoire du vieux commis	172
XIX.	— Le duc d'Arlingford fait une découverte	182
XX.	— Le visage de l'absent	193
XXI.	— Danielson ménage une rencontre dans le cabinet de la maison de banque	202
XXII.	— Resurgam	212
XXIII.	— La vengeance m'appartient	223

Coulommiers. — Typogr. A. MOUSSIN.

